Gérard De Villiers

PRESENTE

L'EXECUTEUR

Le retour aux sources

PAR DON PENDLETON

PLON

DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR

Le retour aux sources

PROLOGUE

Le grand homme se tenait seul dans le noir. Son regard ne se reposait sur rien, il pensait aux siens. Une pluie torrentielle, qui tombait par rafales, inondait le petit cimetière, l'isolant du monde extérieur.

Un univers à part.

La pierre tombale qui ornait le caveau familial évoquait un autre lieu, une autre époque. Elle parlait d'une famille et de tout ce que ce mot impliquait pour le grand homme dans son poncho trempé. Fierté, dignité, chaleur humaine, compréhension. C'est cela, la famille, mais le mot n'était plus que l'écho mourant d'un passé à jamais perdu. Pire, le mot se détachait comme une injure à l'horizon d'un avenir sans espoir.

Un autre univers.

Mack Bolan avait l'impression d'avoir vécu dans le présent depuis une éternité. Dans ce petit cimetière, le présent avait été aboli, ici il n'y avait que le passé et le futur qui, tous deux, attendaient patiemment le retour du guerrier.

C'était ici que se trouvaient les vraies racines de Mack Bolan.

Il avait délibérément choisi le chemin qui le conduisait en ce lieu où la tristesse avait son royaume. A tout jamais, Mack Bolan avait renoncé à la lumière, à l'espoir.

Pourquoi ? Il n'en savait rien. Il savait seulement qu'il avait obéi à son sentiment du devoir. Devoir. Quel mot ambigu ! Était-ce le devoir d'un homme de se condamner à ne vivre qu'un présent implacable ? Combien de malédictions l'âme d'un homme peut-elle supporter ? Mack Bolan était plus que trois fois maudit. Lui-même, il était une malédiction vivante. Combien de tombes comme celle-ci avait-il remplies par devoir et au nom du présent ? Des milliers probablement. Depuis longtemps, il avait cessé de compter, cela n'avait aucun sens. Dans une guerre d'usure comme la sienne, on compte les vivants. Mack Bolan avait abandonné même cette comptabilité-là, trop absurde. L'ennemi était innombrable, un chiffre était sans importance.

Sa guerre, en fin de compte, avait-elle une importance ? Peut-être.

Bolan leva la tête. Quelque chose avait changé autour de lui. Il n'était plus seul dans ce cimetière. Le noir était absolu, parfois seulement déchiré par des éclairs lointains. Il n'y avait pas d'autre bruit que celui de la pluie incessante sur les pierres et sur le sol. Bolan sentit pourtant qu'il y avait une autre personne, qui elle aussi, faisait partie du présent.

Il se déplaça d'un quart de centimètre et fit passer le canon du Beretta par une fente dans le poncho. Au même moment apparut une silhouette trempée.

Une voix calme s'éleva, évoquant elle aussi le passé :

— C'est moi, sergent.

Bolan se détendit. Cette voix, au moins, avait un sens. Les deux hommes restèrent à se contempler, nez à nez sous l'averse, souriant l'un et l'autre sans aucune joie sinon celle de se revoir.

— Je commençais à me faire du mauvais sang pour toi, Léo, dit Bolan d'une voix chaleureuse et triste.

— Désolé, mais j'ai dû faire un détour. On me suivait, dit Turrin. L'étau se resserre.

— J'ai remarqué, fit Bolan. Qui est-ce ?

— Je crois que c'est Augie.

Bolan émit un petit sifflement étonné.

— C'est donc si grave ?

— Pis que tu ne l'imagines, sergent. C'est une purge générale dans le plus pur style stalinien. Tout le pays est en cause, il n'y a pas que le Massachusetts. J'écope comme les autres, ni plus ni moins. Aucun moyen de savoir où sont les planques.

— Il n'y a jamais de planques… dans cette vie, dit Bolan d'une voix lugubre. Qu'est-ce que tu vas faire ?

Turrin haussa les épaules dans un geste d'impuissance et d'incertitude.

— C'est la fin annonça-t-il. Je pense que Hal avait raison. Sans parrain je ne peux pas continuer. C'est fini.

— Trouve-toi un autre parrain.

Turrin secoua la tête.

— Quelqu'un qui s'oppose à Augie ? Non, ce n'est pas possible. C'est la raison pour laquelle cette purge a commencé. Non, c'est fini et bien fini. Mais je te remercie d'être venu.

Il contempla la tombe des parents de Bolan.

— Désolé de t'avoir fait revenir ici, ça doit te faire du mal. Un drôle de retour aux sources, mon vieux. Tu ferais aussi bien de repartir sur-le-champ. Tout ce territoire sera bouclé d'ici demain matin.

— Que feras-tu, Léo ?

— Ce que Hal me dira de faire. C'est idiot. On allait me nommer à la *Commissione* dans quelques semaines, un mois ou deux au plus. Mais maintenant…

— Que te suggère Hal ?

Harold « Hal » Brognola était le patron de Léo Turrin, un très important haut fonctionnaire du *Justice Department* qu'on avait surnommé dans certains milieux « le Flic numéro deux des États-Unis ».

— De sortir de l'ombre, dit Turrin. C'est trop tôt, mais c'est la seule solution.

Bolan secoua la tête.

— Ça ne marchera pas, Léo. Dès qu'Augie apprendra que tu es un flic et que tu vas parler, il te fera supprimer. Il l'apprendra dès que tu te dévoileras, et tu seras mort. Tu le sais et Hal le sait.

Le petit Turrin s'efforça de sourire.

— Il faudra d'abord qu'il me retrouve, n'est-ce pas ?

— Arrête tes conneries, lui dit doucement Bolan. Tu parles comme un bleu. Ce vieil homme a un pouvoir incalculable. Il obligera les sénateurs et les députés à te donner. Hal ne sait même plus en qui il peut avoir confiance et je te parle de ses hommes à lui, triés sur le volet. Tu ne penses pas vraiment qu'Augie va assister, le cœur serein, dans une salle de tribunal, au démantèlement de son empire ?

— Voilà le hic, admit sombrement Turrin. Nous ne sommes pas sûrs d'y arriver. Dix ans de procès sont peut-être nécessaires. D'ici là…

— Ta survie ne dépassera pas dix minutes, déclara Bolan.

Le visage de Turrin était dénué de toute expression. Il savait que Bolan avait raison.

— Sans doute, sans doute, marmonna-t-il pour clore la conversation. Mais c'est la seule chose qu'on puisse faire en ce moment. Il faudra prendre ce risque.

— Ce n'est pas un risque, c'est une certitude.

— Bon, d'accord, lança Turrin d'une voix agacée.

— Comment vont Angelina et les enfants ?

— Bien. A l'abri. Ils sont couverts.

— Ils le seront tant que tu le seras aussi.

— Ils sont en sûreté, gronda Turrin.

— Personne n'est vraiment en sûreté, Léo. Tu le sais aussi bien que moi.

— Je… je ne sais plus, sergent. Vraiment, je ne sais plus. Merde, quel est le choix ?

— Te planquer, Léo. Te cacher. Je vais te trouver un autre parrain.

Malgré lui, Turrin éclata de rire :

— J'ai plus de respect pour toi que pour aucun homme, sergent. Mais tout a des limites. Trop c'est trop. Mon jeu à moi est peut-être fini, mais pas le *tien !* Ça ne servira à rien de nous sacrifier tous les deux en même temps.

Le respect était réciproque. Bolan n'avait jamais connu un homme plus courageux que Turrin. Il avait pourtant eu maintes fois l'occasion d'observer de véritables héros. Léo Turrin menait une double vie extrêmement dangereuse depuis des années. Peut-être était-il fatigué. Peut-être même se sentait-il heureux que la fin approche.

— Que veux-tu vraiment, Léo ? Continuer si c'est possible ?

— Évidemment. Quelle question !

— OK, fit Bolan d'une voix lasse. Tu me dois quelques services.

— C'est peu dire. Je te dois énormément. C'est pour ça que je ne veux pas que tu…

— Je veux que tu vives, Léo, pas que tu meures.

Les amis se fixèrent longuement sous la pluie diluvienne, sans dire un mot. Finalement, Turrin rit doucement et baissa les yeux.

— OK, fit-il avec légèreté. D'accord.

— Tu peux tenir encore combien de temps ?

Turrin haussa les épaules, remonta le col de son imperméable.

— Si j'ai de la chance, jusqu'à l'aube.

— Alors, on va se retrouver à l'aube.

— Ne fais pas de bêtises à cause de moi, sergent.

— Ne commence pas à me raisonner, Léo.

Turrin rit de nouveau. A cet instant un éclair illumina le cimetière. Le nom BOLAN, inscrit sur la pierre tombale, sembla prendre feu pendant une fraction de seconde.

— Tu as raison, marmonna Turrin. Il est trop tard pour être raisonnable. Que vas-tu faire ?

Bolan haussa les épaules à son tour et sourit.

— Je vais essayer de te faire gagner du temps, espèce de mafioso. Comme ça, tu ne seras pas encore obligé de te dévoiler. Ensuite on verra.

Turrin lui sourit d'un air las.

— Tu ne sais pas t'arrêter, dit-il à Bolan. OK. On se retrouve à l'aube. Prise de contact habituelle ?

Bolan acquiesça.

— Appelle-moi dans la caravane à chaque heure plus cinq minutes, jusqu'à ce qu'on se joigne.

Turrin lui tendit les mains et Bolan les prit affectueusement dans les siennes.

— Tiens bon, Léo.

— Comme si j'avais le choix, ironisa l'autre en lâchant prise pour se fondre dans la nuit.

Bolan s'appuya contre la pierre tombale et regarda disparaître son ami.

Son meilleur ami.

Dire qu'il avait eu l'intention de le tuer lors de la bataille de Pittsfield, lorsqu'il avait déclenché cette guerre sans fin !

Turrin lui avait dit qu'il ne savait pas s'arrêter, et c'était vrai.

Effectivement, son retour à Pittsfield n'avait rien de charmant. C'était ici que tout avait commencé, et c'était probablement ici que tout se finirait – dans le sang et l'horreur – mais Bolan n'avait pas l'intention de se laisser tuer sans résister.

— Attendez-moi encore un peu, murmura-t-il en se tournant vers la tombe.

Il se devait encore au présent qui n'était qu'un autre mot pour désigner l'Enfer. Mack Bolan n'existait presque plus, l'Exécuteur avait pris sa place. Et pour celui-là, oui, la guerre avait un sens.

CHAPITRE PREMIER

Bolan avança prudemment dans le noir. Il était un peu plus de vingt-deux heures, et une pluie constante s'abattait sur le no man's land dans lequel il s'aventurait à pied, grâce à sa combinaison de combat noire. Il distinguait de la lumière derrière les rideaux tirés des banlieusards qui allaient se mettre au lit. Il n'y avait presque personne dans la rue et les voitures passaient rarement. Un chien se mit à aboyer, cela dura quelques instants, puis le quartier se calma tout à coup, les derniers à se mettre au lit éteignant avec un bel ensemble.

Dehors, la mort rôdait et ils ne le savaient pas.

Une voiture était rangée près du trottoir à quelques mètres de la petite maison de Léo Turrin. Il y avait deux hommes à bord, la mine sérieuse. Un deuxième véhicule, semblable, était garé près du croisement juste au sud de la maison.

Ce n'était ni des flics ni des fédéraux.

Bolan savait qui ils étaient. Des chasseurs sortis de l'abîme infernal, qui guettaient leur proie. Les deux voitures étaient munies d'un émetteur. Bolan devinait qu'il s'agissait d'une petite équipe de surveillance.

Il regagna sa propre voiture qu'il avait laissée bien en dehors de la zone de surveillance, puis revint en roulant lentement. Il contourna la voiture qui se trouvait près du croisement et remonta la rue jusqu'à la maison de Turrin. Il entra doucement dans l'allée qui menait au garage, s'arrêta et coupa le contact en éteignant ses feux. Il sortit aussitôt de la voiture et fit le tour de la maison.

Il fallait absolument qu'il paraisse naturel.

Il trouva la clef de secours là où il savait qu'elle serait, puis entra. Il alluma une lampe au rez-de-chaussée puis monta au premier où il alluma la lampe de chevet dans la chambre de Turrin. Sans perdre une seconde, il redescendit et ressortit par la porte de service puis disparut dans le déluge.

Normalement, les guetteurs avaient déjà donné l'alerte.

Sans tarder, une équipe complète allait débarquer.

Bolan connaissait à fond ce petit jeu; il l'avait presque inventé.

Il gagna le croisement en se faufilant dans l'obscurité et s'approcha de la voiture par derrière. Il ouvrit brusquement la portière arrière, se glissa sur la banquette derrière les deux tueurs ébahis, le Beretta dans la main. Deux visages ahuris le fixèrent une fraction de seconde puis éclatèrent sous l'impact des balles reçues en plein front.

Bolan tendit la main, mit le contact, fit tourner le moteur au ralenti et alluma les feux de position, puis il quitta la voiture et poursuivit son chemin à pied. Il supprima les deux autres de la même façon, disparut de nouveau dans la pluie. Il se dissimula dans les ombres du jardin de la maison qui faisait face à celle de Turrin et attendit, patiemment.

Ce ne fut guère long. Moins de dix minutes après qu'il ait allumé chez Turrin, une grosse Cadillac, venant du nord, bourrée d'hommes, avançait lentement dans la rue. Elle ralentit un instant à côté de la première voiture de surveillance puis roula jusqu'à la maison de Turrin, tous feux éteints.

Malgré l'absence de lumière, Bolan n'eut aucun mal à distinguer à travers les trombes d'eau les silhouettes qui jaillissaient de la voiture. Il vit deux hommes longer le côté de la maison à peine éclairée par la lueur qui venait du salon. Deux autres les suivirent aussitôt. Le conducteur resta dans la voiture.

Il y avait donc quatre hommes derrière la maison, et quatre devant.

Puis ce fut l'assaut. Deux tueurs portant des fusils à canon scié, se précipitèrent sur la porte d'entrée qu'ils défoncèrent à coups de pieds. Au moment de pénétrer dans la maison, ils furent brièvement éclairés par la lumière du salon.

De vrais professionnels, les tueurs savaient comment s'y prendre.

Les deux autres restèrent dans l'ombre qui recouvrait une grande partie du gazon, fusils pointés vers les fenêtres du premier, prêts à tirer sur la première cible qu'ils verraient.

Bolan attendit encore, plein d'admiration pour les qualités professionnelles des assassins, et remercia le Ciel que Turrin n'ait pas été chez lui.

Il n'eut pas longtemps à attendre. Il se rapprocha. Les quatre hommes qui avaient investi la maison redescendirent l'escalier et sortirent par la porte d'entrée. Les autres les rejoignirent sur le gazon

devant la maison. Bolan était maintenant suffisamment près pour les entendre.

— Il n'y a personne là-dedans, Mario, fit l'un des hommes d'une voix rageuse.

— Et personne n'est sorti par derrière, maugréa un second.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Va immédiatement demander à Shorty Joe pourquoi il nous a appelés, Eddy.

L'un des hommes se détacha du groupe et remonta la rue en courant pour s'arrêter près de la première voiture de surveillance, puis il revint d'un pas pressé. A dix mètres du groupe, il s'écria aussi discrètement que les circonstances le lui permettaient :

— On les a tués, Mario ! Ils n'ont plus de tête !

— *Dégagez-les !* grinça aussitôt une grosse voix autoritaire.

Le groupe se dispersa vers la rue. Deux hommes se dirigèrent vers le véhicule où se trouvaient les cadavres tandis que les autres remontaient dans la grosse Cadillac. Les deux moteurs s'emballèrent en même temps et les deux voitures démarrèrent rapidement, tous feux allumés.

Bolan regagna sa voiture qui stationnait toujours sur la voie de garage de la maison de Turrin et partit derrière eux, sans mettre ses phares. La Cadillac s'immobilisa près de la seconde voiture de surveillance qui se trouvait proche du croisement. Dès que la mort des deux hommes fut constatée, cette voiture aussi rejoignit le convoi, un nouveau conducteur à bord. Bolan ralentit et les regarda filer; il voulait avoir un peu de place pour manœuvrer.

Léo Turrin lui avait dit : « Vingt chasseurs de tête. Dix de Boston et dix de Albany. De l'espèce la plus méchante. »

Dieu merci, Turrin avait toujours les oreilles aux aguets, et un instinct qui ne l'avait jamais trahi. Sinon il se serait fait tuer avec tous les siens, leurs corps dépecés éparpillés dans la petite maison de banlieue.

Tout en suivant de loin le convoi, Mack Bolan se demandait où était la solution, où trouver un peu de logique dans ce monde insensé.

Pourquoi Pittsfield ? Pourquoi ici ?

La petite organisation de Turrin à Pittsfield ne disposait même pas d'une vingtaine de gros bras. Sa bande était un ramassis minable de maquereaux, d'escrocs, de combinards et de prêteurs sur gages. Il

n'y en avait pas plus de douze qui sachent manier une arme. La seule gloire de Pittsfield était Turrin lui-même, et seulement parce qu'il était un expert au sujet de Mack Bolan. Dans le temps, il y avait eu l'empire de Sergio Frenchi, mais Bolan l'avait réduit en cendres. C'est ici qu'il avait commencé sa guerre, et toute cette partie du Massachusetts était restée territoire ouvert. A part la petite bande de Léo.

Turrin avait été le seul homme de la famille Frenchi à survivre au feu de Mack Bolan. Les vieux de la *Commissione* avaient jeté un regard dédaigneux sur ce qui restait de l'empire, puis s'étaient dit qu'il n'y avait rien à en tirer. Ils avaient donc permis à Turrin de ramasser les restes puis de s'attribuer le titre de *sotto capo*.

Un *sotto capo* n'était en aucun cas l'équivalent d'un *capo*. Seule la *Commissione* pouvait nommer un *capo,* et malgré les efforts et l'insistance de Turrin, elle n'avait pas daigné lui attribuer l'honneur suprême. Ainsi, Pittsfield n'était qu'un petit territoire colonial qui n'avait aucune voix dans les décisions nationales. Turrin devait obéissance aux vieillards new-yorkais, il était soumis à leur moindre caprice sans aucun droit à la contestation.

Mais Turrin lui-même avait acquis du prestige parce qu'il était le seul à avoir survécu aux ravages de Mack Bolan et parce qu'il restait le seul technicien auquel on faisait appel lors des attaques de l'Exécuteur. Son succès était assuré, même si son territoire ne rapportait rien. Augie Marinello l'avait pris en amitié et l'avait parrainé. Augie prétendait qu'il le préparait pour un poste élevé au sein de la *Commissione*.

Alors pourquoi voulait-on le tuer aujourd'hui ? Pourquoi ce revirement et pourquoi cette purge nationale ? Comment était-il possible que Turrin se soit retrouvé du mauvais côté de la fusillade ? Que se passait-il dans le milieu ?

La logique ne semblait pas être de mise. La raison était la raison d'État qui, elle, correspondait aux désirs des vieillards de la *Commissione*.

Pour l'instant, ils désiraient qu'on leur apporte la tête de Turrin; ils avaient envoyé vingt tueurs dans ce but. Mais c'était disproportionné. Les vieux avaient envoyé trop d'hommes pour une besogne si simple. Apparemment ils avaient prévu des difficultés et ils voulaient être absolument sûrs de leur coup. Pourquoi ?

Bolan se rendit compte que les questions qu'il se posait étaient secondaires. Une seule chose importait : survivre aux tueurs qu'on avait envoyés à Pittsfield. Il en avait tué quatre, il en avait neuf devant lui, il en restait sept à trouver.

Que se passerait-il lorsqu'il renverrait les vingt cadavres ? Les vieux expédieraient-ils quarante, quatre-vingts assassins ?

Bolan secoua la tête.

Il fallait absolument découvrir la cause de tous ces événements.

CHAPITRE II

Les chasseurs de têtes s'étaient installés dans un vieux motel délabré près de Berkshire Trail à l'est de la ville. Il s'agissait d'un ensemble de bungalows construits à l'orée du bois.

Le groupe occupait tout l'ensemble, et au bord de la route il y avait un panneau qui indiquait *complet*. Lorsque Bolan arriva, seul le bungalow administratif était éteint; tous les autres étaient de véritables phares. Plusieurs hommes étaient dehors, sous la pluie, pour accueillir leurs compères qui arrivaient en voiture. Une femme à demi-dévêtue se tenait au milieu du rectangle lumineux que formait une porte ouverte. Une autre se promenait en slip sous le déluge en chantonnant Dieu sait quoi. Il y en avait encore une douzaine d'autres, éparpillées de-ci de-là comme des vêtements abandonnés à la hâte.

Une seconde Cadillac et d'autres voitures noires étaient garées devant les divers bungalows.

Pas de système de sécurité; personne ne montait la garde. Ces hommes ne s'attendaient pas à rencontrer des difficultés. Ils faisaient la fête, pas la guerre.

L'un des hommes se détacha des autres. Il était très grand, bâti comme un haltérophile, avec un menton proéminent. Comme les mémoires d'un ordinateur, la tête de Bolan était pleine de fiches. L'homme : Joe Romani, tueur professionnel, habitant a Boston.

Il se tenait près de la Cadillac, pieds nus, vêtu seulement d'un pantalon et d'une chemise de corps, les bras croisés. Il s'adressait au chef d'équipe qui venait d'arriver, d'une voix peu aimable :

— Qu'est-ce que tu me racontes, Mario ?

— Je dis que tes ringards m'ont attiré dans un guet-apens, rétorqua l'autre sèchement.

Romani se baissa légèrement pour regarder l'autre qui se trouvait encore à l'intérieur de la grosse Cadillac.

— On a encaissé ?

— Toi, oui. Pas nous. Je t'ai ramené deux chariots pleins.

Romani recula brutalement puis se précipita en direction des deux voitures.

La bonne humeur de la soirée commençait à se dissiper. Les tueurs se rendaient compte que le « travail facile » qu'on leur avait promis tournait au vinaigre. Une rage sourde enflamma le groupe. Les morts avaient laissé des amis, et ces amis-là, étaient fous de rage.

On leur avait fait du tort ! Ils étouffaient d'indignation. Bolan ne cessait de s'étonner de la mentalité des gens de la Mafia. Tout devait être à sens unique. D'après eux, Turrin aurait dû se laisser massacrer sans un mot et même les remercier de l'honneur de mourir par les mains des *amici*. C'était insensé que la cible se soit rebiffée ! Le contrat stipulait que c'était lui qui devait claquer ! Maintenant Turrin allait payer son infamie; il crèverait en pièces détachées, membre par membre; il boirait son urine, il mangerait ses parties. Il supplierait les *amici* de le tuer, mais ceux-ci se moqueraient de lui et feraient durer le plaisir jusqu'à son dernier souffle.

En principe, Hal Brognola était le seul à connaître vraiment la nature de son agent double, mais si la couverture de celui-ci avait été brûlée à Washington, il était irrémédiablement perdu. Ça, Bolan n'en voulait à aucun prix.

Bolan ne tuait pas par plaisir, mais par nécessité. Il faisait la guerre à la Mafia. C'était malheureusement une très longue guerre d'usure. Depuis longtemps, il avait même oublié ce que pouvait être un désir de vengeance. Il n'avait gardé que son sentiment du devoir. Rien d'autre.

Pourtant, avec la vie de Léo Turrin en jeu, l'aspect personnel de la bataille allait se modifier. Mais il n'y avait pas que cela. Léo Turrin, sans compter l'amitié qui liait les deux hommes, était un personnage extrêmement efficace dans cette guerre menée contre le crime. C'était pour cela que Bolan lui avait dit : « Je veux que tu vives, Léo. »

Des cadavres. Il n'hésiterait pas à tuer un million de fois si cela pouvait sauver la vie de Léo Turrin.

Heureusement, sa tâche était plus modeste. Il n'en restait plus que seize à abattre. D'autant plus que ces derniers semblaient tenir à lui faciliter le travail.

— Virez-moi ces nanas ! hurla Romani. Je veux que tout le monde se retrouve dans mon bungalow dans dix minutes pour une conférence ! Jake ! Bobby ! Placez-vous à l'entrée et ouvrez les yeux ! Mario, suis-moi tout de suite ! Je veux savoir exactement ce qui s'est passé !

Mario était visiblement le chef d'équipe d'Albany. Furieux, il quitta sa voiture en claquant violemment la portière.

— Non, mais dis donc, Joe, gronda-t-il, menaçant, qui te dit que c'est toi qui donnes les ordres ?

Romani avança d'un pas, l'index braqué sur Mario comme s'il allait le descendre grâce à un rayon invisible.

— Quatre morts le disent, Mario ! Tu veux qu'on en cause ?

Mais le chef d'équipe d'Albany n'était pas intimidé. Il leva la tête d'un air méprisant :

— Justement, je veux causer ! C'était un piège ! Moi je veux savoir qui nous l'a tendu !

— C'était peut-être mes quatre gars ! rétorqua Romani avec dédain en crachant par terre.

— On sait tous les deux comment tendre un piège, Joe ! C'est toi qui a mis ces gars en place. Ce sont eux qui nous ont appelés. *Eux*. Si ça se trouve, nous sommes arrivés sur place trop vite et surtout repartis trop vite.

Romani se dressa de toute sa hauteur sous les trombes de pluie.

— Quoi ! rugit-il. Ça va pas la tête ? Tu veux dire que j'ai laissé tuer mes propres gars pour te faire tomber dans un piège ? T'es pas fou Mario ? T'es pas complètement fou ? Et puis d'abord pour te balancer à qui ?

— Aux flics, suggéra Mario d'une voix rageuse. J'en sais rien moi, peut-être pour me balancer à Léo la Chatte ! Comment savoir ? Tout ce que je sais, c'est qu'on a failli m'avoir…

La voix de Romani devint de glace.

— Si j'avais voulu te supprimer, connard, ou te piéger, tu ne serais pas ici en train de gémir. Suffit comme ça ! Il faut qu'on cause pour tirer les choses au clair. Viens, on se met à l'abri.

Il tourna le dos au chef d'équipe d'Albany et entra dans son bungalow.

De la main Mario fit signe à son équipe de se poster à l'entrée avec les hommes de Romani, puis il suivit le Bostonien en traînant le pas.

Les femmes avaient été regroupées sans ménagements. Il fallait les éjecter sur-le-champ. Plusieurs véhicules les attendaient près de l'entrée. Elles ne se plaignaient pas, étant apparemment habituées à un comportement assez cavalier de la part de leurs escortes. Des recrues du Milieu, amenées pour les besoins de la cause. Il était hors

de question de rechercher les demoiselles sur place. Les mafiosi se gardaient bien de commettre pareille bêtise. Les filles étaient venues par leurs propres moyens et elles repartaient de même, en petit cortège.

Tandis que leurs voitures s'éloignaient, un homme lança :

— Ne prends pas froid où je pense, Marie !

Un bras nu apparut à la fenêtre d'une voiture, un slip froufroutant s'agita dans le vent comme un étendard.

— Pas avec ce que tu m'as laissé dedans, s'écria joyeusement la fille.

Le convoi des « professionnelles » atteignit la route principale puis vira à l'est, vers Boston.

Bolan contourna la garde qui s'était montée très rapidement près de l'entrée, s'approcha silencieusement par derrière et supprima sans un bruit les nommés Bobby et Jake. Il traîna les cadavres derrière une voiture et les cacha dans les herbes hautes qui bordaient le chemin d'accès. Ensuite il regagna sa propre voiture pour s'équiper.

Il ôta son poncho et le rangea dans le coffre, puis il enfila un ceinturon à bandoulière, vérifia l'emplacement des munitions et des grenades et prit un petit pistolet mitrailleur Uzi et un ceinturon de chargeurs.

Il souhaitait ne pas avoir à se servir d'autres armes que l'Uzi, car il ne voulait pas qu'on puisse reconnaître le travail de l'Exécuteur. S'il parvenait à les cueillir à froid, l'Uzi suffirait à la tâche. Il n'avait pas l'intention de les laisser moisir ni de leur donner le temps de comparer leurs expériences et de commencer à préparer leurs défenses. Tout le camp serait en armes à la moindre alerte. Pour le moment l'avantage était pour Bolan, mais chaque seconde diminuait ses chances en faveur de ses adversaires.

Il traversa la route sans plus attendre et entra dans le camp. Un groupe d'hommes s'occupait des morts. Les tâcherons se déplaçaient d'un pas lent sous la pluie, commentant tristement le sort de leurs compagnons. Ils entassèrent les cadavres devant un bungalow. D'autres se tenaient par groupes sous le porche de différents bungalows – Boston à gauche et Albany à droite. Ils étaient nerveux et parlaient à voix basse des mauvaises surprises qui peuvent surgir dans la nuit.

Bolan allait leur donner matière à surprise.

Il avança à découvert entre deux bungalows vides puis se dissimula dans l'ombre et prépara son Uzi.

— Joe ! s'écria-t-il. Joe Romani !

La guerre allait commencer à Pittsfield.

*

* *

Cette mésentente entre *amici* était inadmissible. Voilà ce que Joe Romani s'efforçait de faire comprendre au chef d'équipe maussade et furieux, Mario Conti.

— N'oublie pas ton contrat, Mario, insista Joe Romani. Je ne te donne pas de conseils. Mais il y a un coup fourré, c'est sûr… On m'a envoyé pour te préparer le terrain, pour cerner la cible. Je l'ai cernée. Ce qui ne me plaît pas, c'est d'avoir perdu quatre hommes dans cette histoire. Ce qui me plaît encore moins, c'est que tu m'accuses de t'avoir pigeonné. Quelque chose ne tourne pas rond.

— Tu parles ! gronda Conti. On m'a garanti que tout allait se passer sans histoires. On m'a promis que ce serait du gâteau. Je ne sais plus, Joe. Je ne sais plus. Je crois que je vais parler à Albany avant d'entreprendre la suite. Je veux tirer les choses au clair.

— C'est ridicule, Mario, dit Romani à l'instant même où quelqu'un dehors criait son nom.

— Qu'est-ce qu'ils ont, ces connards ? s'énerva Conti.

— Bande d'imbéciles ! Incapables de se torcher sans que je…

Romani se tut brusquement. Il sentait qu'il y avait quelque chose de sérieux. Un pressentiment.

— Éteignez ! Vite ! chuchota-t-il tandis qu'un de ses hommes dehors répondait à sa place :

Qui va là ?

J'ai un message à te donner de la part de Léo la Chatte !

Tous comprirent le contenu d'un tel message. Les yeux de Conti s'arrondirent. Son regard quitta brusquement celui de Romani. Le Bostonien se leva d'un bond et abaissa violemment l'interrupteur puis continua jusqu'à la fenêtre en un seul mouvement. Il regarda dehors.

Ses hommes se tenaient par groupes et fixaient l'ombre entre deux bungalows avec nervosité.

— Joe ! Mario ! appela un homme à l'extérieur. Il y a quelqu'un !

— Ne bougez pas ! lança Romani.

Il ouvrit précautionneusement la fenêtre puis cria :

— Qui est-ce ? Montrez-vous dans la lumière !

Conti avait bondi jusqu'à la porte qu'il venait d'ouvrir d'un quart de centimètre lorsque partit une rafale de PM. Subitement le monde de Joe Romani s'écroula dans le chaos. Les balles de cette première rafale transpercèrent les cloisons fines de la petite cabane comme si elles n'existaient pas. Les carreaux des fenêtres éclatèrent tous sous les projectiles, et les meubles se fendirent sous les impacts. Il n'y avait plus un mètre cube d'espace qui n'ait été traversé par une grêle de balles. Romani comprit aussitôt que tout était fini.

Conti poussa un grognement qui se termina dans un gargouillis. Un flot de sang jaillissait de sa bouche. Il s'écroula sur le sol, mort. Romani sentit une terrible brûlure au bras droit; une force irrésistible le fit tournoyer sur lui-même et l'expédia de l'autre côté du bungalow. Il tomba en travers du lit, saisit son bras droit inerte de sa main gauche et chercha frénétiquement le moyen de faire pression sur l'artère tranchée d'où giclait le sang, comme l'eau d'une fontaine. Il en était inondé.

Sa personnalité se scinda en deux; une partie de son esprit était dehors où la situation s'avérait tragique. Les *amici* tiraient aussi, mais sans savoir sur qui ni sur quoi. Plusieurs hommes hurlaient, d'autres poussaient des gémissements d'agonie. C'était la déroute. Malgré les cris et les coups de feu, le PM continuait à crépiter.

Subitement ce fut le silence. C'était impensable, mais c'était fini. Romani faillit appeler au secours, mais, à la dernière seconde, s'interdit de crier. Il ne savait pas ce que voulait dire ce silence pesant. Un instant plus tard il se félicita de sa maîtrise. Le PM se remit à cracher. Par petits coups, venant d'ici et là dans le parc. Romani comprit. Le tueur achevait les mourants. Il frissonna et attendit, réalisant que la mort s'approchait irrémédiablement et que ce serait bientôt son tour. Il ne pouvait presque pas bouger, tellement il était affaibli par la peur et la perte de sang. Il était incapable de se sauver.

Il entendit un léger bruit sur le porche, puis la porte s'entrouvrit. On alluma.

Le type restait dehors, il avait seulement tendu le bras pour toucher l'interrupteur. Romani ne pouvait pas le voir. Il distingua seulement le canon noir du PM qui vomit une nouvelle rafale. Le corps de Mario Conti tressaillit sous l'impact multiple et une dizaine de fontaines de sang jaillirent de son corps.

Romani éleva faiblement la voix, suppliant :

— Hé ! Non, je vous en prie…

Il se mit à fixer le canon noir braqué sur lui. Il ne pouvait rien voir d'autre.

Une voix de glace s'adressa à lui du dehors :

— Tu vas ramener un message d'où tu es venu, Joe.

— Bien sûr, gémit Romani avec une lueur d'espoir. Qu'est-ce que c'est ? Qui êtes-vous ?

— Ne t'en occupe pas. Voici le message. Léo Turrin ne se laisse pas tuer comme un lapin. Dis-leur bien. Et la prochaine fois, qu'ils envoient des *hommes*.

— Merci. Merci. Vous savez ce que je veux dire.

— Comme tu sais ce que *je* veux dire, Joe. N'oublie pas de leur en faire part.

— Je le leur dirai, Léo. Vous pouvez y compter.

Un objet traversa la pièce et atterrit près de lui sur le lit. Il eut un mouvement de recul puis se rendit compte que c'était une petite trousse médicale.

Le canon du PM avait disparu et il n'y avait plus de bruit sur le porche.

Mon Dieu, était-il vraiment parti ? Parti, en laissant la vie sauve à Joe Romani, en lui laissant même de quoi se soigner ? C'était incroyable !

En effet, l'assassin était reparti; il regagnait sa voiture d'un pas lent, les tripes glacées par l'acte qu'il venait de commettre, et par le succès mortel qu'il venait de remporter.

Le succès. Dix-neuf morts. Dix-neuf raisons pour que l'on respectât davantage Léo Turrin.

Ce n'était qu'un début. Maintenant la vraie bataille pouvait enfin commencer.

CHAPITRE III

Joe Romani ne prit pas la direction de Boston, ce qui ne surprit aucunement Bolan. Le truand traversa Pittsfield et emprunta la US 7. Il roula jusqu'à Potter Mountain puis vira à l'ouest pour grimper dans une région montagneuse où se trouvaient des hôtels pour vacanciers et des résidences secondaires. Visiblement, il avait du mal à conduire. La voiture zigzaguait sur la route. Parfois il ralentissait, comme pour chasser les brumes de son cerveau. A un moment, au bord de l'évanouissement, il s'arrêta tout à fait, sortit dans la pluie et fit péniblement le tour de la voiture en se fouettant le visage avec une serviette mouillée. Il s'était fabriqué un brassard de fortune.

Bolan ne pouvait s'empêcher de l'admirer. Romani n'était peut-être qu'un tueur minable, mais il avait du cran. Grièvement blessé, seul et mourant, il continuait à lutter.

Mais c'était long. Il lui fallut plus d'une heure pour parcourir quelque trente kilomètres. Sa destination était un hôtel pour fanatiques des sports d'hiver dans la région des Taconics. Bolan ne connaissait pas cet endroit. Il y avait un panneau à l'entrée, mais celui-ci était tellement ancien et abîmé par les intempéries que Bolan ne put le lire sous les trombes d'eau. La région était celle que préféraient les skieurs locaux. Probablement que l'hôtel serait vide à cette époque de l'année. Bolan regarda rapidement autour de lui, car son souvenir visuel serait le seul moyen d'identifier le lieu. Il se souvenait du Colorado et se demanda si son expérience de là-bas n'allait pas se répéter [i].

Sait-on jamais ?

L'hôtel s'élevait à une centaine de mètres de la route, au sommet d'une colline. Une clôture entourait l'ensemble. Presque caché par des arbres et de grands buissons, le bâtiment comportait deux étages, avec une toiture à forte pente, caractéristique de la région. Tout était noir, désert à première vue. Il y avait d'autres bâtiments de chaque côté.

Romani s'engagea dans une petite route asphaltée qui serpentait jusqu'à l'hôtel. Arrivé, il fit signe avec ses phares. Un groupe

d'hommes en armes et vêtus de ponchos imperméables sortit pour l'examiner de plus près. Puis on le laissa passer.

Étonnant et inquiétant; une situation inattendue. Il ne s'agissait pas d'un QG pour chasseurs de têtes, mais d'une forteresse armée au cœur du territoire de Léo Turrin.

Bolan prit note de l'emplacement exact puis se retira en silence. Il se préparait quelque chose, c'était évident. Les forces qu'il avait observées étaient trop importantes pour le seul meurtre d'un *sotto capo* dont le territoire paraissait, à première vue, sans intérêt.

Il y avait du changement dans l'air. Lequel ?

*

* *

Turrin avait envoyé sa petite équipe au lit en lui donnant l'ordre de se reposer avant l'action. Ensuite il avait gagné sa propre chambre dans la maison qui lui servait de planque, puis branché le téléphone secret. Il savait que la ligne n'était pas sur table d'écoute. Chaque fois que l'heure sonnait, il attendait cinq minutes puis composait le numéro de la caravane de Bolan. Pour un tiers, il était impossible de savoir qui téléphonait à qui, et d'où venaient les appels. En revanche, il était possible d'écouter la fréquence sur laquelle les conversations étaient transmises, d'où la nécessité de parler à mots couverts.

Patiemment, Turrin avait composé le numéro toutes les heures, depuis vingt-deux heures. A une heure cinq du matin il entendit une voix rauque :

— Oui, qu'est-ce que c'est ?

Turrin sourit et répondit :

— C'est moi. Que se passe-t-il ?

— Pas mal de choses, dit Bolan d'une voix neutre. Il faudrait que tu envoies un message à Augie. Est-ce que tu as des messagers ?

— Quatre ou cinq en qui j'ai confiance. Ils m'ont dit qu'ils voulaient rester jouer avec moi. Tu as un jeu à leur proposer ?

— Comme j'ai dit, reprit Bolan. Porter un message à Augie. Mais avant, dis-moi, est-ce que tu as parlé à Augie de ce qui se passe ?

— J'ai essayé mais je n'ai pas réussi à le joindre. Quel est le message ?

— Il se compose de dix-neuf mots. Tu les découvriras au motel *Trails Court* sur la US 9.

— Je connais l'endroit. Dix-neuf mots, tu dis ?

— Oui. Mets des glaçons autour et fais livrer.

— OK, fit Turrin d'une voix pensive. Je crois avoir bien compris mais j'aimerais en être sûr. Pourquoi un message glacé ?

— Il n'est peut-être pas au courant.

Turrin ouvrit la bouche, stupéfait.

— C'est possible, fit-il enfin. Mais trop dangereux de compter dessus. Tout semble indiquer le contraire.

— Peu importe. De toute façon il faut lui envoyer le message, dit Bolan d'une voix lasse. Il peut l'interpréter de deux manières. Première version : « Envoie-moi des remplaçants et je les renverrai comme ceux-ci. » Deuxième possibilité : « Qu'est-ce qui se passe, Augie ? » Il faut savoir.

— Bien sûr, fit aussitôt Turrin. Mais en admettant que ce soit la première hypothèse la bonne, ce serait une déclaration de guerre, non ?

— Plutôt une claque dans la gueule, s'esclaffa Bolan. Il n'en aura que plus de respect pour toi. Mais je crois personnellement que c'est la seconde hypothèse la plus vraisemblable. J'ai relâché le vingtième mot rien que pour voir où ça pouvait conduire. Je ne pense pas qu'il s'agisse d'Augie. Ce n'est pas son style.

— Alors ?

— Il y en a des choses dans ton jardin, mon vieux. Une centaine de mots, peut-être, qui attendent de pouvoir s'exprimer.

Turrin émit un long sifflement :

— Dans quel coin de mon jardin ?

— Albany, dit doucement Bolan.

— Ça ne colle pas, fit Turrin.

— Rien ne colle, c'est ça le problème. Envoie ton message. On verra bien la réponse.

Turrin poussa un soupir :

— D'accord. Il faut voir.

— Prends des précautions.

— Tu me connais.

— C'est bien ce qui me fait peur. En attendant pas la peine de s'agiter. Ton échéance est repoussée. L'opposition est à bout de nerfs, finie la belle assurance. Elle ne bougera pas avant d'avoir compris la nouvelle donne.

— Je ne risque pas ma peau ?

— A ta place, je ne serais pas inquiet pour le moment.

— Bon, je te crois, fit Turrin.

— Bien, dit Bolan, d'une voix fatiguée. Je vais dormir un peu. Je ne me suis pas reposé depuis quarante-huit heures. Essaye de faire livrer le message avant l'aube. Rappelle-moi vers huit heures, ou plus tôt si tu as quelque chose à me dire.

— Sans faute. Je n'essayerai même pas de te remercier, mais…

— Arrête, grommela Bolan en raccrochant.

Turrin fixa longuement son téléphone secret, puis le débrancha et l'enferma dans une cachette.

— Drôle de type, murmura-t-il, avant d'aller réveiller ses hommes.

En moins d'une heure ils pourraient charger un camion frigorifique. Le saut jusqu'à l'état voisin, puis la longue ligne droite sur le Taconic State Parkway ne leur demanderaient que quelques heures. Ils pouvaient arriver à New York à cinq heures du matin.

Augie découvrirait le message au petit déjeuner. Sa réponse ne tarderait pas.

Mack Bolan n'avait pas froid aux yeux. Turrin aurait aimé voir la tête d'Augie lors de la réception de la viande froide en provenance du petit bled dans le Massachusetts.

A la réflexion, non, ce ne serait pas joli à voir.

CHAPITRE IV

Le téléphone secret émit des couinements plaintifs, quelques gémissements avant de prendre la tonalité profonde, inquiétante, signifiant que la ligne était sûre. La voix soucieuse de Hal Brognola se fit entendre :

— Bon, ça va. Tu peux parler. Où es-tu ?

— Toujours au même endroit, dit Léo Turrin à l'homme qui se trouvait à Washington. Mais c'est un nouveau jeu.

— Comment ça ?

— Notre ami a tout chamboulé. Il est arrivé et il a fait des siennes. Je viens d'expédier une tonne de viande refroidie à New York. En guise de premier avertissement. L'ami m'a dit qu'il y avait encore plusieurs tonnes qui attendent. Ce type est vraiment…

— Fou ! tonna Brognola. Et toi aussi, si tu te laisses embobiner par lui. En admettant que ça marche, tu auras l'air de quoi ? Il ne faut pas que ce type ait l'air d'agir à ta place. Ce serait la mort à coup sûr.

— Du calme, Hal. Il opère incognito. Il ne signe pas son action cette fois. Il sait ce qu'il fait. Je n'ai pas besoin de te le rappeler.

Turrin entendit un soupir.

— On m'a donné l'ordre de te tirer de là. Tu vas à ta mort et tu le sais. Tu as besoin de repos, tu l'as bien mérité. Rentre.

— Pas encore. On vient de me donner du répit. Je peux encore tenir bon. Notre ami est convaincu que tout est changé, Hal. Il prétend…

— Il ne contrôle pas Washington ni ce département, fit Brognola d'une voix pesante.

— Qui d'autre ? demanda Turrin.

Il entendit un second soupir.

— Je l'ai cherché, j'avoue. Bon, continue. Qu'est-ce qu'il y a de changé ?

— Je ne sais pas exactement, lui non plus. Mais il renifle quelque chose et l'odeur ne lui dit rien qui vaille. Nous avons expédié la viande à Augie. L'ami pense…

— Notre ami est suicidaire ! C'est la mort en personne qui cherche un endroit pour se réaliser. Évite de traîner dans les environs quand

il aura trouvé son coin. Les vieux capos ne se laissent pas défier. Fous le camp tout de suite ! Si notre ami tient absolument à se foutre en l'air, qu'il le fasse, mais je ne peux plus le suivre et toi non plus. C'est là qu'il a commencé, alors l'endroit lui est peut-être particulièrement sensible. C'est son affaire. Qu'il en finisse s'il y tient absolument, mais ne te laisse pas entraîner avec lui !

— C'est facile d'où tu es de déblatérer comme un con, tu ne trouves pas ? protesta Turrin d'une voix venimeuse. Nous voilà jolis tous les deux. Rappelle-toi le passé, Hal, le début. Avant lui, où en étais-tu ? Où en étais-je ? Imagine qu'on l'ait abattu dès le départ comme on avait prévu de le faire, et qu'on ait été obligés de continuer sans lui. Où en serions-nous ? Moi, je serais mort depuis belle lurette, une statistique malheureuse dans les dossiers perdus du *Justice Department*. Toi, tu ne serais qu'un Rital de plus s'agitant vainement, une opération ratée après l'autre. Tu dis que tu ne peux plus le suivre, Hal. Mais qu'est-ce que tu peux faire d'autre ?

— OK, OK, je voulais seulement…

— OK, tu parles ! Ce type a fait de nous ce que nous sommes ! Alors ne me raconte pas du haut de ta foutue tour d'ivoire que tu ne peux pas le suivre !

— D'accord ! Je me rends, n'insiste pas !

— Bien, gronda Turrin.

— J'essayais d'être raisonnable, ajouta Brognola sur la défensive.

— Bien sûr.

— Ça se passe mal, et tu le sais. Cette putain de ville est devenue impossible. On ne me lâche pas d'une semelle depuis le Capitole jusqu'au Pentagone en passant par la Maison Blanche. Tu imagines ma joie.

— Entendu, mais laisse tomber ton numéro de fonctionnaire raisonnable.

— Oui, excuse-moi. Ça va mieux maintenant, tu es calmé ? Cela dit, je ne retire pas un mot. Parce que c'est vrai. Notre ami fout la merde à Pittsfield; le territoire n'existe plus. Si tu veux l'aider, il faut le convaincre. Puis vous laissez tomber tous les deux et vous vous caltez en quatrième vitesse.

— Qu'est-ce que tu sais que je ne sais pas, Hal ?

— Rien de solide.

— Est-ce que je suis brûlé à Washington ?

— C'est possible, dit Brognola en soupirant.

— Tu es bien mystérieux, mon pote. On m'a débusqué ou non ?

— Ton identité n'est pas connue. Mais il y a eu une fuite. Certains sénateurs enquêtent à tout va. A cause des ennuis qu'on a eu récemment dans les services de renseignements.

Turrin eut l'impression qu'une main froide lui étreignait le cœur.

— C'est grave, Hal ?

— Plutôt. J'ai été convoqué par le comité du Sénat. Ils savent que nous avons une taupe; ils imaginent que nous dirigeons une des grandes familles. Certains doivent se rebiffer à l'idée que l'oncle Sam subventionne officiellement une aile de la Mafia…

— Quelle hypocrisie ! s'écria Turrin. Le dernier des crétins est capable de comprendre que l'organisation ne pourrait pas fonctionner sans des appuis sérieux à Washington ou à New York ou à Chicago. Ne me dis pas que…

— C'est vrai, mais ça ne compte pas dans le cas présent, interrompit Brognola d'une voix résignée. Ne pense pas qu'un sénateur réfléchisse normalement en pleine année électorale. Cette fois-ci, la grande mode est la moralité des agences gouvernementales. Impossible d'obtenir un raisonnement simple, direct, d'un politicien plongé jusqu'au cou dans la campagne. Ils ont besoin d'une cible. La cible, c'est moi.

Turrin soupira.

— C'est marrant. Chaque fois que nous avons une discussion, tu y mêles la politique, et je sais d'avance que j'ai perdu la partie. J'admire de plus en plus notre ami. C'est lui qui a raison. Il a trouvé la bonne réponse qui ne s'adresse à aucun gouvernement en particulier.

Il entendit claquer un briquet et comprit que Brognola allumait un cigare. Sa colère n'était pas dirigée contre lui, mais contre ceux qui, derrière lui, le forçaient à adopter une certaine conduite.

Lorsqu'il rompit le silence, la voix de Brognola était empreinte de résignation et de lassitude.

— Tu n'as pas perdu la partie, mon vieux. Tu as raison, c'est moi qui ai tort. Je dois passer devant le comité sénatorial cet après-midi. Je vais dire à ces messieurs d'aller se faire foutre. C'est toi qui risques ta peau, c'est à toi de décider comment tu dois agir. Fais ce que tu veux.

— D'accord. Merci, Hal. Et fais attention à toi.

— Je n'y manquerai pas. Mais écoute-moi bien. Il se passe de drôles de choses, et notre ami a sûrement raison. La tension à Washington est énorme. Ça sent le roussi. C'est cauchemardesque.

— Notre ami a recensé tous ceux qui doivent des services à la Mafia. Il y en a beaucoup. Il prévoit le jour où les députés et les sénateurs prendront le fusil pour obéir aux ordres qu'ils reçoivent.

— Cauchemardesque, répéta Brognola.

— Alors, tu es d'accord avec lui ?

— Hélas, oui. Pourquoi crois-tu que…

— N'en parlons plus.

— Bien. Frappe un grand coup pour moi, mais ne compte pas sur mon aide. Je suis sur une pente savonneuse. Il se peut que je sois renvoyé ou emprisonné d'ici demain soir. Je vous soutiens moralement mais c'est tout ce que je peux faire pour l'instant.

— Je comprends. Contacte ton représentant à Pittsfield. Dis-lui ce qui se passe, et demande-lui de coopérer.

— En ce qui concerne notre ami ?

— Oui. Mais en silence, Hal. On ne veut pas de publicité en ce moment. Ce serait fatal.

— Je le sais. OK. Plus rien à dire ?

— Non. Si ! Passe un coup de fil à Angie. Dis-lui que je vais rester encore un peu. Dis-lui… non, ne lui dis rien. Explique-lui juste le changement de plan pour qu'elle ne s'inquiète pas trop.

— Entendu. C'est une drôle de petite bonne femme. Il n'y en a pas tellement qui pourraient supporter cette vie. Elle s'en sort très bien.

— Préviens-la, tu veux.

— Bien sûr.

La conversation terminée, Léo Turrin pensa à toutes les implications des événements qui se passaient à Washington.

Cauchemardesque ?

Oui, mais ce n'était pas nouveau. La vie qu'il menait depuis tant d'années n'était qu'un cauchemar après l'autre.

Il se dirigea jusqu'à la fenêtre et regarda à l'est pour voir si le jour se levait. Pas encore.

Bientôt le soleil se lèverait pour éclairer ce pays très moral.

Quelle blague ! Il valait mieux suivre la voie de Mack Bolan.

Jusqu'à la tombe…

CHAPITRE V

Le soleil se levait à peine et l'immense propriété de Long Island baignait encore dans la pénombre grise et rose de l'aube, lorsque Billy Gino, le chef garde du corps, monta les marches jusqu'au porche, quatre à quatre, et se présenta devant la caméra vidéo.

— Des ennuis, dit-il doucement. Laisse-moi entrer.

La porte s'ouvrit avec un petit bruit électrique.

— David est là ? demanda-t-il au garde qui lui avait ouvert.

L'homme acquiesça.

— Comme toujours, dit-il.

David Eritrea, le bras droit, secrétaire et conseiller d'Augie Marinello se trouvait dans le petit salon où il prenait son petit déjeuner. C'était un lève-tôt. Certains gardes affirmaient qu'il ne dormait jamais, qu'on pouvait entendre toute la nuit le bruit de ses pas et que le jus d'orange matinal signifiait seulement le terme d'une veille interminable.

On prétendait aussi que le vieil Augie Marinello était la proie d'effroyables cauchemars. On disait que le fidèle Eritrea restait auprès de lui, tenant sa main lorsque le sommeil devenait trop agité. On racontait que Marinello ne pouvait plus du tout trouver le sommeil depuis que Mack Bolan l'avait à moitié coupé en deux avec une grenade.

Le chef garde du corps trouva Eritrea à sa place habituelle près de la fenêtre, un jus d'orange et une bouteille de vodka Eristoff sur la table. Eritrea avait de la classe. Il avait toujours une apparence soignée et il était toujours d'humeur égale. Un peu précieux sans doute, mais personne n'aurait osé lui en faire la remarque.

— Bonjour, Billy, fit Eritrea d'une voix aimable. Quels sont les malheurs qui te font éclater la tête par un si joli matin ?

Incroyable, cet homme était devin. Il analysait les ondes et les vibrations émises autour de lui. Billy Gino en était sûr. Personne n'avait jamais pu lire sur son visage de marbre une émotion quelconque.

— Quelqu'un a abandonné un camion devant le portail, annonça calmement Gino. Personne ne l'a vu arriver, mais tout à coup il était là.

Eritrea le fixa un instant, puis lui dit :

— Qu'on appelle la police pour le faire enlever.

— Non, ce n'est pas… faudrait pas faire ça.

— Ah non ?

— Non, monsieur. J'ai envoyé quelqu'un pour voir. C'est un camion frigo. Il y a des types dedans. Refroidis… si j'ose dire.

Glacial, Eritrea vida doucement son verre de jus d'orange puis alluma une cigarette.

— OK. Fais-le entrer.

Gino acquiesça et se dirigea vers la porte. Eritrea le rappela.

— Billy, fais-le vérifier pour les explosifs. Ne t'en approche pas avant qu'on en soit sûr.

— Oui, monsieur. Je m'en charge.

— Appelle Barney Mathilda et son équipe. Qu'ils s'y mettent tout de suite. J'attends leur rapport dans une heure.

— Mais il habite à vingt-minutes d'ici, monsieur. Ça ne lui donnera pas assez de temps pour…

— Dans une heure, Billy.

Dans une heure. Ce n'était pourtant pas aussi facile que d'avaler un jus d'orange ! Il ne faisait pas encore jour. Une heure pour ameuter l'équipe de Barney Mathilda, faire venir les croque-morts, identifier les cadavres, pour trouver l'expéditeur du camion, puis enfin se débarrasser du contenu. *Une heure* !

Mais ce que voulait Eritrea, Eritrea l'obtenait.

En fait, l'ensemble des tâches s'accomplit en cinquante-cinq minutes.

Barney Mathilda était un citoyen respectable, plus ou moins à la retraite. Il en avait vu d'autres et connaissait bien des chemins ensanglantés, parcourus avec le vieil Augie Marinello. Dans son métier, il gardait le titre de meilleur spécialiste du *nettoyage*.

Billy Gino l'accompagna jusqu'au premier où Augie avait coutume de recevoir sa cour. Ils s'assirent en silence, se regardant dans le blanc des yeux, un peu gênés. Enfin David Eritrea les rejoignit.

— Comment va Augie ? demanda aussitôt Barney Mathilda.

— Il dort bien, répondit doucement Eritrea. C'est en général à l'aube qu'il arrive à trouver le sommeil. Ne le dérangeons pas. Raconte.

— A mon avis, c'est une guerre des gangs, dit le vieil homme. Mais je ne comprends pas pourquoi on nous a envoyé les déchets ici.

Dix-neuf types. Ils sont tous morts au même moment, à peu de chose près. Tous tués par balles. Il y avait plusieurs armes. Des .32 et des .38. Les .38 ont fait plus de dégâts que d'habitude; des dum-dums, peut-être des Magnum.

— Leur identité ?

— Je ne les ai pas tous reconnus. Il faudra attendre le rapport sur les empreintes digitales; ça prendra un jour ou deux, mais je ferai presser. J'ai repéré des types de Boston et des types d'Albany. Des tueurs à gages. Des spécialistes du contrat.

— *Tous !*

— Tous ceux que j'ai reconnus, oui. J'en saurai plus cet après-midi. Sur leurs origines.

— Le camion ?

— Très intéressant, le camion. Il appartient à une société qui a son siège à Springfield dans le Massachusetts. C'est écrit en grand de chaque côté du camion. Un type de la boîte m'a dit que le camion était parti à Pittsfield hier après-midi pour faire une livraison. Il devait rentrer aujourd'hui. Je n'ai pas insisté. C'est visiblement un camion volé, il n'y a pas de clef de contact. Les fils du démarreur ont été trafiqués.

— Pittsfield, tu dis, murmura Eritrea. Ce n'est qu'à une heure d'Albany, n'est-ce pas ? Tu crois que quelqu'un est allé jusqu'à Pittsfield dans le Massachusetts pour piquer un camion afin de nous envoyer ces types ?

Le vieil homme secoua la tête.

— Non, ce serait illogique. Je crois plutôt qu'on a voulu nous dire très exactement d'où venaient les morts. Mais je n'arrive pas à comprendre pourquoi. Et toi ?

Eritrea sourit subitement. C'était mauvais signe. Billy Gino, qui le connaissait bien, savait que c'était très mauvais signe.

— Débarrasse-moi cette viande, dit-il froidement.

— Je l'envoie chez l'équarrisseur ?

— Comme tu voudras, mais vite. Dès que tu connaîtras les détails sur eux, tu me les communiqueras. Les noms, les origines, la famille, etc… Tu sais ce qu'il faut faire du camion.

— Recyclage, comme d'habitude.

— Billy !

— Oui, monsieur.

— Le grand silence.

— Bien sûr, monsieur.

— Il faut que tout le monde le comprenne bien. Nous n'en reparlerons plus jamais, n'est-ce pas ?

— Mais de quoi parlions-nous, monsieur ?

— Toi aussi, Barney, dit Eritrea.

Le vieil homme agita la main comme si c'était trop ridicule pour en parler.

— Tu parles.

— Fais doubler la garde, Billy. Redoublons de vigilance jusqu'à nouvel ordre. Personne ne rentre et personne ne sort sans mon autorisation.

— Bien, monsieur.

— En descendant, envoie-moi le chef de la sécurité de la maison. Dis à Nick que je pars en ville dans exactement trente minutes. Je veux qu'on prenne toutes les mesures de sécurité requises pour le trajet. Fais avancer les voitures.

Eritrea se leva, indiquant que l'entretien était terminé. Billy Gino suivit immédiatement son exemple, prenant doucement le vieux Barney Mathilda par le bras au cas où celui-ci n'aurait pas saisi la nuance.

— Fais mes amitiés à Augie, dit-il alors que Billy Gino l'emmenait vers la sortie.

— Je lui dirai que tu étais là, répondit gravement Eritrea.

Barney Mathilda regarda brièvement Billy Gino puis fixa de nouveau Eritrea.

— J'aimerais bien le voir. Ça fait longtemps. Dis-lui que…

— Il me demandait de tes nouvelles hier justement, interrompit Eritrea en souriant. Il m'a raconté une anecdote très amusante sur toi et Charley Lucky, quand vous étiez sur Atlantic Pier.

Les yeux du vieillard s'illuminèrent, puis il se laissa entraîner vers la porte. Mais lorsqu'ils se trouvèrent dans l'escalier, il jeta un dernier regard en haut des marches, vers la pièce qu'ils venaient de quitter. Son regard était redevenu malin. Il demanda doucement à Billy Gino :

— Quand est-ce que tu as vu Augie pour la dernière fois ?

— Je le vois tous les jours, dit Gino, se demandant pour quelle raison il mentait.

— Moi je ne l'ai pas vu depuis avant la rencontre de Montréal, murmura le vieil homme.

Billy Gino réfléchit. Depuis quand, en effet ?

— Maintenant c'est David qui mène la baraque, dit-il.

Des yeux intelligents le fixèrent :

— Es-tu si sûr que ça se limite à la baraque, petit ?

Gino s'esclaffa. C'était surtout pour se donner une contenance.

— David est le bras droit d'Augie depuis longtemps, Barney, dit-il au vieil homme d'une voix qui se voulait rassurante. Depuis l'accident j'imagine qu'il a dû lui servir de jambes aussi. Mais ne t'en fais pas pour Augie Marinello tant que David sera là. Ils sont comme père et fils.

Le vieil homme lui lança un regard étrange, puis sortit seul.

Billy Gino se rendit dans la cuisine. Le cuistot, Cookie, était affairé. Il préparait le petit déjeuner pour une trentaine d'hommes, tout en grommelant à cause des miettes qu'avaient laissées les gars de l'équipe de nuit.

— Augie mange bien en ce moment ? demanda tranquillement Billy Gino en se versant une tasse de café.

— Comme d'habitude, répondit sèchement Cookie.

— C'est-à-dire ? insista Gino.

— Il grignote un peu par-ci par-là. Il a été malade, monsieur Gino.

— Très malade ?

— Vous savez ce que je veux dire.

— Non, justement c'est ce que j'essaye de comprendre. Est-ce qu'il est très malade ?

Le cuistot jeta un coup d'œil autour de lui comme s'il allait donner un renseignement d'importance vitale, puis il dit :

— Vous feriez mieux de le demander à M. Eritrea.

— Mais c'est à toi que j'ai posé la question, Cookie.

— Écoutez, posez la question au médecin. Il vient tous les jours. Demandez-lui.

— Tu lui donnes à bouffer quand même, non ?

— Il est au régime depuis plus d'un mois.

Le cuistot s'éloigna pour chercher quelque chose dans le réfrigérateur. Billy Gino lui emboîta le pas.

— Un régime particulier ?

— Bien sûr, très particulier. Et puis non, je ne veux pas être mêlé à tout ça, à cette mélasse. M. Eritrea me ferait la peau si…

— Mettons que je n'ai rien dit, siffla Gino entre ses dents en quittant la cuisine. Il devait réveiller Nick et les gardes du corps pour

les voitures d'escorte. Un convoi jusqu'à Manhattan était une affaire assez courante, mais avec tout ce qui se passait…

Billy Gino était sûr de savoir pourquoi David Eritrea faisait les cent pas toute la nuit dans le sanctuaire du vieil homme, sans jamais permettre à qui que ce soit d'y entrer. Augie Marinello était mourant. On le maintenait probablement en vie à coups de piqûres et de perfusions, de prières et d'espoir.

C'était bien dommage, d'accord, mais pourquoi en faire un secret d'état ?

Pourquoi n'emmenait-on pas le vieux à l'hôpital ? Son état était-il désespéré ? Avait-on peur que l'empire ne s'écroulât avec sa mort ? Évidemment, il y en avait beaucoup qui attendaient le trépas d'Augie; des gens pas bien du tout. Des ambitieux.

Quel rapport avec les morts dans le camion ? C'était sûrement une sorte de message. Le vieux Barney Mathilda s'était posé des questions, mais Eritrea avait tout de suite compris.

Billy Gino frissonna puis vaqua à ses affaires.

Le jour s'était levé. Billy Gino avait compris que les choses ne seraient plus jamais pareilles dans la famille Marinello.

Mais ce n'était déjà plus pareil depuis cette terrible nuit dans le New Jersey, quand ce fumier de Mack Bolan avait balancé une grenade sur Augie lui enlevant presque la moitié du corps. Maintenant, la moitié qui restait était mourante… et l'Empire craquait.

— Encore un coup de Bolan ?

Billy Gino espérait que non. Tout était préférable à Bolan.

Il courut jusqu'à la porte d'entrée, ayant subitement pris la décision de parler plus longuement à Barney Mathilda. Barney était un vieux de la vieille; il avait nettoyé des tas de zones dangereuses.

Barney avait même eu à désamorcer des bombes laissées par Bolan. Barney avait été de la partie lors du carnage dans le New Jersey.

Barney saurait.

CHAPITRE VI

La pluie avait cessé de tomber durant la nuit et le ciel était limpide. La caravane était garée près de la rive du lac Pontoosuc, juste à l'est de la ville. Regardant par une vitre espion, Bolan se rappela les moments passés avec son père sur les bords de ce même lac; le petit matin encore frais, l'odeur du bacon grésillant dans une poêle sur un feu de camp et le soleil encore blanc qui se levait lentement en se réfléchissant sur la surface de l'eau.

Il était rare que les souvenirs de son passé viennent le hanter. La plupart du temps il se rappelait les instants les plus sanglants de la vie qu'il menait depuis le commencement de sa guerre contre la Mafia. Ses rêves étaient peuplés de visions de sang et de feu, de mourants et de blessés. Il n'existait plus que la survie pour Mack Bolan.

Il s'efforça d'oublier le bon temps, se concentra sur le présent. Il prit une douche, se rasa, s'habilla puis expédia rapidement son petit déjeuner. Prêt, il commença la journée.

Ayant pris en remorque, derrière la caravane, la Ford utilisée la veille, Bolan sillonnait les collines de l'arrière-pays de Berkshire Hills afin de se familiariser avec tous les recoins de l'ouest du Massachusetts. Il était essentiel qu'il connaisse parfaitement le territoire sur lequel il allait devoir évoluer; c'était vital. Il n'avait plus de ce pays que des souvenirs d'enfance. Cela ne lui était d'aucune utilité; il fallait reconnaître le terrain en soldat afin de s'en servir comme tel.

Il passa plus de deux heures à tourner dans les collines et à parcourir les petites routes isolées de cette campagne. Attentif à chaque virage, prenant note de chaque coin et recoin. Simultanément son mini ordinateur lui fournissait, sur le petit écran à l'avant du véhicule, toutes les informations topographiques et géographiques dont il avait besoin. Le terminal déroulait lentement la carte et Bolan avait tout le temps pour absorber cette masse de données. Un coin de l'écran indiquait en continu un agrandissement du secteur où il se trouvait. Sa position, ses mouvements, tout était inscrit. Mack Bolan restait toujours aussi émerveillé par les fabuleuses possibilités de l'électronique. L'homme qui lui avait vendu ce matériel, un grand

spécialiste de l'aérospatial, ne lui avait pas caché qu'il possédait maintenant tout ce qu'un programme spatial pouvait offrir.

C'est bien beau la technologie spatiale. C'est utile. Mais la guerre de Bolan devenait, grâce à elle, plus vaste, plus sophistiquée. Il fallait donc augmenter sa capacité d'attaque. Un autre spécialiste lui avait fourni tout ce qu'il pouvait souhaiter dans le domaine des communications et de l'espionnage électronique. Un troisième expert lui avait vendu un armement extrêmement perfectionné. Tout cela représentait beaucoup d'argent. Le butin de guerre que Bolan récupérait avec sérénité avait trouvé naturellement à s'investir dans ces nobles dépenses. La Mafia fournissait les armes à celui qui allait la combattre. Juste retour des choses.

Mais la préoccupation immédiate était de trouver une base. Au volant de sa caravane, Bolan repérait tout ce qui pouvait lui être utile. L'emplacement des villages, les habitations isolées, les centres commerciaux, les lignes à haute tension, les itinéraires des transports en commun et les communications fluviales. Il se préparait à pénétrer le camp ennemi. « Pénétration » ne veut pas obligatoirement dire pénétration des hommes sur le territoire. C'est pour ça que l'on fait des machines sophistiquées. Et c'est aussi pour ça que Mack Bolan avait dû équiper sa caravane…

Il s'était enfin découvert l'emplacement idéal, suffisamment proche du vieil hôtel pour le surveiller visuellement, assez loin quand même pour ne pas être repéré par les gardes. Il n'y avait pas de vent sur la petite hauteur où il se trouvait. Les micros directionnels enregistraient tout ce qui se disait dans le bâtiment. Les lignes téléphoniques qui desservaient l'hôtel étaient à moins de cent mètres.

Bolan commença par régler les caméras vidéo qui ne se mettraient en marche qu'à partir de certains mouvements dans le champ. Le parc et la maison n'apparaîtraient pas en nature morte. Seuls des mouvements bien précis déclencheraient la mise en route des caméras.

Ensuite il brancha trois micros; deux à champ large et un micro directionnel qu'il braqua sur une fenêtre ouverte. Au premier son, les magnétophones se mettraient en marche.

La démarche suivante était plus modeste. Bolan se brancha sur la ligne téléphonique de la maison en quelques instants et fit sonner.

— *Club Taconic,* annonça aussitôt une voix maussade.

— Je veux réserver une chambre, dit Bolan.

— Pas question, mon gars. On est fermé pour la saison.

— Comment ça ? s'indigna Bolan.

— Quoi, comment ça ? Oui, on est fermé.

— Eh bien, je me suis peut-être trompé d'endroit. Je dois y rencontrer ma petite amie. Mais comment est-ce que je…

— C'est votre problème, mon gars, pas le mien.

L'homme paraissait cependant s'amuser du malheur de Bolan.

— Vous voulez dire que vous ne savez même pas où vous avez rencart avec votre nana ? Est-ce que vous savez seulement où vous êtes en ce moment ?

L'homme s'ennuyait sûrement et cherchait à se divertir aux dépens d'un autre – il avait un côté rigolard et sadique. Son attitude convenait parfaitement à Bolan qui émit un rire nerveux, gêné.

— Je ferais sans doute bien de venir tout de même. Rosalie a dû se tromper. Quand elle arrivera – dites, c'est une grande brune qui…

— Hé ! Attendez ! Je vous ai déjà dit qu'on était fermé. Personne a intérêt à se ramener ici. Si elle vient, elle sera refoulée au portail par le service de sécurité. Vous vous êtes trompé d'endroit. Allez jeter un coup d'œil sur les pistés de ski du côté de Jiminy machin…

— Jiminy Peak ? précisa Bolan. Mais ce n'est pas là que vous êtes ?

— Pas du tout. J'espère que vous vous démerderez mieux avec Rosalie, mon gars. Vous voulez que je vienne vous montrer son petit temple d'amour ? Ce serait emmerdant de vous gourer d'entrée…

L'homme s'esclaffa grassement.

— Excusez-moi, marmonna Bolan sur un ton gêné.

Il coupa la communication et fixa à la ligne un petit émetteur qui se déclencherait dès la première communication. Il regagna ensuite la caravane et régla un récepteur relié à un magnétophone. Le camp ennemi était envahi. Bolan pouvait maintenant à loisir suivre tous les développements à l'intérieur de la maison.

Il ne tarderait pas à savoir comment procéder, mais, avant, il devait entrer en contact avec Léo Turrin.

Les hommes dans la maison s'ennuyaient. Le moment était venu de leur secouer les puces.

Il décrocha le téléphone à huit heures cinq et annonça sans préambule :

— Il faut parler en clair. Donne-moi un numéro dont tu es sûr, je te rappelle dans cinq minutes.

Turrin lui donna un numéro sans ajouter un mot de plus. Cinq minutes plus tard Bolan s'était emparé d'une seconde ligne téléphonique et composa le numéro.

— Tu peux y aller, dit Turrin. Aucun risque qu'on nous écoute.

— As-tu eu des nouvelles de New York, Léo ?

— Pas vraiment. Depuis deux heures j'essaye de joindre Augie Marinello toutes les vingt minutes. Je tombe toujours sur le chef de sécurité et il refuse de me passer Augie. J'ai l'impression qu'ils sont en pleine crise.

— Tu le connais personnellement, ce type ?

— Oui. Il s'appelle Florio. Il est avec Augie depuis plusieurs années. Il n'est pas désagréable quand j'appelle, il répète simplement qu'il a reçu des ordres et qu'il ne doit pas déranger le vieux. Quant à l'assistant d'Augie, Eritrea, il est absent.

— C'est toujours Eritrea ?

— Il dirige tout depuis quelques mois.

— Il te fait quelle impression ?

— Un homme très fort. J'aimerais bien qu'il soit des nôtres.

— C'est un type de la nouvelle génération, n'est-ce pas ?

— Exactement. Université, le droit, les diplômes et tout. Il a commencé à travailler comme *consigliere,* puis il a travaillé pour la *Commissione*. Il est très intelligent… et beaucoup plus dur qu'on ne pourrait le croire.

— Je m'en souviens maintenant. Est-ce que tu penses qu'il est loyal envers Augie ?

— Honnêtement, je n'en sais rien, sergent. Pas le moins du monde. Ce n'est pas le genre de type avec lequel on devient copain copain.

— Tu penses qu'on a reçu les colis ce matin ?

— Bien sûr. J'ai réussi à joindre mon contact tout à l'heure. Il était paniqué, il avait presque trop peur pour parler.

— Est-ce que tu te fais l'effet d'être la gangrène ?

— C'est exactement ça.

— Ton indic est toujours celui qui travaille pour la *Commissione ?*

— Le même. Il m'a dit que toute la ville était en armes et que je ne devrais pas passer des coups de fil comme celui-là. On voit bien qu'ils ont reçu la viande froide ce matin à Long Island. Il paraît que ça a

mis le feu aux poudres. Il m'a dit qu'on avait organisé une conférence à la hâte, sur les ordres d'Augie. Ils doivent être réunis en ce moment.

— Intéressant, dit Bolan. Parle-moi de ton indic. Qu'est-ce qu'il fait ?

— Il est un peu comme un aide de camp à la Maison Blanche. Il en faut du personnel pour tout organiser et s'occuper de l'intendance. Naturellement, tout le monde se met bien avec des types comme lui parce que c'est le seul moyen d'accéder au sommet de la pyramide. C'est tout.

— Mais c'est seulement quelqu'un qui te renseigne. Tu ne l'as pas acheté.

— En quelque sorte, si. Ça se fait tout le temps dans le milieu. C'est le jeu.

Bolan réfléchit quelques instants puis observa :

— Mais personne ne sait qui est ton homme.

— Exact. Sinon le système ne marcherait jamais.

— Donc ce type serait réellement en danger si jamais ça se savait.

— C'est le moins qu'on puisse dire, sergent. La meilleure chose qui puisse lui arriver c'est d'être envoyé en Arizona ou au Nouveau Mexique. Dans la Mafia c'est l'équivalent de la Sibérie.

— OK, dit Bolan d'une voix pensive. Il va falloir agir, Léo. C'est le moment de sortir de ton trou.

Le petit Italien poussa un soupir.

— Je m'en doutais. J'ai fait venir mes hommes; ils vont arriver d'une minute à l'autre, et, avec eux, tous les copains qu'ils ont pu trouver. Au mieux nous serons une quarantaine. La moitié de ces types ne vaut pas un clou. Tu comprends ?

— Oui.

Il savait très bien ce que voulait dire Turrin. Il s'agissait de petites frappes et de minables prêts à faire n'importe quel coup, si l'argent justifiait l'effort. Hélas, leur goût du lucre dépassait souvent leurs capacités professionnelles. Ils parlaient comme des durs mais n'avaient rien dans le ventre. Des rêveurs qui s'imaginaient les plus forts jusqu'à l'ouverture des hostilités.

Bolan comprenait fort bien les réticences de Turrin. Il lui dit :

— C'est le nombre qui importe. Ça ne sera pas facile. Il va y avoir du sang.

— Quoi de neuf ? demanda Turrin. Je ne veux pas que tu m'expliques ton plan, dis-moi seulement comment coopérer.

— Serais-tu superstitieux ? s'esclaffa Bolan.

— Pas du tout, mais j'ai un peu de bon sens. Si je me fais prendre, je ne veux pas t'entraîner avec moi.

— Mon seul but consiste à te sauver la vie, alors arrête de penser comme ça. Sois un peu optimiste.

Turrin émit un rire ironique.

— Je comprends. Crois-moi, j'apprécie ce que tu fais. Qu'est-ce que je dois faire ?

— Trouve-toi une forteresse, un endroit où tu seras vraiment à l'abri et d'où tu pourras te défendre. Ensuite tu feras savoir où tu es et tu commenceras à lancer des menaces. Mais fais bien attention. Il faut que ta position soit imprenable. Gueule un bon coup, puis attends.

— Compris. A t'écouter, c'est facile. Mais tu vas sûrement me faire faire des crasses à mon type de Manhattan.

Bolan soupira.

— Oui, il va falloir que tu le donnes, Léo. Apprends tout ce que tu pourras, puis largue-le. Je suis désolé, mais…

— Ne t'en fais pas. Il me ferait la même chose. Je ne lui ai pas dit où j'étais ce matin quand je lui ai parlé. Entre voleurs on ne peut pas se permettre le luxe d'avoir confiance en qui que ce soit.

Bolan émit un petit rire sec, puis lui dit :

— D'accord, Léo, fais ce que tu dois faire. Je veux sentir la panique chez nos copains. Terre-toi, puis fous la merde. Tout de suite.

— Tout de suite, entendu. Tu vas voir comme je peux être fout-la-merde. Je te conseille d'enfiler un imper, ça va pleuvoir de tous les côtés.

Bolan se remit à rire puis raccrocha.

La situation allait lui permettre de porter encore quelques coups à l'ennemi.

C'était cela, le plus important.

CHAPITRE VII

Avec deux de ses hommes, Billy Gino descendit de la voiture de tête près de l'entrée de l'immeuble au cœur de Manhattan. Tendu, il regarda passer les autres voitures du cortège qui se dirigeaient vers leurs places assignées dans le parking.

Tout se déroulait avec précision, comme d'habitude.

Quatre hommes visitèrent les couloirs du sous-sol tandis que deux autres vérifiaient que les ascenseurs étaient vides. Tous firent leur rapport. Enfin David et son entourage descendirent des voitures et filèrent jusqu'aux ascenseurs.

Gino resta en arrière pour donner quelques ordres à ceux qui devaient garder les véhicules.

— Ne vous éloignez pas des bagnoles. Ne vous relaxez pas et gardez les yeux et les oreilles ouverts. Ne laissez personne s'approcher des bagnoles. Je vous appellerai quand on commencera à descendre. Soyez prêts à repartir aussitôt.

Il s'adressa aux autres gardes :

— Restez près des ascenseurs. Ne pavoisez pas, restez pénards. Si quelque chose vous paraît bizarre, appelez-moi par talkie-walkie.

Il tira un petit émetteur-récepteur de sa poche, l'alluma puis l'accrocha sur sa ceinture.

— On se passe un petit signal quand j'arriverai en-haut.

Puis il monta dans l'ascenseur, s'efforçant de maîtriser ses tremblements. Il était toujours nerveux lorsque ses patrons descendaient en ville. Ce job mettait ses nerfs à vif. Mais il était royalement payé pour la dégradation de son système nerveux et pour savoir se contrôler. Il ne volait pas son salaire, loin de là. C'était un excellent agent de sécurité.

Pourtant, aujourd'hui il était plus nerveux que d'habitude. Un pressentiment. Il y avait quelque chose dans l'atmosphère qui ne lui disait rien de bon. Un chef de sécurité compétent sait être à l'écoute de ses intuitions. Il ne s'attendait pas à un attentat dans l'immeuble de la *Commissione,* pas ici, sous le nez des grands patrons. Impensable. Mais il fallait s'attendre à tout. Il se passait des choses

curieuses au sein de l'organisation, des choses que Billy Gino ne comprenait pas entièrement. Cela expliquait sa nervosité.

Il quitta l'ascenseur au dernier étage et avança jusqu'à l'entrée de la salle de conférence. Plusieurs groupes de gardes du corps s'y tenaient. Il s'adressa sèchement à ses hommes en les séparant des autres :

— Vous mêlez pas à eux. Bavassez pas et gardez l'œil ouvert.

Ensuite, il vérifia le bon fonctionnement de son émetteur; il y avait beaucoup d'acier dans la structure de l'immeuble, et les communications laissaient toujours à désirer. Heureusement il ne s'était jamais rien passé de grave.

Il ne lui était jamais venu à l'esprit que le monde entier ne conduisait pas ses affaires de la même manière que la Mafia. Il n'y avait d'ailleurs jamais pensé. Les précautions extrêmes, les nerfs tendus, la méfiance constante, l'arme toujours à portée de la main, c'était la vie. Ce serait toujours comme ça. Rien ne changeait jamais. Il n'y avait qu'un monde, le sien.

Il entra dans le grand hall interdit aux subalternes. Une douzaine de gardes du corps occupaient la pièce, des hommes au regard d'acier se déplaçant si lentement qu'ils semblaient se fondre dans le décor. C'était des hommes de la *Commissione*. Une sorte de gestapo, une véritable élite. Ils ne servaient aucun patron en particulier, ils étaient au service de la *Commissione* dans son ensemble, au service d'une idée, pas d'un homme. En tout cas, c'est ce qu'on disait.

Billy Gino n'avait jamais pu les supporter. Il n'avait pas confiance en eux. Aujourd'hui moins qu'hier.

L'un des deux hommes s'approcha et lui adressa la parole. Gino eut l'impression que la voix venait d'un émetteur. Aucune expression dans les yeux, aucun mouvement dans la mâchoire ni des lèvres. Un foutu ventriloque.

— Comment ça va à Long Island, Billy ?

— Bien, merci, répondit Gino entre ses dents.

— Il paraît que vous avez reçu un colis ce matin. Refroidi.

— Qui t'a raconté ça ? laissa tomber Gino d'une voix détachée avant de s'éloigner tranquillement.

David Eritrea l'attendait près de la porte de la salle de conférence. Gino s'approcha de lui et fit son rapport.

— Je crois que tout va bien, monsieur Eritrea. Mais j'ai comme un pressentiment.

— Moi aussi, fit Eritrea, doucement.

Gino fut surpris. Pas de la nervosité d'Eritrea, mais qu'il la lui ait avouée. A sa connaissance, Eritrea ne se confiait jamais à personne.

Ils entrèrent dans la salle de conférence et Gino commença par vérifier les mesures de sécurité tandis qu'Eritrea saluait les autres hommes qui se trouvaient là. Le protocole était impressionnant et parfait. Eritrea n'était pas *capo,* pourtant il pénétra dans la salle et il prit place au bout de la longue table du conseil. Là, Eritrea n'était plus Eritrea, il était Augie Marinello, la prolongation vivante du *capo di tutti capi.*

Billy Gino lui jeta un coup d'œil et lui fit signe que tout était en ordre. Il ressortit de la salle et se plaça près de la grande porte. Cette place lui revenait de droit parce qu'il était le garde du corps du grand chef. Le code était toujours respecté. Personne, pas même les gardes de la *Commissione,* ne pouvait lui disputer ce droit. D'autant plus que Billy Gino n'était pas un homme commode si on l'ennuyait.

Il fut de nouveau envahi par la tension qui régnait dans le hall. Mais nom de Dieu ! que se passait-il ?

Un garde s'approcha, le regard froid. Il s'avançait comme s'il allait entrer dans la grande salle. Gino le fixa durement et l'homme s'immobilisa aussitôt.

— Où vas-tu comme ça ? demanda doucement Billy Gino.

— J'ai un message pour M. Di Anglia, murmura l'autre d'une voix presque inaudible.

Gino désigna un poste de téléphone sur une table près de la porte.

— Prends la ligne intérieure, précisa-t-il.

L'homme prit le téléphone et demanda Di Anglia dont la famille contrôlait le Bronx et Staten Island. La conversation se borna à une série de courtes phrases chuchotées, mais Gino entendit plus d'une fois « Pittsfield ».

Le garde s'éloigna sans bruit comme il était arrivé, un vrai serpent.

Gino passa dix minutes devant la grande porte, faisant un effort surhumain pour maîtriser son agitation. Il se posait mille questions sur Pittsfield. Puis la grande porte s'ouvrit et Eritrea sortit de la salle.

— Envoie-moi Angelo Flavia, lança-t-il avant de refermer la porte.

Angelo Flavia était un de ces hommes dont le bureau se trouvait au dernier étage : quelqu'un d'important. Billy Gino fit signe et un garde s'approcha aussitôt.

— Ils demandent Flavia, dit Gino.

Flavia arriva quelques instants plus tard. Il avait la quarantaine et l'aspect d'un mollasson grassouillet qui habitait sans doute un appartement de grand luxe, passait ses soirées au *Playboy Club* de Manhattan, se faisait onduler les cheveux et soigner les ongles deux fois par semaine, tout en réfléchissant continuellement à de nouveaux stratagèmes pour acquérir plus d'importance au sein de l'organisation.

Billy Gino n'avait jamais eu le moindre respect pour ce genre de type.

Ce n'était qu'un parasite profitant du gros travail fourni par les soldats qui, eux, trimaient dur dans la rue et effectuaient le sale travail que les parasites ne feraient jamais par peur de se salir les mains.

Gino frappa doucement à la porte et fit entrer Flavia.

— Reste ici, Billy, dit Eritrea.

Gino referma derrière lui et s'adossa à la porte, sans un mot.

Flavia était nerveux comme une jeune mariée. Les vieux le fixaient tous sans bouger, sans rien dire. Eritrea se tenait près de la fenêtre.

Il se retourna enfin et s'adressa à Flavia :

— Que se passe-t-il à Pittsfield, Angelo ?

Flavia jeta un coup d'œil effrayé à Gino, puis se pencha en avant, les mains posées sur la grande table, les doigts blanchis par la peur, avant de répondre :

— Je n'ai pas reçu de nouvelles de Pittsfield depuis quelque temps, David.

— Ce n'est pas ce qu'on m'a dit, rétorqua froidement Eritrea.

— Je ne sais pas, je… Dis, qu'est-ce que tu veux dire, vraiment ?

— Je veux dire qu'on est au courant pour toi et Léo la Chatte, dit Eritrea d'une voix égale. La situation est grave, Angelo. Nous sommes obligés de nous assurer de ta loyauté envers nous, malgré tes rapports avec Léo. Tu comprends, n'est-ce pas ?

Flavia faillit s'étrangler tellement il était pressé de se disculper.

— Ma loyauté ne peut pas être mise en doute, David. Il n'est même pas question pour moi de choisir. C'est seulement que… ma position n'est pas commode. J'ai eu vent de la livraison de ce matin. Naturellement, ça m'a inquiété. J'essaye encore de savoir exactement ce qui s'est passé. Évidemment je connais Léo, on a pris quelques

verres ensemble. Il m'a toujours paru être un type bien, mais je ne suis pas son homme; il ne m'a pas acheté. Tu devrais le savoir. Si je peux faire quoi que ce soit pour éclaircir cette histoire, je le ferai. Tu peux compter sur moi, je te le promets.

Les yeux d'Eritrea indiquaient exactement ce qu'il pensait d'Angelo Flavia, mais sa voix mesurée ne laissait rien paraître.

— Tu vas avoir l'occasion de nous le prouver, dit-il doucement.

— Est-ce que je peux m'asseoir ? demanda Flavia en s'approchant d'une chaise.

Il valait mieux en effet qu'il s'asseye; quelques secondes de plus et il se serait écroulé.

Eritrea jeta un coup d'œil à Gino. Le garde du corps acquiesça. Il sortit et reprit son poste devant l'entrée de la salle.

Ça commençait à aller mieux. Nettement mieux. Le vieil Augie aurait été fier de David s'il l'avait vu à l'œuvre.

La conférence se termina peu de temps après. Les *capos* quittaient la grande salle, l'air inquiet, la mine soucieuse. Eritrea sortit en compagnie de Flavia. Il avait la main posée sur l'épaule de celui-ci. Ils paraissaient être de nouveau, copains. Mais Flavia transpirait abondamment. Billy Gino le comprenait; il avait déjà eu l'occasion de voir Eritrea à l'œuvre.

— Appelle l'aéroport, Billy, dit doucement Eritrea. Fais préparer l'avion, on part à Pittsfield. Dans une heure.

— Lui aussi ? demanda Gino en inclinant la tête pour indiquer Flavia qui transpirait toujours autant.

Eritrea esquissa un sourire cruel :

— Bien sûr. Et comment !

Gino prit le téléphone et passa le coup de fil.

Enfin, on remontait la pente. Tout allait mal depuis cette terrible nuit dans le New Jersey. Il était largement temps que l'organisation se ressaisisse et qu'un homme fort reprenne les choses en main – cela dit sans critiquer Augie, bien sûr.

Billy Gino savait ce qu'on chuchotait dans les coulisses.

David Eritrea était plus qu'un homme important. Chef ou non, c'est lui qui menait la danse à présent.

Billy Gino n'avait qu'une envie : Agir. Sa nervosité s'était envolée. Il était sûr qu'elle était due à la peur de Mack Bolan. Le vieux Barney Mathilda n'avait rien fait pour arranger les choses en lui disant : « Ça

n’a pas l’air d’être un coup de Bolan, mais avec celui-là, on ne sait jamais. »

Billy Gino ne savait toujours pas, mais à présent ça n’avait plus d’importance.

Plus aucune importance.

CHAPITRE VIII

Il se passa exactement ce qu'avait espéré Mack Bolan. Le magnétophone branché sur la ligne de la maison se mit en marche. Bolan pouvait entendre une voix basse, presque un chuchotement :

— *Club Taconic.*

— C'est Peter. Passe-moi Simon, s'il te plaît.

— Oui, monsieur. Un instant.

Encore une fois des noms tirés de la Bible; c'était comme à Atlanta.

Un moment plus tard une autre voix se fit entendre :

— On se demandait comment tu allais et pourquoi on n'avait pas eu de tes nouvelles.

— Désolé. J'ai été occupé. Il fait frais chez toi ?

— Assez frais, merci. De ton côté ?

— La température monte, Simon. Il y a eu comment dire… la bourse a été quelque peu agitée.

— Et notre ordre ? Tu l'as reçu ? Notre ordre de route.

Bolan s'approcha de l'appareil. Il voulait tout comprendre, mais les voix étaient si polies et si neutres…

— Il est arrivé trop tard. Désolé. Un autre vendeur a inondé le marché ce matin. Un véritable dumping. Tu n'es pas au courant ?

— On n'a rien entendu, répondit celui qui se trouvait dans la grande maison. Mais on n'a rien fait pour se renseigner non plus. Actuellement nous avons des problèmes avec les communications intérieures. Puis il faut dire qu'on attendait ton conseil avant tout.

— Je comprends. Désolé qu'on ait raté le coche, mais il n'y avait aucun moyen. Ton… concurrent… t'a devancé. Il s'est adressé directement à Long Island.

— Il a… *quoi !*

— Il l'a envoyé à Long Island. Du dumping. Dix-neuf tonnes. Dans un camion de boucher.

Il y eut un long silence, puis :

— Ça c'est des nouvelles… Quand ?

— Peu avant l'aube.

— Un coup de maître, on dirait.

— Ça a fait beaucoup de bruit, crois-moi. Ton concurrent est en passe de devenir un vrai héros. Tu sais combien les agents de change adorent les commérages.

— C'est quand même pas croyable. Notre ami semble plus coriace que nous ne le pensions. Peut-être avons-nous agi trop précipitamment. Il a donc emporté la partie. Nous avons lancé un ordre de vente pour vingt. Un seul a été récupéré. Les dix-neuf restant ont été expédiés à Long Island, à l'aube. J'aurais aimé le savoir plus tôt, Peter.

— Comme je te l'ai dit, il fait chaud, et nous avons beaucoup à faire. Tu sais, pendant la canicule, c'est parfois difficile de réagir rapidement exactement comme il faut.

— Je comprends.

— Tu en as récupéré un ?

— Oui. En mauvais état. Il a fallu nous en débarrasser. Il ne pouvait plus nous être utile.

— Évidemment. Il est rentré seul, j'espère.

— C'est pour ça que je n'ai pas permis qu'on se serve du téléphone. Je voulais m'assurer de notre sécurité. Tout semble bien se passer. Mais c'est dommage que je n'aie pas su auparavant ce qui s'est passé à l'extérieur. Il va falloir entièrement modifier notre programme de vente. As-tu des idées à me donner là-dessus ?

— Pas tout suite, non. Peut-être dans quelques heures. En attendant, un groupe d'acheteurs se dirige de ton côté. Tu pourras les accueillir dans une heure environ, à l'aéroport.

— Je vois.

— Oui.

— Eh bien. Une délégation nombreuse ?

— Plutôt. Mais tu as un stock suffisant pour répondre à leurs besoins.

— Quelle marchandise les intéresse plus particulièrement ?

— Je n'ai pas beaucoup de précisions. Mais ce sont des acheteurs. Ça pourrait sérieusement modifier ton programme. Je te conseille de ne plus faire d'offre avant que la bourse se soit calmée.

— Qui représentent-ils ?

— Tu t'en doutes.

— Ah. Vraiment. Bien, nous veillerons sur eux. Merci infiniment, Peter, pour ce rapport. Hélas, il m'aurait été très utile un peu plus tôt. J'aurais pu récupérer davantage. Ça n'a pas été le cas.

— Je regrette aussi, Simon. Eh bien, fais attention aux héros locaux. Ils peuvent être agaçants.

— Leur héroïsme leur cause parfois bien des ennuis, s'ils se montrent excessifs. Est-ce le cas ?

— Nettement. C'est pour ça que je t'ai conseillé de ne plus faire d'offre. Je croyais que tu avais compris.

— A présent je comprends. Merci encore, Peter.

Il y eut un clic. La conversation était terminée.

Cinq secondes plus tard le magnétophone s'arrêta aussi. Bolan ôta la bande qu'il remplaça par une neuve, puis passa la bande utilisée dans l'ordinateur pour une analyse des voix.

Rien à faire, l'ordinateur ne les reconnaissait pas et n'avait aucun commentaire.

Mais Bolan en savait déjà pas mal. Les hommes étaient tous les deux des As noirs. Bolan l'aurait juré. Décidément, l'affaire se compliquait.

Il se remémora les événements d'Atlanta pour essayer de comprendre ce qui se passait. Il y avait une purge, mais est-ce que la petite ville de Pittsfield avait un rôle précis ou faisait seulement partie de cette purge ? C'était bien une purge. Bolan n'en doutait pas une seconde. Mais ça clochait quelque part. A Atlanta, il avait cru qu'il s'agissait avant tout d'un coup d'état, d'une prise du pouvoir par une faction au détriment d'une autre; l'éternelle bataille tribale pour le contrôle de tel ou tel territoire, se transformant inévitablement en une sanglante guerre des gangs. Bolan se serait félicité s'il avait pensé que ces bêtes sauvages allaient s'exterminer mutuellement; mais cela n'arrivait malheureusement jamais. Une faction emportait la partie et prenait les rênes du pouvoir.

Il n'y avait qu'une raison pour laquelle la Mafia ne contrôlait pas le monde entier : elle était trop occupée à se dévorer elle-même, trop divisée en groupuscules voraces. La jalousie et l'envie la minaient de l'intérieur.

Si jamais les mafiosi avaient pu trouver une véritable cohésion, ils se seraient jetés sur le monde entier, l'auraient dévoré vite fait.

Bolan voulait absolument découvrir ce qui se passait à Pittsfield, et apprendre le nom de celui qui tirait les ficelles. Pas seulement à cause de Léo Turrin, mais à cause de tous ceux qui souffriraient éventuellement de la purge et de ses ravages.

Il sortit de la caravane et détacha la voiture de location. Il fallait repartir en reconnaissance. S'il avait bien compris le contenu de la conversation entre les deux As noirs, un groupe de tueurs allait débarquer à l'aéroport et Bolan tenait à être sur place pour assister à son arrivée. Il voulait compter les hommes qui composaient ce groupe.

Apparemment il n'était pas seul à avoir eu cette idée. Le magnétophone tournait, enregistrait. Il entendit démarrer des voitures et des voix – faibles – crier des ordres. Les caméras se mirent en marche. Bolan fixa l'écran.

Un convoi. Cinq voitures sortaient de l'enceinte. Bolan prit le volant de la caravane et commença à descendre vers la route d'État.

Allons donc. Tout le monde irait à l'aéroport pour accueillir les « acheteurs ».

Décidément, Pittsfield se révélait être un véritable centre commercial.

C'était un gros jet privé. L'appareil se posa en douceur sur la piste et ralentit presque aussitôt. Bolan avait suivi les échanges entre le pilote et la tour sur récepteur VHF. Il connaissait toutes les manœuvres de l'atterrissage et savait où l'avion s'immobiliserait pour le débarquement de ses passagers. Les arrangements étaient inhabituels, mais Bolan s'y attendait. Les gens ne sortiraient pas par le hall d'arrivée, mais gagneraient les hangars privés de l'aéroport.

La caravane se trouvait à quatre cents mètres des hangars, sur une hauteur. Sur son écran de télévision Bolan pouvait observer exactement ce qui se passait sur l'aéroport. S'il avait voulu, il aurait pu lire le titre d'un journal oublié par terre près du hall d'arrivée.

Mis à part un peu d'activité à proximité des hangars privés, il ne se passait absolument rien. Un petit avion d'entraînement décollait puis se posait avec la régularité d'un élève faisant ses gammes. Il dévia seulement quelques minutes de sa routine afin de laisser le champ libre pour l'atterrissage du gros avion, puis reprit son train-train circulaire au-dessus de la piste. Un camion était garé au bout de la piste et un technicien vérifiait le système d'éclairage.

Dans le parking, devant le hall principal, il y avait deux voitures et une camionnette. Les cinq grosses limousines du *Club Taconic* s'étaient arrêtées dans l'allée circulaire devant les hangars privés. Elles se trouvaient déjà là lorsque Bolan était arrivé, et seuls les

conducteurs se trouvaient à l'intérieur, grillant avec patience une cigarette après l'autre.

C'était inquiétant, parce que ces grosses voitures avaient contenu une véritable cohorte de tueurs en quittant le *Club Taconic.*

Vraisemblablement ces voitures n'étaient pas venues pour escorter les New-Yorkais à leur hôtel, mais c'était l'image qu'elles inspiraient.

Où étaient les hommes du Club ?

Bolan les cherchait depuis vingt minutes. A deux occasions il avait aperçu un mouvement à l'intérieur du plus gros des hangars, et une fois il avait vu des hommes dans le bureau de service; des hommes en cravate et complet.

Un mécanicien passait beaucoup de temps auprès d'un petit Cessna, le nez enfoui dans le moteur, mais il était visible qu'il n'effectuait aucun travail.

Un autre type se tenait derrière le volant d'un camion citerne garé sur l'aire de service. Il lisait le journal. Pourtant il ne tournait jamais la page et ses yeux ne parcouraient pas le texte.

Une embuscade.

Après tout, il ne s'agissait peut-être que de mesures de sécurité, très poussées. Une espèce d'hommage rendu aux visiteurs…

Bolan avait minutieusement surveillé les hangars, en attendant l'arrivée de l'avion en provenance de New York. Maintenant, l'appareil s'étant posé, il lui accorda toute son attention.

Il remarqua néanmoins qu'on s'activait un peu plus dans les hangars. Puis il eut la certitude d'une machination. Lorsque le gros avion vint s'immobiliser sur l'aire de service, trois hommes sortirent discrètement du hangar par la porte qui se trouvait du côté opposé. Le soleil se refléta brièvement sur le canon d'une arme, puis les trois hommes se dissimulèrent derrière des caisses de pièces de rechange. Tous les trois portaient un pistolet mitrailleur.

Donc une embuscade.

Indiscutablement l'arrivée des New-Yorkais dérangeait. Les hommes du *Club Taconic* allaient s'assurer que leur présence serait de courte durée.

Normalement, Bolan n'aurait rien fait. Il aurait profité de la situation pour compter les morts, ravi que la Mafia s'entretue. Mais à présent il y avait une différence. Il voulait provisoirement le maintien du *statu quo,* jusqu'à ce qu'il possède tous les morceaux du puzzle.

Il avait prévu les embrouilles qui s'annonçaient et il savait enfin comment les exploiter.

Bolan appuya sur l'interrupteur du système lance-fusées et attendit qu'une lampe verte sur la console lui signale la mise en place de la tourelle. Le système hydraulique émit un sifflement suivi d'un déclic. La lampe s'alluma. Bolan actionna le bouton : « préparation feu » et un quadrillage apparut en surimpression. En même temps, un clignotant rouge signalait la recherche du point d'impact.

Le choix de la cible était d'une importance vitale. L'Exécuteur ne faisait jamais la guerre aux civils sans défense, et il ne savait pas qui se trouvait dans les environs des hangars, en dehors des tueurs du club. Pourtant cette fois-ci il y aurait du sang. Même si Bolan n'intervenait pas. Des hommes payeraient de leur vie.

L'Exécuteur choisit sa cible. Il n'était pas question de tuer, mais de sauver des vies.

Il régla la visée, posa le pied sur le mécanisme de tir puis donna un grand coup de poing sur son genou.

Parti !

Il se donna un nouveau coup sur le genou et tira une seconde fusée. Une longue traînée de flamme traversa rapidement le ciel à basse altitude.

En bas il y eut deux explosions monumentales à une demi-seconde d'écart. Deux boules de feu grimpèrent dans le ciel, éclairant brutalement l'aire de service.

CHAPITRE IX

Billy Gino fut le premier à sortir de la carlingue. Il se tint immobile au sommet de l'escalier et regarda tout autour de lui. Puis il s'écarta et laissa passer deux de ses hommes qui descendirent sur l'aire de service.

— Allez voir si les voitures sont prêtes, dit-il. Faites-moi signe dès que ça sera fait.

Les deux hommes se dirigèrent jusqu'au grand hangar qui se trouvait à une vingtaine de mètres de l'escalier mobile. Gino les vit entrer, puis il envoya encore deux hommes à l'extérieur pour contrôler ceux qui allaient sortir par l'arrière de l'avion. Ensuite il en envoya encore deux pour garder l'avant de l'appareil.

David Eritrea l'appela depuis l'intérieur de l'avion.

— Comment est-ce que ça se présente, Billy ?

Gino rentra la tête à l'intérieur pour répondre :

— Calme, monsieur. Il n'y a presque personne. Juste des voitures rangées devant, sûrement les nôtres. Encore quelques instants, et ça y est.

Il venait de se retourner vers l'extérieur pour une dernière vérification, lorsqu'il se passa une chose incroyable près des voitures.

Gino eut l'impression qu'une flèche de feu traversait l'atmosphère pour se planter au milieu des voitures. Il manqua tomber du haut de la passerelle mobile tellement l'explosion fut violente. Une boule de feu jaillit des voitures désintégrées. La seconde explosion, aussi violente, eut lieu avant qu'il n'ait eu le temps de retrouver son équilibre.

Une autre voiture se volatilisa. Gino se jeta à plat ventre sur la plate-forme, hurlant inutilement :

— *Tout le monde à terre ! A terre ! C'est un piège !*

Subitement, une terrible fusillade commença. Des armes automatiques balayèrent l'avion à hauteur des hublots, du cockpit jusqu'à l'empennage. De nombreux pistolets crachèrent simultanément, les balles fracassant toutes les jauges des instruments dans la cabine de pilotage. Les quatre hommes qui se trouvaient au pied de l'appareil étaient tous morts. Billy Gino était

sauf, mais seulement parce que l'angle de la passerelle le protégeait contre un tir direct.

Gino avait dégainé son .45 automatique sans s'en rendre compte, d'instinct. Il tirait sans arrêt sur le hangar, vidant son chargeur sur les ombres des tueurs du *Club Taconic*.

Quelqu'un s'était précipité dans le cockpit et commençait aussi à faire feu. Gino entendit Eritrea hurler à ses hommes de riposter. Plusieurs commencèrent à tirer par les hublots fracassés.

De sa plate-forme, Gino pouvait voir des mouvements dans le hangar où semblait régner une grande confusion. Il entendit un homme hurler :

— *C'est un piège ! On nous tire dessus par derrière ! Les bagnoles qui flambent, elles sont à nous !*

Ça s'était passé si vite. En quelques secondes à peine. Les explosions continuaient et des débris de voitures retombaient toujours. A part les deux véhicules qui avaient disparu dans la fournaise, il y en avait encore deux qui se consumaient et un dernier qui commençait à fumer.

Mais ce n'était pas fini.

Un cri de détresse venait du hangar et presque en même temps, comme pour le souligner, on entendit le sifflement d'un troisième obus. Aussitôt un camion-citerne explosa.

Billy Gino perdit connaissance pendant quelques fractions de seconde. Il ressentit l'explosion plus qu'il ne l'entendit. Ses rétines enregistrèrent une formidable colonne de flammes jaillissant du camion. Ensuite, il eut une vague conscience d'une pluie de tôles, de débris qui tombait partout et une chaleur si forte qu'il croyait sentir sa chair brûler. Lorsqu'il reprit vraiment conscience, il se trouvait toujours sur la plate-forme, allongé sur le ventre.

Plus personne ne tirait.

Gino se traîna à l'intérieur de la carlingue, puis se tourna sur le dos, aspirant l'oxygène, la bouche grande ouverte comme un poisson hors de l'eau.

Eritrea se trouvait à quatre pattes. Il fixait Gino d'un regard stupide, incrédule.

— Mais qu'est-ce que c'était, Billy ? Pour l'amour de Dieu, qu'est-ce que c'était ?

Billy Gino ne prit même pas la peine de lui répondre. C'était trop évident.

L’apocalypse.

CHAPITRE X

Les survivants se trouvaient dans le hall, enveloppés dans des couvertures. Ils étaient soumis, choqués. Billy Gino n'avait jamais vu un groupe d'hommes aussi abattus.

Il y avait des flics partout – et ils avaient compris ce qui s'était passé jusqu'au moindre détail. Il était assez surprenant qu'ils ne jouent pas les gros bras avec les New-Yorkais de Long Island. Ils leur accordaient les mêmes égards qu'ils accordaient aux autres victimes de la fusillade – les employés de l'aéroport qui avaient été immobilisés par les tueurs lorsque ces derniers s'étaient emparés des lieux.

Le grand type en civil s'appelait Weatherbee, le capitaine Weatherbee. Son assistant s'appelait Pappas, sergent Pappas. Ni l'un ni l'autre n'avait ouvert la bouche, mais il était clair qu'ils n'en pensaient pas moins. Ils avaient examiné la carte d'identité de Billy Gino et son permis de port d'armes sans sourciller. Ils se conduisaient avec beaucoup de gentillesse et de compréhension. C'était peut-être parce qu'ils n'étaient pas habitués à ce genre d'événement à Pittsfield – et ne voulaient pas se salir les mains. Pourtant, ils s'occupaient de ce désastre avec une efficacité admirable. Partout il y avait des infirmiers pour soigner les blessés mineurs, des ambulances allaient et venaient avec hurlements de sirène. Les pompiers non plus n'avaient pas perdu de temps. Ils étaient intervenus avec une rapidité étonnante.

Billy Gino frissonna.

Presque tous les blessés transportés en ambulance étaient déjà morts. Gino se demandait pourquoi il ne faisait pas partie du nombre; il avait le visage roussi, plus de cils, et il n'aurait pas un poil de barbe pendant une semaine au moins. Pourtant il n'avait pas mal. Enfant, il avait souffert davantage d'un simple coup de soleil.

David Eritrea avait une coupure sous l'œil gauche, le résultat d'un éclat de verre, mais rien d'autre.

Il y avait de quoi être reconnaissant.

Gino avait perdu une douzaine d'hommes et tout l'équipage de l'avion. L'appareil était récupérable, le seul problème consistant à le dégager de la montagne de mousse anti-feu. Il lui restait six hommes

qui n'étaient que légèrement blessés et deux autres qui avaient de bonnes chances de s'en tirer malgré des blessures plus importantes. Les autres cadavres – démembrés, rôtis, méconnaissables – ne lui appartenaient pas. Pas facile de les compter, une douzaine peut-être, ou plus.

Billy Gino avait suffisamment encaissé : la moitié de son effectif était mort, l'autre moitié plus que démoralisée.

Le jeune sergent Pappas faisait les cent pas. Quelque chose ne passait pas. Il réfléchissait aux témoignages qu'il avait recueillis et murmurait tout bas. Billy Gino l'entendit parler de « maîtrise » à son supérieur, Weatherbee :

— Il n'y a pour ainsi dire pas eu de balles perdues. Un seul civil a été blessé, et c'est uniquement parce qu'il a paniqué en sautant à travers une baie vitrée. Tous les autres nous sont inconnus.

« Inconnus », pensa Billy Gino amer. Il aurait donné cher pour connaître ces hommes. Ce petit Turrin avait fait venir une cohorte d'assassins. C'était incroyable que les flics de Pittsfield ne soient même pas au courant de ce qui se passait chez eux.

Et pourtant…

Gino se pencha vers Eritrea :

— Il y a quelque chose qui ne colle pas. J'ai l'impression qu'il y avait deux groupes qui nous attendaient. Juste avant que le hangar ne saute, j'ai entendu un type crier. Il était aussi surpris par ces explosions que nous.

Eritrea avait le regard effrayé, mais sa voix avait repris un timbre normal.

— Ces explosions nous ont sauvé la vie, Billy. Réfléchis un peu. Pense à ce qui nous serait arrivé si le hangar n'avait pas sauté à ce moment-là. On serait mort, Billy. On était cuits.

C'était vrai.

Le grand flic – Weatherbee – s'approcha, une bouteille de vodka Eristoff dans un sac en papier. Il le tendit à Eritrea.

— Voilà, compliments des services de santé de la municipalité. Profitez-en. Nous ne voulons pas vous retenir ici plus longtemps. Allez directement à votre hôtel et ne quittez pas Pittsfield sans m'en avertir. Je compte sur vous.

Eritrea accepta la bouteille de vodka Eristoff avec un sourire et promit à Weatherbee de se comporter comme tout citoyen raisonnable.

Le flic lui rendit son sourire :

— Très bien. Vos voitures vous attendent.

Billy Gino se dit qu'à New York les choses se seraient passées différemment.

C'était quand même bizarre. Weatherbee n'avait pas l'air d'un imbécile ni d'un naïf. Il avait forcément compris qui étaient ces hommes d'affaires, et il savait ce qui s'était passé sur l'aire de service. Mais il n'avait pas posé une seule question embarrassante.

Billy Gino se demanda si Léo Turrin était parvenu à tout contrôler à Pittsfield.

En quittant le hall avec les autres, il se rapprocha de David Eritrea et posa la main sur son bras.

— Vous savez, fit-il, c'est bizarre. C'est comme si quelqu'un contrôlait tout ce qui se passe ici. Je me demande qui.

— Pittsfield est un territoire, Billy.

Un territoire, oui. Celui de Léo Turrin.

Étant donné ce qui venait de se passer, Léo Turrin avait l'intention de le garder, son territoire, ça au moins, c'était clair.

— Alors il n'y a pas de doute, n'est-ce pas ? dit Gino. C'est Léo qui nous a sauvé.

— Sans doute, répondit Eritrea d'une voix lasse. Mais ce n'est pas là l'important. L'important c'est de savoir qui a voulu nous tuer.

Il monta dans une voiture et fit une place pour Gino qui se glissa près de lui sur la banquette arrière.

Qui ? Ah, la bonne question. Billy Gino avait l'intention d'en connaître la réponse dans les vingt-quatre heures.

Le capitaine Al Weatherbee savait exactement ce qui s'était passé sur l'aéroport. En fait, il savait d'avance qu'il y aurait un feu d'artifice.

Hal Brognola lui avait téléphoné de Washington au milieu de la nuit pour le prévenir.

— Mack est de retour, Al, avait dit Brognola.

— De retour ? Mais où ? avait demandé Weatherbee à peine réveillé.

— Chez lui, donc chez toi.

— Merde !

Alice, son épouse, s'était réveillée aussi et le fixait.

— Qu’est-ce que c’est ? avait-elle demandé en voyant la mine troublée de son mari.

— Va me faire du café, avait-il chuchoté avant de s’adresser de nouveau à Brognola. Tu dois te tromper. Il ne se passe rien ici.

— C’est pour ça que je t’ai appelé. J’ai un service à te demander.

— Si ça concerne ce type, laisse tomber. Je lui ai donné sa chance il y a longtemps, il m’a dit ce que je pouvais en faire. Je te dois des tas de services, mais cette fois, c’est non. Je ne reviendrai pas sur ma décision. Libre à toi d’utiliser Bolan, mais moi je ne…

— Attends ! Dis donc, ton baratin me fatigue. Il n’est que 4 h du matin. Tu sais très bien qu’il m’a envoyé au diable comme toi. Je ne lui ai jamais donné le droit de faire ce qu’il fait, et je ne te demande pas de lui venir en aide. J’ai un autre problème. Mon agent local est en danger. C’est grave.

— Il est toujours en danger grave. Il a eu de la chance que Bolan ne le bute pas lors de son premier passage. Je ne vois pas comment…

— Attends, laisse-moi parler.

Weatherbee avait poussé un soupir et avait allumé une cigarette.

— Je t’écoute.

— Mon agent est pris dans un conflit entre familles. On ne sait pas qui, mais son cercueil est déjà prêt. Je dois témoigner devant un comité du Sénat cet après-midi et… Non, je t’expliquerai ça plus tard. L’essentiel c’est de laisser en place mon agent pour le moment. Alors voilà. Arrive Mack Bolan. Il s’en est beaucoup passé depuis qu’il est parti de Pittsfield, Al. Il s’est lié d’amitié avec mon agent; une amitié, je précise, qui est d’une grande utilité pour nous. Bolan sait ce qui se passe. Il est venu pour sauver mon agent. C’est tout. Il n’est pas venu pour mettre la ville à feu et à sang. Il essaye seulement de sauver la vie de son ami.

— Le résultat sera le même. Un bordel monstre. Je ne veux pas de lui ici. Tire ton type de là, Hal, et dis à Bolan de se casser par la même occasion.

— Ce n’est pas si simple. Mon agent veut rester sur place. Il a consacré des années de sa vie à cette opération, tu le sais. Tu nous as toujours donné un coup de main dans le passé. Je compte sur toi une fois de plus. Ne me refuse pas ça.

— Je refuse, avait grondé Weatherbee. Bon, je plaisante. J’accepte. Comme d’habitude, je vais risquer gros.

— Non, pas cette fois. Je te demande simplement de ne pas gêner Bolan et de le laisser faire discrètement ce qu'il doit faire. Tu sais bien ce que je veux dire. Fais comme d'habitude quand il y a une catastrophe, mais pas davantage. Pas question que Bolan figure à la une des journaux. Personne doit pouvoir faire le lien entre Bolan et mon agent. C'est capital. D'ailleurs, c'est pour cette raison que l'intervention de Bolan ne sera pas signée. Il ne faut surtout pas le faire à sa place. Sinon mon agent est un homme mort.

Weatherbee avait poussé un long soupir :

— Compris. Je ferai ce que je peux, mais je ne te promets rien. Je ne suis pas libre comme toi, je ne peux pas…

— Libre, moi ? Tu plaisantes ! J'ai tout le Sénat sur le dos en ce moment !

— Bien fait pour toi, avait rétorqué Weatherbee d'une voix aimable, puis il avait raccroché.

Il s'était rendu dans la cuisine pour en parler à Alice. Il lui racontait toujours tout. Elle partageait tous ses problèmes professionnels, d'abord parce que comme ça elle se faisait moins de soucis pour lui, et puis elle lui avait bien promis un jour que c'était pour le meilleur et pour le pire.

— Moi je suis pour Bolan, lui avait annoncé Alice.

Ce n'était pas la première fois qu'elle le lui disait. Elle s'était fait une idée romantique de Mack Bolan, et personne ne la ferait changer d'avis. Et parfois ce flic, dur, grand tireur, pas sentimental pour un sou, devait avouer que lui aussi éprouvait une admiration pour ce diable d'homme.

— Il faut bien dire, avait-il soupiré en buvant son café, que ce mec a quelque chose…

A son chef, il avait néanmoins présenté les choses d'une manière différente :

— J'ai reçu un coup de téléphone d'un haut fonctionnaire du *Justice Department* cette nuit. Il m'a demandé quelque chose que je n'aime pas du tout. Vous non plus, vous n'aimerez pas. Pourtant, il s'agit de sauver la vie d'un agent. Je crois qu'il faut donner un petit coup de main, mais pas trop. Du moins tant que la situation le permet…

Ensuite il avait raconté toute l'histoire à son chef. Ce dernier ne l'avait pas apprécié mais s'était finalement décidé à collaborer avec le *Justice Department*. Jusqu'à certaines limites…

Et maintenant sur l'aéroport, pouvait-on parler de limites ?

A la morgue, les cadavres s'empilaient. Le service des urgences de l'hôpital était débordé par les blessés graves qu'il fallait recoudre. L'aéroport était zone sinistrée.

Pittsfield était envahie par une armée de tueurs et un régiment de mafiosi.

Qu'il ait signé le coup ou non, l'affaire puait Bolan à plein nez ! Brognola ne manquait pas d'audace quand il disait : « Laisse faire Bolan… »

Même Johnny Pappas, qui admirait Bolan depuis ses débuts, trouvait que c'était dur à avaler. Observant les truands, qui, abasourdis, loqueteux, quittaient discrètement l'aéroport pour se mettre au chaud dans le meilleur hôtel de la ville, il poussa un soupir et se tourna vers Weatherbee :

— Je n'ai rien vu de pareil depuis que Bolan a massacré la famille du vieux Sergio Frenchi.

— T'as deviné, répondit Weatherbee sarcastique.

— Y a pas besoin de le deviner. Ça se voit. J'ai questionné tous les témoins. La bataille n'a pas duré plus de quinze secondes, et pourtant cinq voitures ont été démolies, ainsi qu'un camion citerne, un jet est en ruine sous une montagne de mousse, et environ vingt-cinq types sont morts. On en trouvera peut-être plus, une fois que tout sera dégagé. Mais ce qui est plus important, c'est que tous les morts et tous les blessés sont des truands. Tout ce qui a été démoli appartenait aux combattants, sauf le camion citerne, et c'est l'explosion du camion qui a mis un terme aux coups de feu. Combien de vies – de vies innocentes – auraient été perdues si le massacre n'avait pas pris fin à cet instant ? L'aéroport était devenu un enfer. Imaginez un peu la mise en scène qu'il a fallu régler pour limiter les dégâts de cette façon.

Le sergent continua pour lui-même, comme s'il voulait se convaincre.

— Non, il ne s'agit pas d'une coïncidence, d'un coup de chance. C'est Bolan. Il est revenu.

— Tu penses qu'il s'agit d'une embuscade, alors ? fit Weatherbee, pour la forme, étant déjà arrivé à la même conclusion. Un groupe s'est emparé du hangar et a immobilisé tout le personnel en attendant l'arrivée de l'avion. Quelqu'un d'autre, un tiers se trouvait sur place observant tout ça. Il a évité le massacre en tirant le premier

avec un bazooka ou un engin similaire, et il a pris les choses en main. Il s'est arrangé pour viser les zones occupées, informant, par la même occasion, le groupe qui se trouvait dans l'avion, qu'on l'attendait. C'est ça que tu veux dire ?

— A peu près, fit Pappas qui s'attendait à ce que Weatherbee démolisse sa théorie aussitôt.

— Je pense que tu as entièrement raison.

— C'est vrai ?

— Oui. Je vais te suggérer quelque chose, petit. Tu n'as rien vu du tout, tu n'as rien compris, tu n'as rien déduit. Pas encore.

Pappas sourit.

— Ainsi nous sommes complètement d'accord. Mack est revenu ?

— Oh oui. Oh oui, il est revenu, dit Weatherbee en poussant un soupir.

Il n'y avait pas de doute.

CHAPITRE XI

Les quelques doutes qui subsistaient quant au responsable de l'attaque furent rapidement dissipés. Weatherbee et Pappas se trouvaient dehors avec les techniciens du labo qui examinaient les traces des trois explosions, lorsqu'un agent en uniforme se présenta à eux. Il était accompagné par un adolescent.

— Ce jeune homme a quelque chose à vous raconter, capitaine, annonça l'agent.

Weatherbee considéra le garçon d'un regard las, puis lui dit :

— Je t'écoute, petit.

Le garçon était très excité, les yeux brillants, le souffle rapide.

— Voilà, j'apprends à piloter, dit-il. Je m'exerçais à décoller et à atterrir. Je me trouvais en haut quand ça a commencé. J'étais face au vent et, tout à coup, j'ai vu un missile ou une fusée. Ce truc est arrivé à toute allure à basse altitude. Puis il y en a eu un second tout de suite derrière.

Il reprit son souffle.

— Je ne les ai pas vus toucher parce qu'ils étaient derrière moi dans l'angle mort, mais j'ai viré en prenant de l'altitude et j'ai vu monter des flammes comme si une bombe atomique venait d'exploser. Sans blague, c'était exactement comme dans les films. Ma première pensée a été, « Non, c'est pas possible ». J'étais tellement paniqué que j'ai failli lâcher les commandes. Je suis même sorti de mon secteur de vol. Ensuite je suis rentré dans mon couloir. La tour me répétait tout le temps de m'éloigner. Je tournais en rond quand la troisième fusée est partie, et cette fois j'ai tout vu. Elle est partie depuis la colline qui se trouve en face de Johnson's. Tout à coup, il y a eu un éclair puis ce machin a commencé à traverser l'air à hauteur d'arbre. Je me suis dit qu'on avait visé la tour, mais d'où j'étais j'avais du mal à voir l'angle de tir. C'est fou ce que ces trucs vont vite. Je l'ai vu dépasser la tour et se planter dans le camion citerne. *Paf !* A ce moment-là je me trouvais juste au-dessus de la piste et j'ai tout vu. L'impact s'est fait au centre de la citerne, c'est là que j'ai vu le premier éclair et ensuite l'explosion. J'étais si près que l'onde de choc m'a ballotté comme une plume et j'ai encore failli perdre les

commandes. Lorsque j'ai réussi à me reprendre et à regarder en bas, il n'y avait plus que des flammes et de la fumée.

Weatherbee avait fixé le jeune homme durant toute sa tirade. Il lui dit doucement :

— Voilà un récit bien ficelé, petit. On dirait presque que tu as répété ton texte.

Les yeux du garçon lancèrent un éclair de fureur.

— Peut-être parce qu'on me l'a fait raconter dix fois. C'est un peu comme une répétition, ça. Je vous ai dit ce que j'ai vu. Ni plus ni moins.

— D'accord, je te demande pardon, fit Weatherbee. Donc, il y avait des flammes et de la fumée. Ensuite…

— La tour m'a dit de rester en haut en attendant que la situation soit sous contrôle. J'avais plein de carburant, alors il n'y avait pas de problème. J'ai atterri il y a quelques instants et j'ai cherché le premier flic venu.

Weatherbee lui sourit.

— Tant mieux pour toi.

— Autant pour la théorie du bazooka, déclara Pappas.

Weatherbee fixait toujours le garçon. Il lui dit :

— Tu nous as dit que tu avais vu le départ du troisième missile, et qu'il avait été tiré depuis la colline en face de Johnson's. Le *drive-in,* n'est-ce pas ? Mais c'est à plus de quatre cents mètres d'ici.

— C'est à cinq cent cinquante depuis le bout de la piste, précisa le garçon. Je m'en sers comme repère. Le missile est parti de la colline qui se trouve juste un peu à l'ouest.

— Pourrais-tu nous désigner l'endroit exactement ?

— Oui, monsieur. En tout cas, je peux vous le montrer d'en haut. Je survole cette zone une cinquantaine de fois chaque semaine.

— Tu n'as pas vu ce qui a lancé le missile ?

— Eh bien, le missile m'a semblé sortir des arbres.

— Sortir des arbres… murmura Weatherbee.

— Oui, monsieur.

Pappas lâcha un long soupir.

Weatherbee sourit au garçon et lui dit :

— Tu nous a beaucoup aidé. Rentre dans le hall, prends un Coca ou quelque chose, mais ne t'en va pas encore. Je voudrais que tu m'accompagnes sur place dans un instant. D'accord ?

— Bien sûr, dit le garçon avec enthousiasme. J'en serais ravi, mais je ne pourrais pas vous y emmener en avion. Je n'ai pas encore mon brevet et…

— Bien sûr, dit Weatherbee. Nous irons en voiture.

Le jeune homme rentra dans le hall. Weatherbee regarda Pappas et lui dit :

— Et voilà, c'est sorti des arbres, comme par magie. Trouve-moi une explication, tu veux ?

— Je n'ai jamais entendu parler d'un bazooka qui pourrait faire ça, dit Pappas.

Il poussa un soupir agacé.

— Vous savez, j'ai lu tous les rapports sur Bolan depuis qu'il est parti de Pittsfield. J'ai compilé un dossier très complet. On croirait qu'il serait un peu fatigué maintenant, après tout ce qu'il a fait. Mais il revient toujours, de plus en plus fort. Il y a eu des rumeurs…

— Dis, fit Weatherbee.

— Le rapport n'a jamais été confirmé, mais certains agents croient qu'il a une sorte de char.

— Un quoi !

— Un char. Pas un char d'assaut de l'armée, mais un véhicule paramilitaire avec une puissance de feu incroyable. Les hommes de la tour n'ont rien vu avant l'explosion, mais ils étaient tous les deux d'accord qu'il s'agissait d'une sorte de missile. Par opposition à un obus ou une grenade. Puis, les dégâts semblent confirmer leurs impressions. Ce qui a été tiré était très puissant et assez lourd pour percer un blindage. Ce gosse nous affirme que le missile a été tiré depuis plus d'un demi-kilomètre. La cible a été touchée au centimètre près. Il faudrait aller voir sur place, capitaine.

— Allons-y, conclut Weatherbee.

Incroyable !

Si ce type s'était dégoté un char d'assaut pour continuer à faire la guerre à la Mafia, il n'était plus question de le laisser faire…

— Tu fais surveiller nos amis de Long Island, n'est-ce pas ? demanda Weatherbee.

— Oui, capitaine. Quatre unités sont en place.

— Il faudrait en placer quatre de plus. J'ai l'impression que ça ne fait que commencer.

C'était plus qu'une impression. C'était une certitude.

Mack Bolan était revenu.

CHAPITRE XII

Bolan avait quitté le bosquet sur la colline dès qu'il avait vu le résultat de son tir, puis il avait pris place près de la route qui menait à l'aéroport afin d'observer le sinistre. Il vit les survivants quitter le hall d'arrivée comme des fuyards; d'abord les hommes du *Club Taconic* dont le nombre était sérieusement réduit. Ils étaient arrivés avec cinq voitures; ils repartirent en se tassant dans deux voitures qu'ils avaient louées dans l'agence dont les bureaux se trouvaient à l'aéroport. Ce n'était pas un repli stratégique, mais bien la déroute d'une compagnie décimée, démoralisée.

Bolan les regarda partir. Il savait où les trouver s'il en avait envie. Il s'intéressait plus aux autres survivants, ceux qui étaient arrivés dans l'avion. Bolan vit arriver la police et les pompiers, et il observa patiemment le va-et-vient qui s'ensuivit. Il était toujours là lorsque le deuxième groupe, qui avait autant souffert que le premier, quitta le hall sous les regards des policiers. Il ne restait plus qu'une trentaine d'hommes – et, parmi eux, des visages que Bolan connaissait bien.

Il suivit le second groupe jusqu'au meilleur hôtel de Pittsfield, et il s'éloigna tranquillement en voyant les mafiosi descendre des voitures pour se regrouper sur le trottoir devant l'entrée.

Pas de problème pour les retrouver ceux-là non plus, s'il en avait envie. Pour le moment, il pouvait les abandonner à eux-mêmes. Il traversa la ville puis, arrivé dans une banlieue, il s'arrêta devant une cabine téléphonique.

Il fit le numéro secret de Turrin qui décrocha aussitôt.

— C'est parti, dit Bolan.

— J'ai remarqué, répondit Turrin avec ironie. Je viens de te voir à la télé.

— J'étais bien ?

— Superbe. Tu es vraiment incroyable ! Tu te fous de la gueule du monde. J'ai vu ton gros veau au beau milieu de la zone de combat. Tu es drôlement gonflé !

— Que dit la police ?

— Rien pour le moment. J'ai vu ton vieux copain Weatherbee aussi. On lui fourrait des micros sous le nez pour le forcer à dire

quelque chose, mais il n'y a rien eu à faire. Froid comme un glaçon, celui-là. Les journalistes n'ont rien eu à se mettre sous la dent et ont donc été obligés d'échafauder les hypothèses les plus farfelues. Ça va de la prise d'otages à une tentative de détournement.

Turrin rit nerveusement.

— Il y en a même un qui a dit que ça lui rappelait le bon vieux temps, quand Mack Bolan décimait la famille de Sergio Frenchi.

— Il y en aura d'autres qui penseront comme lui, Léo. La discrétion n'a duré qu'un temps. Ça me faisait mal au cœur d'annoncer la couleur comme ça, mais je ne pouvais pas faire autrement. Je crois que ceux qui viennent d'arriver ont trouvé une solution. Je ne pouvais pas les laisser tuer dans une embuscade, avant de savoir ce qu'ils vont proposer.

— Qu'est-ce qui te fait croire ça ?

— Tu n'as pas vu quelqu'un d'autre que tu connais à la télé ?

— Non.

— Si tu avais vu David Eritrea ou Billy Gino ou Rocky Tamiano, ça ne t'aurait pas fait quelque chose ?

— Ils étaient là ?

— Et comment ! Tu pourras leur passer un coup de fil ou aller les trouver à l'endroit habituel. Ils ont réussi à faire sortir une trentaine d'hommes. J'imagine que Weatherbee a décidé de les laisser faire. Mais il les a immobilisés dans le centre en attendant qu'il se passe du nouveau.

— Attends ! C'est incompréhensible, ton histoire… Mais alors qui ?…

— Il y a deux groupes qui se font la guerre dans ton territoire. Et j'avoue que c'est bizarre. Eritrea est arrivé à la tête d'un groupe quand l'autre groupe lui est tombé dessus. C'est le second groupe qui te pose des problèmes, Léo. Je ne sais pas comment Eritrea est arrivé ici, mais…

— C'est le *consigliere* d'Augie.

— Très juste. Mais ce n'est pas fréquent de voir un *consigliere* à la tête d'un groupe de tueurs.

— C'est sûrement Billy Gino qui dirige les hommes. Eritrea représente Augie. Ce qui voudrait dire que…

— Exactement, fit Bolan. Alors, qui est responsable de la purge ?

— Sûrement pas Augie, fit rapidement Turrin.

— Qu'est-ce qui t'a fait croire que c'était lui ? demanda Bolan.

— Je ne sais pas, mais ça me semblait logique. D'abord c'est lui qui m'a parrainé. Personne n'oserait toucher un homme à Augie sans son accord. Ensuite parce que je n'ai jamais réussi à le joindre au téléphone quand cette histoire a commencé. On refusait de me le passer. Chez nous, c'est très mauvais signe. Mais alors, si ce n'est pas Augie…

— J'ai l'impression que c'est le travail de la *Commissione*.

— Quoi !

— Oui. Il y a un As noir dans le *Club Taconic* qui se fait appeler Simon. Son contact à New York s'appelle Peter. Très biblique. Il y a quelques jours, à Atlanta, je me suis frotté à trois As noirs qui s'appelaient John, Paul et James. Comme histoire Sainte, on ne fait pas mieux.

— Intéressant, murmura Turrin.

— N'est-ce pas ? Je me demandais s'il n'y a pas un Jésus quelque part.

Turrin poussa un soupir.

— Dis-moi, sergent, ça me paraît important, cette histoire.

— Nous sommes d'accord là-dessus.

— Il est évident qu'il y a quelqu'un qui essaye de soumettre toute la Mafia, et il est tout aussi évident qu'il s'est offert un carré d'as pour arriver à ses fins.

— Quand as-tu parlé à Augie pour la dernière fois ? demanda Bolan.

— Il y a quelques semaines. D'habitude, on se parle au moins deux fois par mois. Ça s'est toujours bien passé jusqu'à présent, mais, depuis quinze jours, je suis devenu un paria.

— C'est peut-être un hasard. Peut-être t'interprètes mal. Il y a peut-être une autre explication en ce qui concerne Augie. Comment se porte-t-il ?

— Pas très bien depuis cette nuit au New Jersey. Mais c'est toujours lui le chef. Il avait l'air bien il y a deux semaines.

— Et s'il n'était plus aussi bien portant maintenant ? Imagine qu'il soit sur son lit de mort. Imagine que les jeunes loups l'aient appris. Que se passerait-il ?

— A peu près ce qui se passe en ce moment.

— Est-ce que tu es bien avec Eritrea ?

— Pas mal. Il y a un peu de jalousie, mais à part ça…

— OK, fit Bolan. Je crois que tu vas recevoir de ses nouvelles. Je crois qu'il est venu pour savoir ce qui se passait. Il a reçu ton colis à Long Island ce matin. Il est venu pour te poser des questions. Parle-lui, mais ne lui fais pas confiance. Ta vie en dépend. Prudence, Léo.

— Bien sûr.

— Autre chose. Ça va chauffer à Pittsfield avant de se calmer. Je n'arrive pas à croire qu'un type aussi haut placé puisse se livrer à des batailles rangées pour un territoire comme celui-ci. Ce n'est pas pour te vexer que je le dis, mais parce qu'il n'y a rien ici qui vaille le coup. Il faut donc trouver une autre raison. Il faut que nous apprenions pourquoi Pittsfield a été choisi.

— Ce n'était peut-être pas prévu.

— Peut-être pas, mais dans ce cas, quelqu'un a fait un mauvais calcul. Ils n'agissent pas à l'aveuglette, les types de la *Commissione*.

— Je suis d'accord avec toi, sergent. Mais il ne faut pas oublier le rôle que tu joues là-dedans. Ça a commencé par une simple tentative de meurtre. La guerre a commencé avec ton arrivée.

— OK. Mais fais attention, Léo. Au fait, ils doivent déjà se poser des questions. Si Eritrea t'appelle, dis-lui que c'était moi.

— Hein !

— C'est toi l'expert en ce qui me concerne. Couvre-toi. Dis à Eritrea que tu sens que c'est moi. Il s'est passé assez de temps pour qu'il ait pu réfléchir; ça lui paraîtra logique. Il sait que je me trouvais à Atlanta il y a quelques jours, et que j'en suis parti avant-hier. Ça colle.

— Je vois. Bon, je vais voir. Et je vais me tenir à l'écart.

— A l'écart ? Planque-toi carrément. Ne bouge pas d'un poil.

Turrin s'esclaffa :

— C'est fou ce que tu peux donner comme bons conseils. C'est dommage que tu n'en profites jamais.

— Je ne suis pas essentiel dans l'ordre des choses, rétorqua Bolan d'une voix amusée.

— Quel con ! marmonna Turrin.

— Ne te fais pas du souci pour moi, dit Bolan.

— En tout cas, rappelle-toi un truc, Moi, j'ai plein de copains et d'amis dans cette ville. Il me suffit de leur faire signe pour trouver un abri. Toi, tu ne peux pas, tu n'as personne pour te venir en aide. Souviens-t'en, Mack. Ils veulent tous te descendre. Fais gaffe !

— Je ferai attention, Léo. Merci.

— De quoi ?
— De te faire du mauvais sang pour moi.
— Quel con ! marmonna de nouveau Turrin en raccrochant.

CHAPITRE XIII

Bolan regagna son premier emplacement au-dessus du *Club Taconic* et commença de nouveau à observer ce qui se passait chez l'ennemi. Il y avait du mouvement en bas, mais rien d'important.

Pourtant, vers onze heures, tout le monde parut se rassembler à l'intérieur, comme pour une conférence. Plus personne ne traînait dehors sauf les gardes près du portail. Ce n'était sûrement pas pour déjeuner parce que Bolan pouvait voir la cuisine, et le chef ne faisait rien d'autre qu'ouvrir des bouteilles de bière et d'eau minérale.

Une conférence ou un conseil de guerre ? Bolan optait pour le conseil de guerre. Toutes les fenêtres étaient fermées, les micros ne captaient aucun bruit. Il n'y avait pas eu un seul coup de téléphone depuis que Bolan était revenu. Le conseil dura une heure et demie.

Bolan profita de cette pause pour baisser la plate-forme hydraulique et recharger le système de lance-fusées, puis il la remit en place. Ensuite, il rechargea toutes ses armes et prépara le matériel dont il aurait besoin pour sa prochaine sortie.

Après, il ne lui restait plus qu'à patienter. Il examina une nouvelle fois tous les éléments du problème, sans pouvoir découvrir une solution satisfaisante. A treize heures, il brancha la radio et écouta les actualités. D'après le commentateur, Bolan était revenu à Pittsfield. Le capitaine Weatherbee était formel. Capitaine ? Lors du dernier passage de Bolan, Weatherbee n'était que lieutenant. Félicitations.

Sinon, il n'y avait presque rien d'intéressant. L'identité des victimes n'était pas précisée. Encore des félicitations pour Weatherbee. Le reste n'était que du réchauffé concernant le passé de l'Exécuteur.

Bolan tourna le bouton, quitta la caravane et grimpa au sommet d'un poteau.

Puisqu'on savait qu'il était de retour, il serait peut-être utile de passer au deuxième acte.

Il se brancha sur la ligne et composa le numéro du *Club*.

— C'est Bolan, chuchota-t-il comme ceux qu'il avait entendus plus tôt. Passe-moi Simon.

— Comment ?

— Tu m'as bien entendu. Passe-moi Simon.

Il était sûr que les As se servaient d'un appareil qui modifiait la voix. Simon était nerveux en prenant l'appareil, mais sa voix avait toujours la même intonation neutre.

— Ici Simon. C'est un gag, je pense.

Bolan reprit sa voix normale, dure et froide.

— Ce n'est pas un gag, Simon. Qu'est-ce que tu manigances ici ? J'ai démoli ce territoire il y a longtemps. Fous le camp !

Il y eut un long silence. Bolan crut entendre le déclic d'un autre appareil, mais il n'était pas sûr. Simon répondit enfin d'un voix polie et réservée :

— C'était donc toi ce matin.

— C'était moi. Tu n'aurais jamais dû t'exposer à ça. Maintenant le *Club* est piégé. Je te donne dix minutes pour t'en aller. File à l'ouest, pas au sud. Quitte tout de suite le Massachusetts et ne t'arrête pas avant d'arriver à Albany.

Il y eut de nouveau un long silence.

— Pourquoi es-tu venu ?

— Pour la même raison que d'habitude. Je ne peux pas sentir la Mafia. Je ne supporte pas qu'elle soit dans les environs de la tombe de mes parents. Alors, soit tu fous le camp, soit je te déloge.

Simon se donnait du mal pour faire croire qu'il n'avait pas compris. D'une voix parfaitement maîtrisée, il demanda :

— Et les types qui sont arrivés ici ?

— C'est à vous de partir. A eux, je n'ai rien demandé.

— C'est comme ça tu nous as trouvés. Tu étais sur leur dos, maintenant, c'est nous que tu emmerdes.

— C'est ça, dit Bolan. Dix minutes. Pas une de plus.

— Comment as-tu su mon nom ?

— Je me débrouille. Les dix minutes sont un sursis, Simon, pas un pardon. Je te retrouverai bientôt, où que tu sois. Je me trouvais à Atlanta il y a quelques jours.

— Ah, je ne savais pas, mentit Simon.

— James l'a su, ainsi que Paul et John. Marrants vos noms de code. Où est Judas ?

Il y eut encore un silence. Lorsque Simon répondit enfin, il était fou furieux.

— Ne me pousse pas trop loin, Bolan.

— Je te pousserai jusqu'à la limite, pauvre con. Mais, pour l'instant, tu vas quitter cet état. Sinon, tu vas sauter avec la baraque.

Simon rit doucement, mais il riait jaune.

— Tu sais, cette conversation m'amuse. Pour tout te dire, je n'arrive pas à y croire. J'ai entendu parler de tes conneries, mais je n'y avais jamais cru. A présent j'y crois. Et je tremble, Bolan. Je tremble de tous mes membres.

— J'en suis ravi, dit Bolan en raccrochant.

Il regagna la caravane et brancha le système hydraulique du lance-fusées. Il n'avait pas joué sur les mots avec Simon; il comptait obtenir un résultat et marquer un point.

Le résultat ne se fit pas attendre.

Le parc était envahi de monde. Des gardes armés de mitraillettes se mirent à patrouiller les alentours de la grande maison, et d'autres descendirent jusqu'au portail pour prévenir les hommes qui s'y trouvaient. Deux types apparurent sur le toit.

Bolan entendit les ordres qu'on se lançait et put même distinguer quelques mots qui provenaient de l'intérieur de la maison. Peu de temps après, un homme ouvrit une fenêtre à l'étage puis se mit à faire les cent pas devant.

Bolan régla ses appareils optiques sur la fenêtre ouverte, brancha son rayon infra-rouge, mais son angle était mauvais. Il n'obtenait que des silhouettes confuses. Deux personnes au moins occupaient la pièce, elles étaient engagées dans une discussion très vive. Le micro directionnel ne parvenait qu'à enregistrer des mots isolés, parfois des chapelets de jurons prononcés avec une rare conviction, tout ça sur un fond de brouhaha de voix furieuses.

Mais il n'y avait aucun doute. Il avait atteint un nerf très sensible avec son coup de téléphone.

L'homme qui faisait les cent pas devant la fenêtre disparut subitement. Un instant plus tard, deux hommes sortirent en courant de la maison et se précipitèrent sur l'une des voitures louées à l'aéroport.

Bolan visa la voiture, tandis qu'elle roulait vers le portail. Il attendit qu'elle soit juste devant la sortie puis se frappa sur le genou, expédiant un message plus concret que des mots. La fusée partit, longue traînée de flammes décrivant un arc de cercle parfait. Elle toucha exactement le centre du capot et vomit une boule de feu qui enveloppa la voiture, la fit bondir puis la renversa devant le portail.

Le réservoir explosa à son tour, soulevant une tempête de gouttelettes enflammées qui retombèrent sur la maison et dans le parc.

Paniqués, les hommes se mirent à courir dans tous les sens, en hurlant. Bolan fit redescendre la tourelle, puis s'approcha de la console d'écoute. Il voulait voir de plus près le résultat de son tir.

Tout le monde avait disparu. Pas un soldat ne traînait à découvert. Ces hommes n'étaient pas des imbéciles; ils s'étaient cachés. Le portail était complètement défoncé et une longueur de la clôture s'était effondrée. Pourtant, personne n'osait sortir. Visiblement, ils savaient éviter les risques inutiles. Bolan devait en tenir compte. Il attendit une dizaine de minutes. Toujours personne. Le feu du portail s'éteignit, le temps devint immobile.

— C'est maintenant que tu vas trembler, Simon, murmura Bolan.

Puis il ressortit et remonta sur le poteau du téléphone.

Il appela Turrin et apprit que Eritrea lui avait téléphoné. Il s'était « étonné » de la situation et avait promis son assistance afin que Léo puisse préserver son territoire. Il avait besoin de quelques heures pour permettre à ses hommes de récupérer. D'ailleurs, la police les avait parqués à l'hôtel et leur avait refusé le droit de s'en aller. Cependant, Eritrea le rappellerait sans tarder. Il avait même suggéré à Léo de venir dîner avec lui.

Turrin l'avait remercié mais avait refusé en lui expliquant que sa tête était toujours mise à prix. Il lui avait promis de rappeler avant la nuit.

Ainsi se passaient les choses en ville.

Bolan n'avait pas le temps de donner tous les détails à Léo, mais il lui raconta ce qui s'était passé au *Club Taconic*. Puis il ajouta :

— Ils sont super-prudents. L'enjeu est énorme, ils ne prennent pas de risques. Mais je vais les pousser dans leurs derniers retranchements. Ils ne résisteront pas longtemps. Ça pètera d'un instant à l'autre. Donc, je te conseille de rester planqué. Essaye de joindre Hal pour savoir où tu en es vis-à-vis de Washington. Dis-lui aussi ce que je t'ai dit pour l'explosion imminente. Qu'il garde les yeux ouverts pour voir s'il n'y a pas des pressions exercées à Washington en faveur de nos amis. Et ne prends pas de risques.

Turrin lui promit de ne prendre aucun risque inutile et coupa la communication.

Lorsque Bolan remonta dans la caravane, il s'aperçut que le magnétophone avait travaillé en son absence. Il remonta la bande pour l'écouter.

— Allô.

— J'étais obligé de téléphoner, dit la voix de celui qui parlait depuis le club. Je suis navré.

— Une seconde.

Il y eut un bruit de chaise puis celui d'une porte qu'on fermait.

— Bon. Je suis au courant de vos ennuis.

— Alors pourquoi ne nous as-tu pas téléphoné ?

— C'est trop dangereux pour l'instant. Je ne devrais pas te parler maintenant. Soyons brefs. Qu'est-ce que je peux faire ?

— Je n'en sais rien. Sais-tu qui nous a attaqués à l'aéroport ?

— Oui.

— Nous l'avons…

— Tu l'as ! interrompit joyeusement Peter. C'est merveilleux ! Extraordinaire !

— Attends une seconde, Peter.

— Mais c'est ce qu'on espérait depuis une éternité ! Dis-lui qu'on n'attendait que ça ! Ramène-le tout de suite. Ce sera un triomphe. On sablera le champagne, on…

— Peter ! s'écria Simon. Tu veux m'écouter au lieu de jacasser comme un âne ! Tu n'as rien compris. Nous l'avons sur le dos ! Il est là, dehors quelque part, et il nous a déjà fait sauter une voiture juste devant le portail.

— Merde, chuchota doucement Peter d'une voix catastrophée.

— Comme tu dis.

— Il vous attaque au club ?

— Oui. J'ai l'impression d'être en état de siège.

— Mais c'est… incroyable. Comment a-t-il pu ?… Je sais. Il a suivi tes hommes jusqu'à toi !

— Je ne crois pas. Mes hommes ne sont pas nés de la dernière pluie. Ce type m'a appelé quelques minutes avant d'attaquer. Et…

— Comment ça, il t'a appelé ?

— Au téléphone. Sur l'appareil dont je me sers en ce moment. Il n'est pas venu jusqu'à la porte pour me gueuler dessus.

— Calme-toi. Tu t'énerves trop.

— Calme-toi, toi-même. Dis, c'est moi qui viens d'essuyer le feu. Écoute donc ce que j'ai à te dire, et ensuite tu pourras me dire si je

dois me calmer. Il connaît mon nom. Mon *nom*. Il a compris le système. Il m'a parlé de John, de Paul et de James. Dis-moi où il a appris ces noms !

— Sûrement à Atlanta, répondit sèchement Peter. Je me demande ce qu'il y a appris d'autre.

— Il ne reste plus grand-chose à Atlanta.

— Non, en effet.

— Eh bien, maintenant il recommence ici. Il commence avec moi. Je veux des renforts.

— Ne t'excite pas, Simon. Et l'autre, qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— De t'appeler. Il compte sur toi, Peter.

— C'est très grave.

— Comme tu dis. Ce type se trouve je ne sais où, pas loin et il dispose d'un armement incroyable. Je suis complètement coincé. Pas question de bouger d'un poil. Je n'ose même pas regarder par la fenêtre. On ignore où il s'est caché et il n'est pas question d'envoyer des hommes à sa recherche; j'en ai déjà suffisamment perdu comme ça. Chaque type qui sortira d'ici est un homme mort. C'est un terrain de prédilection pour un type comme lui. Je veux des renforts.

— OK. Je t'envoie un bataillon. Ils seront là dans environ quatre heures. Où les veux-tu ?

— Dans les collines qui nous entourent. Qu'ils me fassent signe quand ils seront en place. On essayera de provoquer ce type, puis ils passeront à l'attaque. Notre base est mal choisie, pour ainsi dire indéfendable.

— Personne n'aurait pu prévoir cette situation, tu sais, fit Peter, apaisant. On fera le nécessaire. Reste où tu es et tiens le coup.

— Comme si on avait le choix. Je compte sur toi, Peter. Ne nous laisse pas tomber.

La conversation se termina là. Bolan l'écouta à deux reprises pour bien analyser chaque phrase.

Qui était *l'autre* dont avait parlé Peter ? Quelqu'un qui se trouvait au club. Il n'y avait pas eu d'autres coups de téléphone. Apparemment, les deux types qui avaient trouvé la mort devant le portail devaient livrer un message.

Il était au club. Bolan avait eu l'impression d'entendre un déclic pendant sa conversation avec Simon, et il se rappela les nombreuses hésitations de celui-ci avant de répondre.

Ils s'étaient mis d'accord.

Pour quelle raison Simon avait-il dit que le club était indéfendable ? Il disposait d'une cinquantaine d'hommes. Au pire, il pouvait faire une sortie. Un seul homme, quel que soit son armement, ne constituait pas une menace suffisante pour bloquer cinquante homme décidés à sortir de leur forteresse.

C'était donc ce que Bolan avait déjà commencé à soupçonner. Quelque chose ou quelqu'un à Pittsfield qui devait être défendu, non pas tué ou conquis mais défendu.

Mais qui ou quoi ?

Pittsfield était le territoire dont personne ne voulait, non ?

Il lui restait quatre heures pour trouver la réponse, et il lui faudrait malmener un peu plus les hommes du *Club Taconic*.

Bolan se cala dans son fauteuil club devant l'écran et réfléchit. Subitement une idée lui vint à l'esprit.

Jésus était peut-être *l'autre*.

Pour une raison inconnue, Pittsfield avait peut-être été désignée comme la future capitale du crime aux États-Unis…

De plus en plus intéressant.

CHAPITRE XIV

Le nombre de combattants augmentait sans cesse.

Quand un As noir parlait d'un bataillon, c'était bien bataillon qu'il voulait dire : des armes, des hélicoptères, des avions de reconnaissance, des véhicules tout terrain. On ne *jouait* pas à la guerre, on faisait venir une véritable armée.

Bolan ignorait l'enjeu, mais il savait que le prix en était élevé. Il savait aussi qu'il ne disposait que de quelques heures. Finie la période de temporisation. Bientôt les forces ennemies seraient là, au grand complet.

Il changea de vêtements, puis régla la commande de déclenchement automatique en reliant le lance-fusées au système vidéo. Le moindre mouvement allait non seulement activer les caméras, mais également le tir dont le réglage était instantané en fonction de la cible découverte. Le tir suivant serait déclenché au prochain mouvement suspect.

Bolan ne s'était jamais servi de ce système automatique, essentiellement parce qu'il préférait choisir lui-même ses cibles. Le système était faillible dans la mesure où le mécanisme ne pouvait distinguer l'ennemi de l'allié. Une personne ou une masse se déplaçant d'une certaine façon serait choisie comme cible et irrémédiablement réduite à l'état de bouillie. Aucun robot n'est parfait.

Mais Bolan n'avait pas de choix.

Il brancha le système de sécurité de la caravane, puis il prit la Ford et se rendit en ville. Il devait d'abord rencontrer Léo Turrin. Il lui passa un coup de téléphone.

— OK, ça commence à bouger. Il faut que je te voie. Où ?

Turrin lui indique un endroit sûr, et ils se retrouvèrent dans un bowling quelques minutes plus tard.

L'agent fédéral n'était pas seul. Il attendit Bolan dans sa voiture garée devant le bowling – en compagnie du conducteur, d'un garde du corps et d'un associé qui se trouvait à l'arrière avec lui. C'était tout à fait normal; un chef de la Mafia – surtout un qui avait des tueurs à

sa recherche – ne se déplaçait jamais seul. Léo Turrin ne pouvait pas faire autrement sans éveiller une curiosité malsaine chez ses pairs.

Bolan attira son regard, puis entra dans le bowling. Un club féminin avait envahi l'endroit et toutes les allées étaient occupées par une foule de bonnes femmes gloussantes. Les seuls hommes qui se trouvaient là étaient les directeurs et les techniciens du bowling. Cinq en tout.

Bolan s'arrêta au bar et prit un Coca dans un gobelet. Après avoir allumé une cigarette, il s'installa dans un fauteuil de la galerie des spectateurs d'où il pouvait suivre les prouesses des concurrentes.

Pendant ce temps, Léo Turrin pénétrait dans le club en observant les précautions habituelles.

Bolan regardait les femmes. Pourquoi paraissent-elles toujours s'amuser davantage que les hommes en faisant les mêmes choses ? Peut-être parce qu'elles n'ont rien à prouver. Peut-être parce qu'elles sont fondamentalement différentes des hommes.

Léo entra et prit place dans la rangée devant Bolan. Ils étaient seuls dans la galerie, et personne ne leur prêtait la moindre attention. Mais la vie qu'ils menaient leur avait inculqué certaines habitudes dont ils ne pouvaient pas se défaire.

Turrin regarda les femmes pendant une bonne minute avant de tourner légèrement le visage.

— De vraies tigresses, dit-il. Ça te plairait d'avoir à te mesurer à elles ?

— Ce sont surtout les tigres qui m'inquiètent. Ils se trouvent dehors. Je pense que je vais devoir me mesurer à eux d'ici quelques heures, à moins qu'on ne puisse trouver immédiatement une solution.

— Bien sûr. Dis, tu sais qu'il m'a vraiment fallu te regarder de près pour être sûr que c'était bien toi. Tu es un vrai caméléon. J'aurais juré que tu étais un As noir.

— C'est exprès, fit Bolan en tendant son portefeuille.

Turrin examina la carte qui se trouvait dans l'étui en plastique.

— Très fort, observa-t-il. Moi, j'aurais marché.

Il se retourna et fit signe au petit garde du corps qui se tenait à l'arrière de la galerie. Le type jeta un coup d'œil furtif à Bolan puis se dirigea vers le bar.

— Toujours le même ? demanda Bolan. Il s'appelle Fresni, non ? Tu n'as jamais peur qu'il se rende compte de quelque chose ?

— Pas lui, pas Jocko, dit Turrin. Il s'est cogné la tête quand il était jeune. Depuis, ce n'est pas exactement un penseur. Mais il est le tireur le plus rapide de la côte Est et, question loyauté, il n'a pas son pareil. Que se passe-t-il ?

Bolan lui raconta rapidement ce qui se passait, puis il lui dit :

— Donc, tu peux comprendre pourquoi je suis pressé par le temps. Tu es bien avec Eritrea ?

— Pas mal. Dis… ce n'est pas trop tard. On peut tout abandonner.

— Pas question, Léo. Tu dois te réinsérer dans la combine. Je suis certain que Eritrea est prêt à entendre raison. Je ne pense pas non plus qu'il soit ton ennemi – du moins, pas en ce moment. Il n'est pas venu avec une horde de tueurs juste pour que tu lui expliques pourquoi tu lui as renvoyé un tas de viande froide. Qui est cet employé de la *Commissione* qui te fournissait des renseignements ?

— Il s'appelle Flavia.

— OK, c'est lui alors. Il est venu avec Eritrea. Il est ici.

Turrin lui jeta un regard effaré.

— Mais pourquoi ?

— Je n'en sais rien, mais je suis sûr qu'il s'agit d'un problème particulier à la *Commissione*. Écoute, Léo… ce n'est pas inconcevable que ce soit un coup d'État provoqué par certains types de la *Commissione*.

Turrin y réfléchit un instant.

— Évidemment, dit-il lentement. C'est une possibilité qui les fait trembler depuis des années. Les As noirs ont une grande liberté d'action. Il y a des cas où ils n'ont à répondre à personne qu'à eux-mêmes. Le pouvoir réel appartient à la *Commissione,* qui est notre administration, mais elle ne contrôle pas tout. Les As avaient atteint le sommet de leur puissance à l'époque des frères Talifero. Je vais te dire quelque chose, sergent. Quand tu les as supprimés, ces deux-là, il n'y en a pas beaucoup qui les ont pleurés. La situation était déjà inquiétante.

— Elle s'est peut-être aggravée avec un autre As, dit Bolan. Qui, à ton avis ?

— J'en sais rien. On peut pas les identifier. Personne ne les connaît, à part les types de la *Commissione,* et parfois j'ai l'impression que même les *capos* sont dans l'ignorance. Ils changent de noms presque aussi souvent qu'on détache des feuilles d'une éphéméride. Pareil pour leurs visages, il y a de quoi avoir la chair de

poule. Dans notre organisation, on n'est jamais sûr de savoir à qui on parle. Parfois, c'est vraiment délirant.

— Je sais, commenta Bolan.

Délirant, certainement, mais combien de fois n'avait-il pas exploité cette folie ?

— Qu'est-ce qu'ils veulent faire de Flavia ? demanda Turrin. Ce n'est pas un As, ce n'est qu'un employé de bureau.

— J'ai eu un pressentiment à Atlanta, Léo. Dans les coulisses, quelqu'un essaye de prendre le pouvoir – il me semble que deux camps s'opposent. Depuis que Augie est amoindri… Oh, puis je ne sais pas. C'est délirant, comme tu dis. D'abord, quand on marche à l'intuition, ça semble cohérent, mais lorsque on veut l'exprimer clairement avec des mots, c'est comme si on sombrait dans la schizophrénie.

— Je connais, fit Turrin. Mais réfléchis-y encore un peu. En général tes instincts ne t'ont pas trompé.

Bolan s'esclaffa. Il alluma une seconde cigarette puis se retourna lentement pour regarder derrière lui. Jocko Fresni s'amusait avec un flipper. Un autre type se tenait près de la porte où il faisait semblant d'examiner le panneau sur lequel étaient indiquées les heures d'ouverture du bowling.

— Qui est le type près de la porte ? demanda Bolan.

— Joe Petrillo, mon bras droit. Un brave type.

— Revenons à nos moutons. Augie s'éteint. Les autres *capos* comptent sur lui depuis des années. Sur qui vont-ils compter désormais ? Qui prendra la place d'Augie ?

— Personne, fit Turrin. Augie a fait ses classes dans la rue. La relève passe par l'université. Des Augie, on n'en fait plus.

— Vive Augie, dit amèrement Bolan.

— C'est à peu près ça.

— Si je comprends bien, ils vont s'accrocher à leur vieux roi jusqu'au bout. Mais après ? A qui s'accrocheront-ils ? Au valet du roi ?

Turrin réfléchit quelques instants avant de répondre :

— On y est peut-être déjà. Eritrea occupe le fauteuil d'Augie depuis New Jersey. Les plus âgés – Di Anglia, Fortuna et Gustini – seront pour Eritrea. Ils contrôlent beaucoup de territoires. Les autres *capos*… je n'en sais rien… Turrin rit doucement. Ils vont, ils viennent

si rapidement. Sans compter les éliminations. Tu n'y es pour rien, bien entendu, mais…

Bolan ne sourit pas, mais il était d'accord avec Turrin. Un bon nombre de *capos* étaient effectivement passés de vie à trépas grâce à lui. L'ennui était qu'on les remplaçait aussitôt par d'autres. La Mafia était une hydre; les têtes repoussaient toujours. Désespérant.

— Ça devient peut-être payant, dit-il. Les éliminations, je veux dire. La *Commissione* a peut-être décidé cette fois une purge pour consolider le noyau central.

— J'ai entendu des rumeurs en ce sens. Imaginons que ce soit vrai. Pourquoi Flavia ?

— Quand j'étais à Atlanta, j'ai découvert qu'ils réchauffaient un plat vieux de vingt ans.

— Quel plat ?

— C'est ça qui est drôle. Il n'y en a pas. De fausses preuves fabriquées concernant l'assassinat manqué de Jake Pelotti. Il était le *sotto capo* de Saranghetti, sur le point d'être promu *capo*. Quelqu'un n'a pas apprécié cette nomination et a décidé de le descendre. Tu me suis ?

— C'était avant mon temps, observa Turrin. Mais je me souviens de l'histoire. Tu dis que la tentative a échoué. Et après ?

— La police a fini par retrouver un macchabée dans l'Hudson quelques jours plus tard. Le type a été soi-disant identifié. C'était un petit tueur à gages. A l'époque, on a fait croire que c'était lui qui avait essayé d'abattre Pelotti. Tu as entendu parler de John Paul James ?

— Tu m'en as parlé tout à l'heure. Le côté biblique et tout.

— Il y a réellement eu un M. John Paul James, un tueur à gages. L'imagination fertile et romantique de la Mafia ne pouvait pas laisser passer une pareille occasion. Ce nom est symbolique, d'où la profusion de noms bibliques dans cette affaire. L'affront subi il y a vingt ans, affront qui n'existe pas, est la clé de tout ce mystère.

— Tu veux dire que John Paul James n'est pas celui qui a fait la tentative contre Pelotti ?

— Sans doute pas, mais ça n'a aucune importance. Ce qui est important, c'est qu'ils se sont rendus à Atlanta pour exploiter cette histoire.

— Je suis perdu. On parlait de Flavia ?

— Justement, j'en parle. Quand on veut prendre le pouvoir, on cherche des moyens de pression n'est-ce pas ?

— Effectivement. On fait du chantage.

— C'est ça. Pas mal de maîtres chanteurs se promènent actuellement. Ils cherchent très loin dans l'histoire. Il est possible qu'Eritrea, lui aussi, joue à ce jeu, pensant peut-être qu'il y a quelque chose sur Flavia. Sur toi aussi.

Turrin cligna des yeux.

— Je vois. Ça se tient. Flavia me renseigne depuis trois ans. Une grande part de mon succès auprès d'Augie vient de ces renseignements.

— Eritrea a sûrement l'intention de s'en servir pour faire pression sur toi, dit Bolan. Et tu vas te laisser faire. Range-toi de son côté.

Turrin le fixa avec curiosité.

— Mais je lui suis déjà tout acquis. J'ai toujours été du côté d'Augie. Quel besoin de me faire chercher : je suis déjà dans son camp ?

— Dans le camp d'Augie, Léo.

— Bien sûr.

Bolan tira une longue bouffée, puis souffla la fumée vers le plafond.

— Moi je te parle de David Eritrea.

Turrin soupira, puis il rit :

— Tu as peut-être raison.

— Ça vaut le coup de voir. Mais sois prudent. Tu sais quel est l'enjeu.

— Ne t'en fais pas. Je saurai m'y prendre pour me faire aimer.

— Bonne chance. C'est tout pour le moment. Non, une chose de plus. La forteresse se trouve près de Hancock Pike. Ça s'appelle le *Club Taconic*. Tu le connais ?

Turrin écarquilla les yeux.

— Bien sûr. Ça appartenait à Manny Manila. C'était un bordel de luxe à l'époque de Sergio. Il y a des années de ça. Quand j'ai repris en main les filles de Pittsfield, le club s'est détérioré.

— Comment est-ce à l'intérieur ?

— Ça fait pas mal de temps que je n'y ai pas fichu les pieds. Voyons… une grande baraque. Des tas de chambres en haut et deux appartements. En bas, une grande salle pour les fêtes et où les filles paradaient devant les clients.

— Il y a aussi quelques petites baraques sur le côté, ajouta Bolan.

— Ah oui, les bungalows. C'était pour les soirées particulières. Tu sais ce que je veux dire…

Bolan savait très bien ce que voulait dire Léo.

— Qui en est le propriétaire maintenant ?

Turrin haussa les épaules.

— Manny a vendu le club quand il est parti en Arizona. Il avait la tuberculose. La syphilis aussi. On ne sait pas si c'est l'une ou si c'est l'autre qui l'a tué. Son cerveau était atteint déjà avant de partir. Le propriétaire actuel ? Je n'en sais rien. J'avais l'impression que l'organisation le lui avait racheté, mais je ne mettrais pas ma main au feu. Le club était trop loin du centre. Je l'ai fait fermer. Je n'y suis pas allé depuis.

— D'accord. On va se séparer. J'ai beaucoup à faire, toi aussi. Vois Eritrea. Fais un marché avec lui. C'est le moment. Mets la barre très haut.

— C'est comme si c'était dans la poche, rigola Turrin.

Il se préparait à partir lorsque Jocko Fresni arriva pour lui chuchoter quelque chose à l'oreille.

Turrin se tourna vers Bolan.

— Attends une minute. Je dois passer un coup de fil urgent. On m'a appelé dans ma voiture. Voyons de quoi il s'agit.

Bolan attendit patiemment quelques minutes en regardant jouer les femmes.

Léo Turrin revint, le visage décomposé, avec le regard d'un homme traqué. Il s'effondra dans le fauteuil à côté de Bolan.

— C'est foutu, annonça-t-il doucement.

— Qu'est-ce qui est foutu ?

— C'était Hal. Ils ont enlevé ma femme. Ils ont enlevé Angie.

Bolan était comme paralysé.

— *Qui* l'a enlevée ?

— Je ne sais pas. Hal vient seulement de l'apprendre. Ils sont probablement venus pendant la nuit. C'était allumé partout. Le réveil près du lit a été débranché à quatre heures vingt-deux. C'est tout. Je suis désolé, mais c'est tout.

— Attends, Léo. Où était-elle ?

— Dans une maison sûre à Cape Cod.

— Une maison appartenant au *gouvernement ?*

— Oui, mais très bien gardée. C'était ce qu'il y avait de mieux à faire. Il y avait deux types de chez Hal avec elle. Les meilleurs, paraît-

il. Puis un autre qui a accompagné les gosses sur une des îles pour faire du camping. Hal m'a expliqué qu'il s'était passé tellement de choses à Washington qu'il… Eh ! merde. Ce n'est pas la faute de Hal, sergent. Il a essayé de leur téléphoner deux fois aujourd'hui, mais il ne les a pas eus. Puis, avec tous ces ennuis…

Le visage de Bolan semblait taillé dans le roc, son regard contenait une haine implacable. Mais sa voix était douce quand il s'adressa à son ami.

— Comment l'a-t-il su ? Est-ce qu'il y a un médiateur ?

Turrin secoua la tête.

— Non, ce n'est pas comme ça qu'ils feront. Ils vont me faire marner un moment. Ils savent que je sais… c'est à moi de faire le premier pas. Il faudra que j'aille à New York, Mack, et que je me présente devant la *Commissione*. Le responsable me retrouvera.

— Attends un peu, fit Bolan. Ton sacrifice ne sauvera pas forcément ta femme. Tu le sais aussi bien que moi.

— Je n'arrive même pas à réfléchir, Mack, je…

Bolan voulait à tout prix le ramener à la réalité.

— Et les gosses ? dit-il.

— Ils vont bien. Hal les a fait enlever de leur île en quatrième vitesse. Il les fait garder jusqu'à ce que la situation se tasse, comme il dit. Mais qu'est-ce que je vais faire ? Je ne peux pas rester ici comme s'il ne s'était rien passé. Il faut que je joue le jeu. C'est eux les maîtres. Je suis bien obligé.

— Appelle Eritrea avant, dit Bolan. Essaie de t'entendre avec lui, vois si tu peux établir un accord. Ça vaut la peine, Léo. C'est peut-être la seule chance de sauver Angie. Tu connais leurs méthodes.

— Oh, mon Dieu ! je…

Bolan ne voulait pas abandonner.

— Écoute-moi, il faut garder la tête froide. Sans ça tu ne feras rien de bon. Fixe un rendez-vous avec Eritrea. Tu verras bien ce qu'il a dans le ventre. Après, tu prends ta décision, même d'aller jusqu'au bout. Tu dois tout essayer Léo !

La douleur dans les yeux de Turrin disparaissait peu à peu. Sa vie avait toujours été dure, mais là c'était peut-être un peu trop.

— Merci, dit Turrin, après un long silence.

Il se leva pour partir. Après avoir fait deux pas, il se retourna.

— Tiens, je voulais te dire… J'ai une dent creuse. Une pilule dedans. Autant que tu le saches. Ils ne s'amuseront pas longtemps

avec moi.

— Mon Dieu, soupira Bolan.

Il regarda s'éloigner son meilleur ami, il n'en aurait jamais d'autre. Bolan était complètement abattu. Voilà le résultat quand on marche sur la corde raide pendant des années. Pour les mafiosi, il n'y avait plus de doute. Ils avaient enlevé la femme de Léo d'une planque appartenant au gouvernement. Cela voulait dire soit que Turrin s'était vendu aux fédéraux, soit qu'il était agent lui-même. Dans les deux cas, l'espoir était mince pour le couple.

Une fois de plus, il remercia le ciel d'avoir éloigné de lui tous ceux qui lui étaient chers. Son frère cadet vivait maintenant dans un ranch sous un autre nom et la femme qu'il aimait s'était finalement mariée avec un autre.

La solitude n'était pas une vie agréable, mais c'était moins terrifiant que ce que supportait maintenant Léo Turrin.

CHAPITRE XV

— C'est moi, dit Bolan. Léo est complètement assommé. Qu'est-ce qui s'est passé ?

Hal Brognola n'était pas de meilleure humeur que Mack Bolan. Sa voix ne parvenait pas à dissimuler une tension extrême.

— On a découvert la fuite. Un fonctionnaire du Sénat. Je vais le faire crucifier, ce fumier. Et si je n'y arrive pas, je vais l'émasculer avec un coupe-ongles.

— Ça ne changera pas la situation, Hal. Arrête de te faire des reproches. Ta seule faute est d'avoir espéré. Quel est ton projet ?

— Cinquante agents fédéraux fouillent la maison de fond en comble pour trouver des indices et passent le sable de la place au peigne fin. Je vais sans doute envoyer le FBI à la *Commissione*. Dans quelques minutes, je signerai l'ordre de rafler tous les criminels de la côte Est. Je vais leur rendre la vie si impossible qu'ils n'oseront pas toucher un cheveu de la tête d'Angelina. Je vais…

— On ne te laissera jamais signer cet ordre. On te fera valser d'un bureau à l'autre. Laisse tomber.

— Laisse tomber ! S'ils n'acceptent pas, je vais leur filer ma démission.

— Hal, réfléchis un instant. Arrête tes lamentations, ça ne mène à rien. Qui a été enlevé ? L'épouse du président des États-Unis ? Non, c'est une petite bonne femme d'origine italienne dont le mari, un fédéral, est en fait agent double. C'est déjà au départ très embarrassant pour les autorités. Laisse tomber !

Ce n'était pas le ton auquel le haut fonctionnaire du *Justice Department* était habitué. Il se tut brusquement. Au bout de trente secondes, lorsqu'il parla, il avait repris ses esprits.

— J'aimerais bien te voir à ma place. Tu veux qu'on change de place ? Moi je serais tout de suite d'accord.

— Pas question, fit Bolan. La situation est explosive pour l'un comme pour l'autre. Tâchons d'accorder nos violons.

Brognola poussa un soupir.

— Tu as raison. C'est exact de dire qu'il s'agit d'une petite Italienne et rien d'autre. Tu as une suggestion ? Je t'écoute.

— Léo fait une tentative de son côté, dit Bolan. On verra bien ce que ça donnera. Entre temps tu pourrais t'occuper d'un autre problème.

— Lequel ?

— Celui de la couverture. Angie a été enlevée d'une maison appartenant au gouvernement.

— Rien à faire pour sauver la couverture. Grâce à l'indic, ils ont trouvé Angelina, sans savoir qui c'était. Son mari était un homme important, c'est tout ce qu'ils savaient. Maintenant, après le rapt, ils connaissent son identité…

— Qu'est-il arrivé aux hommes qui se trouvaient là ?

— On les enterre après-demain, soupira Brognola.

— Je commence à croire que ton idée était la meilleure. Es-tu sûr de l'origine de la fuite ?

— Je n'ai pas de preuves légales, mais je sais qui c'est.

— Coince-le. Oublie un peu la légalité. Emmène-le dans un endroit sûr et force-le à parler. Cogne-lui dessus, fous-lui la trouille, fais tout ce qu'il faut pour qu'il te dise qui a fait le coup. Ne me dis pas que tu ne peux pas faire ça.

— Malgré ma grande gueule, cette idée me terrorise, avoua Brognola.

— Tu as affaire à des sauvages, Hal. Tu ne peux rien y changer. Coince-le, ce type. Il ne nous reste plus que quelques heures pour obtenir des résultats. Écoute ta conscience et fais ce qu'il faut. Dès que tu sauras un nom, appelle-moi. Je m'en chargerai.

Brognola poussa un soupir interminable.

— D'accord. Dès que j'aurai quelque chose, je t'appellerai.

— Je compte sur toi.

Bolan raccrocha.

Bolan n'était jamais revenu à Pittsfield depuis qu'il s'était fait refaire le visage, mais c'était néanmoins très risqué de s'aventurer dans les bureaux de la préfecture. Des portraits robots de son « nouveau visage » avaient été envoyés dans toutes les préfectures des États-Unis. Pire, il devait rencontrer un homme qui l'avait bien connu quand il était tout simplement le jeune sergent Bolan.

Cependant il ne pouvait pas faire autrement.

Il rangea sa voiture devant la préfecture, mit des lunettes de soleil et entra. Il montra une carte d'identité du FBI à la réception et dit à

la jolie fille derrière le bureau :

— On m'a dit de me mettre en rapport avec le capitaine Weatherbee.

La fille lui indiqua en souriant un fauteuil confortable. Pendant qu'il attendait, elle continuait son flirt. Enfin, avec un dernier sourire éblouissant, elle lui fit signe de monter au premier : « la seconde porte à droite dans le couloir ».

Le grand flic avait grossi de quelques kilos, mais il était toujours le même. Même visage grave qui pouvait exprimer tantôt la colère, tantôt le mépris ou la gaieté. Son regard était toujours perçant, inquisiteur et impénétrable. Flic à cent pour cent, Weatherbee ne pouvait imaginer une autre façon de vivre.

Bolan lui tendit la main puis lui montra sa carte d'identité. Ensuite il traversa la pièce, s'arrêta près de la fenêtre en tournant le dos à Weatherbee. Il regarda la rue.

— C'est une ville agréable, murmura-t-il.

— C'est la première fois que vous passez dans le coin, Pulaski ?

— Pas exactement, marmonna Bolan.

Il se retourna et fit face au capitaine, le visage en contre-jour.

— Vous vous en êtes bien sorti à l'aéroport. Félicitations.

Le capitaine le fixa d'un regard neutre.

— Ne nous sommes-nous jamais rencontrés ?

— C'est possible. Mais je ne suis pas venu dans ce coin depuis un bon moment. Les gens changent, vous savez.

— En effet, dit le grand flic qui paraissait se désintéresser de la conversation. Il alluma un cigare avant de poursuivre.

— Alors, que puis-je faire pour les Fédéraux ?

— On s'attend à pas mal d'ennuis dans ce coin.

— Ils ont déjà commencé, fit Weatherbee en indiquant une série de photos de l'aéroport. On essaye encore d'analyser tout ce qui s'est passé.

— D'ici ce soir ça vous paraîtra un incident mineur, dit froidement Bolan. Les types de New York vous envoient un bataillon. Il est déjà en route.

Le capitaine le regarda, imperturbable.

— Et qu'est-ce que vous faites pour l'arrêter ?

— Pas grand chose, c'est trop tard. Je voulais vous prévenir de ce qui va se passer et…

— Bon, je suis prévenu. Pittsfield vous remercie. Maintenant, vous pouvez partir en emportant tous vos ennuis ailleurs.

Bolan retira ses lunettes et se laissa choir dans un fauteuil en souriant au capitaine.

— Vous m'aviez tout de suite reconnu, n'est-ce pas ? fit-il doucement.

Le flic ne lui sourit pas en retour. Son regard était plutôt peiné.

— Même avec ce nouveau visage vous avez un drôle de culot de venir chez moi. Qu'est-ce qui vous fait croire que je vous laisserai ressortir ?

— J'ai dû prendre le risque, Al. C'est trop important.

Weatherbee grogna.

— Vous auriez dû y penser avant de revenir à Pittsfield. Je vous ai déjà prévenu, je le répète aujourd'hui. Vous vous êtes embarqué dans une histoire que vous ne pouvez pas mener à bien. Ça ne peut finir que d'une seule manière. Tôt ou tard ils vous abattront. Malgré votre nouvelle tête et tout, vous ne valez pas plus qu'un cadavre à la morgue attendant son enterrement.

L'expression du flic s'adoucit quelque peu, puis il ajouta :

— Mais vous êtes sûrement un des hommes les plus courageux que je connaisse. Je vous accorde cinq minutes, sergent. Ensuite, je vais subitement vous reconnaître officiellement.

— Je ne prendrai que quatre minutes, dit Bolan.

Le capitaine sourit.

— Quelle confiance ! fit Weatherbee. Dites, cette carte est vraie ?

— Non, dit Bolan en secouant la tête. Mais parfois elle me facilite la vie.

— Pas cette fois, mon vieux. Alors ils envoient un bataillon ? C'est combien d'hommes, un bataillon ?

— Plusieurs centaines. Des hélicoptères, des avions de reconnaissance, des voitures tout-terrain, des armes modernes et peut-être des chiens.

Weatherbee grogna, puis se frotta le nez.

— Une force paramilitaire.

— Oui.

— Vous feriez bien de filer, non ?

— Je pensais que vous pourriez vous arranger avec la police d'État pour organiser quelques barrages. Fermer les aérodromes des alentours. Ce genre de chose, quoi.

— Mais pourquoi ? Officiellement, je ne suis pas censé savoir qu'ils vont débarquer, ces types.

— Mais vous savez que je vais bientôt quitter la ville.

Le capitaine le fixa d'un regard pénétrant qui parut s'éterniser.

— Vous y tenez vraiment, n'est-ce pas ?

Bolan haussa les épaules.

— Je me préoccupe d'un problème à la fois, capitaine. Mon problème actuel, c'est un bataillon. Je doute fort que vous puissiez les arrêter tous, mais il faut absolument que je gagne du temps.

Weatherbee secoua la tête, incrédule.

— Vous avez vraiment envie de les tuer tous, hein ? Combien de sang faudra-t-il verser pour que vous soyez satisfait ? Votre soif n'a pas de limites ?

— A vous entendre, on croirait qu'il s'agit d'un bon gueuleton.

— La vengeance est toujours bête, n'est-ce pas ?

Bolan le fixa subitement d'un regard dur et froid. Finalement il se leva et dit :

— Pensez ce que vous voudrez. Les quatre minutes sont passées.

— Il fallait que je vous le demande, fit rapidement Weatherbee. Je me dispute toujours avec Alice à ce sujet. Alice est ma femme. Elle vous voit comme Ivanhoé ou Robin des Bois. Je lui dis que ce n'est pas comme ça dans la vie. Alors, si ce n'est pas pour venger votre famille, c'est pour quoi ? Pourquoi est-ce qu'un dur à cuire comme Hal Brognola se met-il à trembler chaque fois que vous vous foulez le petit doigt ? Comment se fait-il que des flics partout aux États-Unis – des flics honnêtes – vous tournent le dos lorsqu'ils vous voient passer dans la rue ?

Bolan s'arrêta près de la porte, regarda Weatherbee par-dessus son épaule.

— Ces barrages ?

— Je ferai de mon mieux.

— Comment se fait-il qu'un vieux flic qui n'a jamais accepté un pot-de-vin de sa vie, se mette subitement à coopérer avec le criminel le plus recherché des États-Unis ?

Bolan sortit dans le couloir et heurta un jeune policier corpulent qui arrivait à toute vitesse dans le bureau de Weatherbee.

— Salut, Pappas, lança gentiment Bolan en s'éloignant.

— Qui était-ce ? demanda Pappas en entrant dans le bureau.

Weatherbee poussa un soupir et s'étira.

— Ça c'était Jacques Bras de Fer.

— Mais il m'a semblé le reconnaître. Qui est Jacques Bras de Fer ?

— Tu es trop jeune. C'est un vieux. Des hommes comme ça on n'en fait plus.

— Je ne comprends rien à ce que vous dites. Ce type connaissait mon nom, il m'a dit bonjour.

— Ce type sait tout, voit tout, fait tout.

— Je ne comprends pas.

— Tu viens de heurter Mack Bolan, Johnny. Sonne l'alarme, il est sûrement déjà loin.

Bolan était en effet déjà loin, et il ne put entendre la sonnerie stridente.

Il avait encore à faire. Il devait rencontrer un type au sujet d'un autre type. Il devait s'assurer que Léo Turrin serait accepté par le successeur d'Augie Marinello.

Il devait voir David Eritrea.

CHAPITRE XVI

David Eritrea et Léo Turrin s'étaient enfermés pour s'entretenir en privé. Angelo Flavia était affalé dans un fauteuil près de la fenêtre et il lisait le journal. Tamiano et un jeune gars regardaient la télé dont on avait baissé le son, et le petit garde du corps de Turrin, qui avait l'air d'un fou, fixait Billy Gino assis devant la porte, d'un regard dément.

Gino changea de position, constatant que la chaise sur laquelle il était assis était très inconfortable, souhaitant ardemment que le petit Fresni trouve quelque chose d'autre à fixer. Qu'est-ce qu'il croyait ? Que Billy Gino allait défoncer la porte pour assassiner son patron ?

Il fut soulagé d'entendre le bip sonore de son récepteur. Il sortit brusquement l'antenne et aboya :

— Qu'est-ce que c'est ?

— Nous avons de la visite Billy, articula une voix déformée. Tu devrais venir.

Il appela Tamiano, qui quitta à regret le vieux film avec Edward G. Robinson dans un de ses meilleurs rôles de gangster, et lui indiqua l'odieuse chaise. Ensuite il s'efforça de sourire à Fresni qui ne changea nullement d'expression, puis sortit dans le couloir pour aller voir le visiteur.

C'était un grand type qui portait des lunettes de soleil et un costume qui lui avait sûrement coûté la bagatelle de cinq cents dollars. Il se tenait près de l'ascenseur avec trois gardes qui n'avaient plus l'air de travailler et leur racontait une histoire qui les faisait bien rigoler. Drôle de façon de monter la garde, pensa Gino avec désapprobation. Un de ses hommes l'aperçut enfin et s'approcha tout de suite pour lui chuchoter :

— C'est un As noir, Billy. Il est venu pour voir Léo Turrin.

Tout s'expliquait.

Un petit frisson le parcourut tandis qu'il s'approchait du groupe. Un As de pique ou un As noir, comme on disait parfois, c'était quelque chose de très particulier. Ces hommes-là faisaient partie de l'élite de l'élite. On ne les rencontrait pas à tous les coins de rue, à aucun coin de rue d'ailleurs. On ne les voyait presque jamais, même

dans le gratte-ciel de la *Commissione* au centre de Manhattan. Billy Gino n'avait pas de mépris pour les As de pique, comme il en avait pour les autres types qui travaillaient au siège. On respectait un As noir parce qu'il n'y avait rien d'autre à faire. C'était dans l'ordre des choses.

Ses hommes étaient en extase devant l'inconnu, prêts à jeter des fleurs à ses pieds. Ils étaient complètement sous le charme. Les As noirs avaient tous de la classe, sinon ils ne seraient pas des As noirs, mais des tueurs à gages comme les copains.

Lorsqu'il arriva près d'eux, Billy Gino comprit que le type racontait la fin d'une histoire.

— Il a sauté par la fenêtre avec ses vêtements autour du cou. Je ne l'ai jamais revu. La fille non plus…

Les hommes de Gino riaient bruyamment, sans se rendre compte que Gino les avait rejoints. Mais l'As noir en était bien conscient. Il jeta un coup d'œil sur Gino puis il tendit la main.

— Salut, Billy. Tu n'es pas près de chez toi ici.

Billy Gino serra la main de l'As noir et affecta l'indifférence :

— Heu… nous nous connaissons ?

Le type lui sourit.

— Nous nous sommes rencontrés, Billy. Tu ne le sais pas toujours, mais moi je le sais.

Gino le crut sur parole. Les As se déplaçaient comme des fantômes; personne ne les voyait, mais ils étaient toujours là. On racontait qu'ils savaient tout sur chaque homme, qu'ils connaissaient ses habitudes, ses goûts, ses tendances avec les femmes et même les positions qu'il préférait. C'était ridicule, mais c'est bien la réputation qu'on leur faisait. Les As incarnaient la perfection, le surhomme, le super macho. Ils détenaient le pouvoir réel de la *Commissione*.

Billy Gino ne croyait pas tout ce qu'on disait sur eux, mais devait leur reconnaître un certain magnétisme auquel lui-même était sensible. L'homme devant lui n'était pas une exception, il avait du charme, de l'aisance et de l'assurance. Ses yeux étaient masqués par des lunettes, mais Gino savait qu'il voyait tout. Il prit la carte que l'homme lui tendit en disant :

— Appelle-moi Oméga. Il faut que je voie Léo Turrin. C'est urgent. Présente mes respects à David, mais envoie-moi Léo.

Gino ne prit pas la peine d'examiner la carte plastifiée; c'était un as de pique. C'était suffisant.

— Entrez donc monsieur, dit Gino. Je suis sûr que M. Eritrea aimerait vous dire bonjour. Il est en conférence avec M. Turrin en ce moment, mais je suis sûr que…

L'homme posa la main sur l'épaule de Gino et ensemble ils avancèrent vers la suite d'Eritrea. Le mouvement fut si fluide que Gino ne put décider lequel des deux s'était mis en route le premier.

— Les choses vont mal, Billy, dit l'As, ce n'est pas le moment de perdre du temps. J'ai de mauvaises nouvelles pour Léo. J'ai donc bien peur qu'on doive les déranger.

— Oh, mais ça ne les gênera sûrement pas.

Gino tombait sous le charme du personnage, comme les autres et il le savait. Il s'en voulait à mort.

Comme la nouvelle de la venue d'un As noir s'était rapidement transmise, des tas de types sortaient dans le couloir afin de le voir de plus près, certains presque nus, une serviette autour de la taille. Gino en éprouva presque une gêne. Il avait envie de s'excuser pour le comportement de ses hommes, mais il ne savait pas comment s'y prendre.

— Nous occupons tout l'étage, dit-il. On a laissé les portes ouvertes pour que les gars puissent se promener un peu. Comme ça, ils n'ont pas l'impression d'être enfermés entre quatre murs. Ça devient déprimant à la longue.

Le type sourit et rassura Gino. Il interpella plusieurs hommes au passage.

— Fais gaffe aux Suédoises, Jerry… Ça va sur Lexington Avenue, Eddie ?

C'est comme ça qu'on crée une légende, se dit Gino. Il n'y avait rien qui impressionnait autant un soldat qu'un supérieur qui l'appelait par son nom et qui semblait connaître tous les détails de sa vie quotidienne.

Gino comprenait la fascination qu'éprouvaient les soldats, d'autant plus qu'il était lui aussi sensible au phénomène. Il avait ressenti une grande fierté lorsque le type lui avait seulement dit : « Salut, Billy…T'es pas près de chez toi ici… »

Le type connaissait son nom et savait d'où il venait. En conséquence, Billy Gino s'était senti flatté.

Cela l'irritait un peu, mais il accompagna l'homme dans la grande salle de séjour de l'appartement avec beaucoup d'égards, puis traversa rapidement la pièce pour frapper sur la porte close. Il fut

relativement surpris de se rendre compte que le type était toujours à côté de lui. Jocko Fresni s'était levé d'un bond pour s'interposer.

— Salut, Jocko, lança l'As noir. T'as marqué combien de points ?

Le petit garde du corps rougit de joie et marmonna :

— J'ai gagné deux jeux mais, malheureusement, je n'ai pas pu continuer.

Il n'essaya plus de s'interposer quand Billy Gino frappa de nouveau puis entra dans la chambre d'Eritrea.

Eritrea gronda :

— Qu'est-ce qui se passe, Billy ?

Gino lui tendit le portefeuille de l'As noir qui contenait la carte plastifiée.

— Il s'appelle Oméga. Il est venu parler à M. Turrin. Il prétend que ça ne peut pas attendre.

Eritrea regarda brièvement Turrin, l'air surpris.

— Tu le connais, cet Oméga ?

— Oui, plus ou moins. Je crois.

Il s'adressa à Gino :

— Un grand type, beaucoup de charme, très viril ?

Gino acquiesça en silence.

— Il dit qu'il a de mauvaises nouvelles à vous transmettre, Monsieur Turrin.

Turrin prit le portefeuille puis se dirigea vers la porte. Eritrea se leva et le suivit d'un pas rapide, s'examinant furtivement dans une grande glace. Gino eut honte pour lui. Qu'est-ce qu'il en avait à foutre, lui, d'un As ? Et puis, après tout, même les patrons changeaient d'attitude devant un de ces hommes.

Eritrea s'arrêta sur le pas de la porte, ne sachant s'il devait sortir ou s'il devait faire entrer le visiteur. Mais il était évident que le type n'avait pas l'intention d'entrer. Gino sortit rapidement et annonça un peu trop fort :

— Monsieur Eritrea, voici M. Oméga.

Eritrea sortit de la chambre comme un boulet, la main tendue. Oméga prenait déjà les choses en main. Il désigna Gino puis Fresni du doigt en disant :

— Vous deux, restez. Les autres, sortez prendre l'air. Pas toi, Angelo, tu peux rester aussi.

Puis, sans reprendre son souffle, il saisit brusquement la main inerte d'Eritrea et lança :

— Désolé de vous interrompre, David. Tu nous excuseras une minute.

Laissant Eritrea sur place, il entraîna Turrin de l'autre côté de la pièce où ils s'isolèrent dans un coin.

Les autres types quittèrent rapidement la suite.

— Qu'est-ce qui se passe ici ? chuchota furieusement Eritrea.

— Ce n'est sûrement pas personnel, Monsieur Eritrea.

Billy Gino se demanda pourquoi il cherchait des excuses pour l'As de Pique.

Effectivement, que se passait-il ?

CHAPITRE XVII

— Tu es fou ! souffla rageusement Léo Turrin. Qu'est-ce que tu…

— Tais-toi et écoute-moi, fit calmement Bolan. Je viens de parler à Hal. Il a un plan, et les choses vont mieux que tu ne le penses. Je vais parler à Eritrea maintenant et faire pression sur lui, mais je dois savoir ce que tu lui as déjà dit.

— Nous nous sommes pour ainsi dire mis d'accord, dit nerveusement Turrin. Il essaye de me contraindre à me déclarer de son côté. Ça se passe à peu près comme tu l'avais prévu.

— Qu'est-ce qu'il t'offre ?

— Des territoires. Il dit que Di Anglia et que d'autres *capos* new-yorkais sont d'accord avec lui. Il affirme qu'ils s'apprêtent à bouger d'un jour à l'autre. Mon organisation leur plaît, et ils espèrent que je vais me déclarer de leur côté. Qu'est-ce que tu en penses ?

— A-t-il parlé d'Augie ?

— Non, à peine.

— Tu lui en as parlé ?

— Pas vraiment. Je lui ai demandé comment il allait. Il m'a dit qu'Augie allait bien, mais qu'il voulait organiser la succession. C'était pour me faire comprendre qu'Augie l'avait choisi comme prince héritier.

— Bon, je vois. Allons dans ce sens.

— OK.

— Prépare-toi. Je viens de t'apprendre le rapt d'Angelina.

Turrin recula brusquement en hurlant :

— *Quoi !*

Fresni, qui traînait de l'autre côté de la pièce, redressa vivement la tête et fit un bond en avant.

— Qu'est-ce qu'il y a, Léo ? Ça va ?

— Ça va, aboya Turrin. Fous-moi la paix !

Il donna un grand coup de pied dans le canapé, faisant valdinguer un coussin, et frappa le mur du poing.

— Arrête ! fit Bolan en élevant la voix. Réserve-toi pour les types qui l'ont prise !

Eritrea et Gino s'approchèrent lentement. Turrin leur tourna le dos et se dirigea brusquement vers la fenêtre. Immobile, il fixait la rue.

— Qu'est-ce qu'il a ? demanda doucement Eritrea.

— Il faut que je te parle, David, dit Bolan tout bas.

Eritrea le prit par le bras et l'entraîna dans la chambre.

— Billy ! Va nous chercher des rafraîchissements.

— Juste du café pour moi, précisa Bolan.

— Moi aussi. Fais-en préparer du frais à la cuisine.

Bolan se laissa conduire et referma la porte d'un coup de pied au passage. Dès que la porte claqua, il se tourna vers Eritrea.

— C'est strictement confidentiel, David.

— Évidemment.

Celui-ci essayait de faire asseoir Bolan. Mais Bolan se planta devant la fenêtre et contempla longuement le mafioso avec un sourire inquiétant.

— C'est vraiment toi que j'étais venu voir.

— Je sais. J'avais compris.

— Je suis venu aussitôt que possible. As-tu été durement touché ?

— Plutôt, oui. La moitié de mon groupe a été anéanti. Léo prétend que Bolan est ici; la police semble le confirmer. Moi, je croyais que c'était Léo qui nous avait sauvés, mais il m'a dit qu'il n'y était pour rien. Il jure que c'est un coup de Bolan.

— Léo sait de quoi il parle. Il a déjà essuyé le feu de Bolan.

— Je sais.

— Mais il n'y avait pas que Bolan, David.

— Oui, c'est possible… Mais pourquoi a-t-il voulu intervenir, celui-là ? Il m'a sauvé la vie. Je ne comprends pas.

L'As noir haussa les épaules avant de répondre :

— Il ne faut pas essayer de le comprendre, il est bizarre. Mais je ne crois pas qu'on le reverra de si tôt. Je suis passé voir Weatherbee avant de monter.

— Qui ? Ah, tu le connais, ce flic ?

Bolan fit un geste de la main.

— Comme ci comme ça. Les flics disent que Bolan ne pouvait plus rester à Pittsfield. Je crois qu'ils ont raison. En tout cas, Bolan ne pose plus de problème.

— Mais quelqu'un en pose un. Sais-tu qui ?

Bolan indiqua la porte close.

— Il y a d'abord un problème là, dans l'autre pièce. Si tu parviens à le résoudre, tu te seras fait l'ami le plus loyal qu'on puisse souhaiter. Je dis ça parce que je connais Turrin.

— Je ne comprends pas. Résoudre quoi ?

— Je viens de lui donner de mauvaises nouvelles. Est-ce qu'il t'a expliqué ce qui se passait ici ?

Eritrea acquiesça :

— Quelqu'un a donné l'ordre de le supprimer. Je crois que je peux arranger ça…

— Ce n'est qu'une partie du problème. On vient d'enlever sa femme.

Eritrea écarquilla les yeux.

— C'est immonde, ça !

— C'est pire que tu ne le penses. Ils ont combiné les choses grâce à un indic à Washington. Ils se sont arrangés pour faire croire qu'elle avait été enlevée d'une planque appartenant au FBI. Ils ont tué deux agents pour consolider leur histoire. Ça se saura ce soir. On dira que la femme de Léo était sous la protection du FBI.

Le regard d'Eritrea était intrigué.

— C'est drôlement bien combiné, murmura-t-il. Ils l'ont coincé de tous les côtés, n'est-ce pas ?

Bolan poussa un soupir. Il regarda par la fenêtre quelques instants, puis se retourna vers Eritrea.

— Peut-être, peut-être pas. Ils veulent le mettre en mauvaise posture. Ce n'est pas obligé qu'ils y arrivent.

— Je vois ce que tu veux dire.

— Voici ce que tu vas faire.

— J'écoute.

— Rentre à New York. Emmène Léo avec toi. Convoque les tiens et précisez vos intentions. Que tout le monde se déclare de ton côté ou qu'ils prennent leurs risques. Tu as mon soutien et je représente aussi les autres. Tu sais de qui je parle.

Eritrea ne put s'empêcher de sourire.

— Merci… Je ne peux pas te dire combien je…

— Laisse tomber. Je fais seulement mon boulot. Je n'aime pas ce qui se passe depuis un certain temps et je ne suis pas le seul. Alors, nous nous sommes décidés. Nous avons opté pour toi. On voulait que tu le saches et que tu agisses en conséquence. C'est pour te dire ça que je suis venu.

— C’est extrêmement réconfortant. Mais il faudrait que je puisse compter sur votre appui. L’opposition est très forte.

— Ne t’en fais pas pour l’opposition. Elle ne sera plus en position de force lorsque tu arriveras à New York.

— Dis, Oméga, je ne sais pas comment te dire à quel point je…

Eritrea s’arrêta, incapable d’exprimer sa gratitude.

Bolan lui sourit, très satisfait du résultat :

— Il ne te reste plus qu’à commencer à bouger, David.

— OK. Formidable. Et Augie ?

Bolan souriait toujours.

— Et alors ?

Eritrea se détendit :

— Très bien. Du moment que nous sommes d’accord.

Bolan ne voyait pas exactement ce à quoi il faisait allusion, mais il se tut.

— Il faudra t’occuper des ennuis de Léo. Il faudra l’en sortir, sinon ça pourrait te faire du tort.

— Je devrais peut-être me séparer de lui tout de suite ?

Bolan secoua la tête, contrarié.

— Je te le déconseille. Tout se sait. Tu aurais l’air faible. Il faut leur faire rendre gorge.

Eritrea sourit enfin.

— Tu peux compter sur moi. Je sais ce qu’il faut faire.

Bolan en était persuadé.

— Bien. Fais ce qu’il faut pour récupérer sa femme et après tu les écraseras. C’est très important. On aime bien Léo et on n’aime pas ce qu’on a essayé de lui faire. C’est peut-être ça qui nous a décidés en ta faveur. A toi d’en profiter, David. Ne rate pas l’occasion.

— Ne t’en fais pas. J’ai le même sentiment que vous en ce qui concerne Léo. C’est un homme de valeur. On ne peut pas se permettre de le perdre.

— Exactement. C’est également notre opinion sur toi, David.

— Je suis flatté… Il va falloir que nous nous organisions mieux dorénavant. Je veux me rapprocher de ton groupe, travailler en harmonie.

— C’est normal. Ça va de soi. Quand pourras-tu commencer ?

Eritrea consulta sa montre.

— Voyons, il est… Il va falloir que je m’entende avec Weatherbee d’abord.

— Je m'en charge.

— Bien. Alors je vais louer un avion. Évidemment je n'y avais pas pensé auparavant mais…

— Laisse plutôt Léo te trouver des voitures. Tu arriveras à New York dans quelques heures.

— Bien, on fera comme ça.

— On compte sur toi, David.

Bolan prit Eritrea par le bras et l'entraîna vers la porte.

— Quand tu seras rentré, appelle Di Anglia et dis-lui ce que tu fais. Qu'il envoie ses hommes dans la rue pour raconter ce qui se passe.

— Bien.

Ils entrèrent dans la salle de séjour juste au moment où Billy Gino arrivait de la cuisine, poussant devant lui une table roulante avec une cafetière brûlante, des monceaux de sandwiches et de pâtisseries.

— Mets Billy au courant, dit Bolan. Dis-lui aussi que je l'ai vu et qu'il aura sa part du gâteau.

Eritrea sourit largement.

— C'est un homme de valeur.

— Il pourrait travailler pour la *Commissione,* suggéra Bolan.

— Léo aussi, maintenant que j'y pense, rétorqua Eritrea.

— Tiens, c'est une idée, fit Bolan. Parle-lui en. Quand vous serez en route pour New York. Tu verras bien ce qu'il pense.

— D'accord.

— Je vais lui dire deux mots avant de partir. Histoire de le rassurer.

— Bonne idée, dit Eritrea.

Bolan traversa la pièce pour rejoindre Turrin, tandis qu'Eritrea s'approchait de Billy Gino.

— Mais qu'est-ce que tu fabriques ? chuchota Turrin.

— Je profite de l'occasion.

— Comment ça ?

— Je réorganise. Tu es maintenant le compère d'Eritrea. Ne t'en fais plus pour Angelina. Tout va s'arranger. Tu vas accompagner Eritrea à New York. Profite de l'occasion.

— Attends une seconde ! Qu'est-ce que tu…

— Je vais terminer mon petit boulot, puis je vais disparaître. Oméga changera de visage et d'identité. Personne ne s'en souviendra plus. Souris, mon vieux. Tu vas faire parti de la *Commissione*.

— Tu es fou !

— Bien sûr. Toi aussi. Eux aussi, tous autant qu'ils sont. Quelle importance ? Attention, Léo, ne perds pas cette occasion.

Il se retourna et marcha rapidement jusqu'à la porte, quittant son ami qui avait une dent creuse à l'intérieur de laquelle il y avait une pilule mortelle.

Ils étaient tous fous.

CHAPITRE XVIII

Les choses commençaient à aller comme le voulait Bolan. En lui, tout se préparait pour le combat, jusqu'au plus profond de ses fibres. Et il savait – comme tous les guerriers, – qu'il arrive un moment où l'équilibre entre la vie et la mort dépend du moindre mouvement.

Il appela Weatherbee.

— Votre conscience ne souffre pas trop ?

— Pas du tout, fit gaiement le grand flic. Le préfet a convoqué tous les directeurs d'agence pour discuter nos problèmes. Il y aura le directeur de la police d'État, celui du canton et même le représentant du FBI. Il va demander qu'on ferme la ville. Mais ça marchera dans les deux sens, mon vieux.

— C'est une bonne nouvelle, Al.

Weatherbee poussa un soupir.

— Si vous êtes prudent, vous vivrez peut-être assez longtemps pour fleurir la tombe de vos parents. Mais ne vous trompez pas, ce n'est qu'une question de temps avant qu'ils ne vous tuent.

— On va tous mourir un jour, dit Bolan. Mon chemin est différent de celui qu'empruntent les autres, voilà tout. Au fait, moi aussi j'ai une bonne nouvelle à vous apprendre. Les New-Yorkais repartent en ce moment même. Je crois que vous devriez les laisser partir. Bon débarras.

— Comment savez-vous qu'ils partent ?

— Parce que quelqu'un a dit à Eritrea que c'est ce qu'il devait faire. Il a pensé que c'était logique. Je lui ai également dit que j'arrangerais les choses avec vous.

— Pas possible !

— Mais si c'est possible ! Croyez-moi, laissez-les filer, Al.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. J'essayais d'être drôle. Mais je suppose que je suis trop vieux pour faire le pitre.

— Vieux, vous ! Alice n'est sûrement pas d'accord.

— C'est vrai, elle est bon public. Ce soir je vais lui faire mon numéro de Rudolf Valentino ou peut-être du Roi Arthur.

Bolan s'esclaffa puis raccrocha doucement. Il composa un autre numéro et Billy Gino répondit aussitôt.

— C’est moi, Billy, dit Bolan. Dis à David que je me suis arrangé avec Weatherbee. Mais vous devrez être partis d’ici une demi-heure. Ils vont mettre des barrages partout. Vous n’aurez pas beaucoup de temps pour passer.

— Bien, monsieur. OK.

— Appelle-moi Oméga.

— Merci. Heu… David m’a dit ce que vous lui avez dit. Vous êtes un type bien, Oméga. Si jamais vous avez besoin de quoi que ce soit, faites signe à Billy Gino. Je serai là. Vous savez ce que je veux dire.

En effet, Bolan savait ce qu’il voulait dire.

Billy Gino lui serait éternellement dévoué. Au moindre signe, il tuerait ou se laisserait tuer. Bolan secoua la tête et monta dans sa voiture en pensant à tous les Billy Gino qu’il avait connus. Quel gâchis. Combien le monde serait meilleur si tout ce potentiel de loyauté et de fidélité pouvait être canalisé différemment.

Il se dirigea au nord en concluant que ce ne serait pas pour demain. Le souffle de la guerre lui envahit l’esprit. La forteresse était proche. Il chassa toutes les pensées de sa tête et se prépara à livrer bataille.

CHAPITRE XIX

Bolan accéléra en douceur pour monter la pente qui menait jusqu'à la grande maison. Il passa dans la zone de tir, les mains crispées sur le volant.

C'était le moment le plus dangereux.

Il posa une main sur la portière en contournant l'amas de ferraille qui bloquait à moitié le passage.

Puis il vit une lueur sur la hauteur, une flamme entre les arbres et ensuite une longue traînée de feu qui fonçait sur lui.

Il se jeta hors de la voiture, roula par terre, se réfugia derrière les tôles froissées et calcinées de la voiture près du portail, tandis que sa propre voiture continuait son chemin. Quelques secondes plus tard, la fusée entra en contact avec la voiture. Il y eut un hurlement de vent puis une explosion terrifiante dont le souffle brûlant lui chauffa le visage.

Il se leva et se mit à courir vers la maison sous les débris qui tombaient de partout.

— Ne tirez pas ! hurla-t-il en courant vers le porche.

La porte s'ouvrit et Bolan plongea à l'intérieur de la maison, se jeta sur le plancher tandis qu'on le saisit par derrière pour le retourner sur le dos. Un pied se posa sur son estomac, un autre sur sa gorge, et il vit le double canon d'un fusil à quelques centimètres de son nez.

— Dans la poche de ma veste, grogna-t-il.

Une main violente écarta la veste, saisit le portefeuille et le Beretta en même temps.

Aussitôt on le relâcha et le remit sur pied. Un type qui se trouvait dans un coin se mit à rire.

— Hé ! c'était formidable cette course à pied. J'ai jamais vu un type courir aussi vite !

Certains s'approchèrent pour l'épousseter, puis reprirent respectueusement une certaine distance.

Le type qui avait ri lui rendit le Beretta mais conserva le portefeuille.

— Vous avez été formidable, mais sans vouloir vous offenser, monsieur, comment est-ce que vous vous en êtes sorti ?

La voiture démolie se trouvait à trente mètres de la maison et continuait à brûler. La lueur rougeâtre des flammes provoquait d'étranges ombres dans la grande pièce. Ébahis, les hommes s'approchèrent des hautes fenêtres et regardèrent les tôles tordues. Une force dévastatrice s'était subitement abattue dans le parc.

Un autre type entra dans la pièce. Il était un peu moins grand que Bolan, mais plus trapu et plus jeune. Il avait le visage inexpressif.

— Dites-moi comment vous vous êtes sorti. J'aimerais bien le savoir.

— Je l'ai vu arriver, grogna Bolan. C'était impressionnant, Simon.

L'homme esquissa un vague sourire.

— Vous avez les yeux aussi bons que les jambes, observa-t-il.

— Un coup de chance, fit Bolan avec modestie. J'ai vu la première voiture près du portail et je me suis retourné pour essayer de comprendre ce qui s'était passé. J'ai tout de suite compris.

— Vous n'avez pas vu d'où ça venait ?

— Des collines, un peu à l'ouest.

L'homme acquiesça, puis tendit la main pour prendre le portefeuille. Il le regarda brièvement puis fixa Bolan. Il réagit aussitôt, reconnaissant un homme qui lui était supérieur.

— Vous avez l'avantage, observa-t-il obséquieusement.

Bolan jeta un coup d'œil vers la voiture en feu puis sourit :

— Appelle-moi Lucky.

L'autre lui sourit cette fois avec sincérité.

— Je suis content que vous soyez là et je suis navré que vous ayez eu tant de mal pour entrer. Nous avons des ennuis, comme vous vous en êtes aperçu.

Il s'adressa au type qui avait ri :

— Ça ne va pas de l'avoir roulé par terre, non ? Tu as bien vu qu'il courait comme s'il avait le diable à ses trousses.

Le type s'excusa.

— Pas grave, fit Bolan. J'aurais dû signaler mon arrivée.

Simon avait envie de lui poser une foule de questions, mais le protocole lui interdisait de faire le premier pas. Il lui offrit de se rafraîchir.

Bolan refusa poliment et lui dit :

— Le bataillon a été retardé.

— J'espère que ça ne sera pas trop long, observa Simon en gardant son calme.

Seuls ses yeux trahissaient son inquiétude.

— Il a fallu contourner certains endroits. Partout, il y a des barrages. Il faut que je lui parle.

Simon lui indiqua l'escalier. Ils traversèrent le grand salon. Bolan compta une trentaine d'hommes. La maison était telle que Turrin la lui avait décrite, mais le standing était moins élevé maintenant. Il y avait des meubles bon marché disséminés sans goût dans les différents coins. Le visage des hommes accusait la fatigue d'un siège prolongé. Ils n'avaient plus le moral. Le rigolo était un chef d'équipe. Il éloigna ses hommes des fenêtres et tenta de les calmer.

Toutes les portes dans le couloir de l'étage supérieur étaient ouvertes, sauf une. C'était l'appartement dont lui avait parlé Turrin.

Bolan espérait découvrir plus que « l'homme » derrière cette porte close. La conviction intime d'avoir deviné son identité l'avait poussé à prendre le risque de pénétrer dans la forteresse. Mais une conviction ne suffit pas. Il faut des preuves.

Il s'était dit qu'Angelina Turrin se trouvait quelque part au *Club Taconic*.

— Patientez là, s'il vous plaît, demanda Simon.

Il frappa doucement, attendit un instant puis ouvrit la porte et entra.

Bolan resta dans le couloir devant la porte restée ouverte. Il affichait un manque complet d'intérêt pour celui qui se trouvait dans l'appartement. Il attendait qu'on lui demande d'entrer.

Il ne reçut aucune invitation. Au contraire. Une voix rauque lança brusquement :

— C'est Mack Bolan ! Prenez-le !

Bolan ne réfléchit pas, son instinct de survie commanda toutes ses actions. Les événements se télescopaient en un chaos incroyable.

Le Beretta apparut dans sa main. Il se mit à tirer sur ceux qui étaient dans l'appartement, puis se jeta dans le couloir. Il n'y avait qu'une fenêtre tout au bout. Bondissant à travers la vitre, Bolan atterrit à quatre pattes sur le toit en pente de la cuisine, reprit son élan et sauta par terre.

Atterrissant sur le gravier, il roula sur lui-même sans perdre une seconde. Une mitraillette aboya du premier étage. Bolan contourna l'angle de la maison et se mit à courir vers la clôture.

Un coup de fusil venant de très près l'envoya à terre. Les plombs avaient arraché le dos de sa veste. Il ressentit une douleur vive. Se

relevant avec la rapidité d'un éclair, il riposta avec un tir à l'instinct sur l'homme au fusil. Celui-ci laissa tomber son arme en grognant. Bolan piqua un sprint, passant devant les bungalows. Derrière lui, d'innombrables coups de feu annonçaient la chasse à l'homme.

Un mouvement, dans un des bungalows, capta fugitivement son regard, sans qu'il puisse immédiatement dire ce que c'était. Il sauta par-dessus la clôture et se cacha dans les buissons.

Il était tiré d'affaire.

Mieux même.

Un voix s'éleva dans son dos :

— Arrêtez ! Laissez-le partir. Vous autres, restez à l'intérieur du camp !

Bolan se réjouit de la prudence des tueurs.

Il avait trop défié le destin en pénétrant dans la maison.

A qui donc appartenait cette voix rauque qu'il était sûr d'avoir déjà entendue quelque part ?

Il n'en savait rien. Il continua prudemment, reprenant son souffle et examinant ses blessures. Sa jambe était en sang et son dos déchiré par les plombs. Mais il n'était pas gravement touché. Mieux, il n'était pas mort.

Il avait bien couru.

Sa mission avait payé. Il n'avait rien vu dans la chambre et il n'avait pas reconnu la voix, mais ce qu'il avait aperçu dans le bungalow le rassurait beaucoup. Recroquevillée sur un lit au fond de la pièce, nue et terrifiée, il y avait une femme.

Il avait retrouvé Angelina Turrin.

CHAPITRE XX

Il n'y avait pas de messages pour Bolan sur le répondeur. Aucun enregistrement sur le magnétophone relié à la ligne téléphonique du club. Bolan grimpa au sommet du poteau afin de couper cette ligne pour isoler les assiégés du monde extérieur, et pour passer un dernier coup de téléphone à Hal Brognola. Il entendit une série de déclics puis enfin la voix de son ami.

— Laisse tomber, Mack. C'est fini.

— Dis-moi ce qui s'est passé.

— Quelqu'un m'a pris de vitesse. Le type a été flingué sur les marches du Sénat.

— Ça ne fait rien.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Écoute-moi bien, Hal. Les détails sont importants. L'endroit s'appelle le *Club Taconic*. Il se trouve au nord-ouest de Pittsfield près de Hancock Pike. C'est une forteresse avec une cinquantaine d'hommes à l'intérieur. Peut-être la nouvelle capitale du crime. Le cerveau s'y trouve, et la retraite est bloquée. Tu vois bien que je ne peux pas laisser tomber en ce moment.

— Et Angelina ?

— Tu as tout compris. Elle se trouve dans un des bungalows au bout du parc. L'ensemble est assez spacieux avec des pelouses et des tas de buissons. Ils sont bien armés. Je ne crois pas que je pourrais rentrer de nouveau à moins de les massacrer tous. C'est sans doute ce que je vais être obligé de faire parce que…

— Je m'en charge. Laisse tomber, file.

— J'aimerais bien pouvoir, mais ils attendent des renforts. Tout un bataillon est déjà en route. Ils seront là d'un moment à l'autre. Il faut agir vite en souhaitant que ça marche. Si tu envoies des flics par ici, Angelina sera la première à trinquer. Ils la tueront aussitôt, tu le sais. Avec un peu de chance, je la délivrerai. En attendant, prépare une équipe. Si je rate mon coup, à toi de te débrouiller.

— D'accord.

— Donc… attends une seconde…

— Ça va ?

— Oui, je…

— Ça n'a pas l'air d'aller.

— Oh, juste quelques petits bobos. Je suis en haut d'un pylône et cette putain de courroie appuie sur mes blessures. Tu dois prévenir Léo. Il est en route pour Manhattan. S'il t'appelle, dis-lui la vérité. Il y a droit.

— Entendu. Mais est-ce qu'il ne roule pas dans le mauvais sens ? Il est grillé n'est-ce pas ?

— Je crois que c'est résolu, du moins pour le moment. On a étudié un scénario, je vais te le raconter. Voilà : quelqu'un a voulu compromettre Léo. Il s'est introduit dans une planque du gouvernement et il a liquidé deux fédéraux pour que ça paraisse vrai. A Washington, un de ses complices a fait courir le bruit qu'un agent important du *Justice Department* allait parler. Les fédéraux gardent la famille de cet agent important dans cette maison pour la protéger. Est-ce que ça colle ?

— Tout à fait.

— Quelqu'un devait ensuite présenter la femme de Léo et raconter qu'elle avait été enlevée d'une maison appartenant au gouvernement. Est-ce que ça te va ?

— Absolument.

— Mais il y a toujours un problème, Hal. Il va falloir trouver un homme de paille afin de couvrir le véritable indic.

— J'imagine que tu as déjà trouvé quelqu'un.

— Pas encore. Mais je vais me débrouiller. Un macchabée. C'est ce qu'il y a de mieux, n'est-ce pas ?

— Tu parles !

— OK. Je vais livrer le précieux colis. Il sera aussi bien ficelé que l'histoire qui l'accompagne.

— J'espère que ça va. Vérifions, il y a un indic – un vrai, pas le faux. C'est lui qui a enlevé Angelina. Maintenant nous allons la récupérer et, par la même occasion, sauver Léo en le remplaçant par un faux agent secret. C'est ça ?

— Exactement.

— Bien, mais l'indic – le vrai – avait raconté qu'un mafioso important était réellement un agent. Tu comptes trouver un type pour remplacer Léo et calmer les esprits fébriles à Washington.

— D'une pierre deux coups. Nous couvrons Léo et, en même temps, nous portons un coup à l'ennemi en le minant à la base. Tu

vas te trimballer au Sénat avec un macchabée et tu vas leur dire : « Désolé de vous offenser avec ça, mais il est mort. On n'y peut rien, c'est dommage. » Ensuite, tu organises des funérailles dignes de ton agent – le faux – et tu raconteras ce que tu voudras à la presse. Avec un peu de chance ça se terminera là.

— C'est bien pensé. Tu vas me donner qui ?

— Un type relativement important, mais pas au sommet. En fait, je ferai ce que je pourrai, surtout si tu es pressé par le temps.

Brognola poussa un soupir.

— Je prendrai ce que tu m'enverras sans rechigner, Mack.

— A bientôt, mon pote.

— Ah, je suis encore ton pote. Je commençais à me poser des questions.

— Je t'aime toujours, Hal, mais je ne veux pas me marier avec toi.

— Va te faire foutre ! s'esclaffa Brognola. Bon, j'imagine que Léo connaît le scénario aussi.

— Dans les grandes lignes, oui. Il faut que j'y aille, il ne me reste plus beaucoup de temps.

— Je sais que c'est ridicule, mais sois prudent.

Bolan se mit à rire.

— Si tu me voyais maintenant, en haut de ce poteau, tu rirais bien de ce que tu viens de dire. Aussi, Hal, ce n'est pas en étant prudent qu'on gagne la partie.

Il coupa la communication et descendit de son perchoir.

Il avait à faire. Il avait à tuer.

On ne tuait pas en étant prudent.

CHAPITRE XXI

Plusieurs choses gênaient encore Bolan pendant qu'il s'occupait de la préparation pour la grande bataille de Pittsfield.

Il ne comprenait toujours pas pourquoi Pittsfield avait été choisie. Pourquoi se battre pour un territoire dont personne ne veut ? Il avait pensé que la réponse était peut-être la forteresse elle-même, mais lorsqu'il y était entré, il n'avait rien vu qui puisse confirmer cette hypothèse.

Enfin pourquoi s'était-on attaqué à Léo Turrin ? Pourquoi avait-on pris la peine de retrouver sa famille, puis d'enlever sa femme ? Était-ce parce qu'on avait découvert les activités secrètes de Turrin ? Même s'ils avaient trouvé, pourquoi se donner tant de mal au lieu de le liquider purement et simplement ? Ce n'était pas logique. Les événements de Pittsfield n'étaient qu'un maillon dans l'immense chaîne de bouleversements qui secouaient la Mafia. Quand même, pourquoi justement cette ville ?

Ce n'était pas la seule question sans réponse. Pourquoi les hommes de Simon s'étaient-ils enfermés dans le vieux *Club Taconic* – réinstallé à la hâte – juste sous les canons de Bolan pour attendre passivement que des renforts viennent les libérer… Pourquoi n'opéraient-ils pas une sortie en force ?

Encore plus étonnant, ils ne profitaient pas de la mission ratée de Bolan. Cet incident aurait facilement pu être exploité pour quitter leur trou et choisir une position plus sûre. Quelque chose les empêchait de bouger, c'était clair. Mais qu'y avait-il de si précieux dans cette vieille baraque ?

Simon n'était pas un imbécile, pourtant ses réactions étaient pour le moins inattendues. Lorsque Bolan avait lancé sa première attaque, Simon avait fait entrer ses hommes dans la maison, et il avait appelé au secours. Cela ne rimait à rien. Si Bolan avait réussi à faire sauter une voiture avec deux hommes dedans, il pouvait également détruire la maison qui en contenait cinquante.

Mais Simon réfléchissait comme un As. Il avait dû conclure que si Bolan n'avait pas fait sauter la maison, c'était parce qu'il ne le pouvait pas.

Il était donc probablement sorti de la maison pour essayer de comprendre. Examinant les collines environnantes et analysant les données balistiques dont il disposait, il avait sûrement dû conclure que l'artillerie de Bolan se trouvait à un endroit d'où il pouvait tirer sur le portail mais pas sur la maison elle-même.

Il avait dû se poser d'autres questions sur la tentative de pénétration qui avait été une folie. Il était donc logique de croire que Bolan ne travaillait pas seul; il s'était fait tirer dessus par ses complices et il avait sauté de sa voiture juste à temps.

Cela expliquerait mieux le choix de Simon, car si les associés de Bolan avaient pu faire sauter sa voiture, ils pouvaient également canarder impunément toutes celles qui tenteraient de quitter la propriété entourant le club.

Bolan n'était pas encore satisfait.

Pourtant les questions sans réponse ne changeaient pas les circonstances extrêmement dangereuses. Il devait quand même retourner au club pour enlever Angelina Turrin des mains de ses ravisseurs. Il n'avait pas d'alternative.

Pour ce faire, il lui faudrait utiliser toutes ses ressources et toutes les armes les plus sophistiquées dont il disposait, notamment le système de commande à distance du lance-fusées.

Grâce à un émetteur, pas plus grand qu'un paquet de cigarettes, et qui comportait quatre boutons, il pouvait choisir quatre cibles déterminées au préalable, puis tirer au choix celle qu'il voulait atteindre. Il lui suffisait d'appuyer sur le bouton correspondant à celle-ci.

Bolan était presque prêt. La caravane et le lance-fusées étaient en place; il choisit pour lui-même un armement complet : le M16/M79 avec beaucoup de munitions pour la mitraillette et le canon, qui tirait indifféremment des explosifs, des chevrotines et des bombes à gaz.

Il mit le gros Auto-Mag sur sa hanche droite et rangea suffisamment de chargeurs pour décimer un régiment.

Il y avait aussi toutes sortes de grenades, de bombes et de gadgets meurtriers accrochés sur des bandoulières qui se croisaient sur son torse, faciles à saisir.

Dans l'ensemble, c'était une équipe complète. L'homme et la machine. Mais c'était une illusion technique, car il n'y avait qu'un homme. En fin de compte, c'était toujours l'homme qui primait parce que lui seul pouvait atteindre l'ennemi.

Bolan ne se faisait pas d'illusions. Jusqu'à présent, il avait toujours réussi à s'en tirer. Cette fois, il en était moins sûr, mais il était quand même prêt à entreprendre cette offensive qui serait peut-être sa dernière. Il n'avait plus beaucoup de temps.

Il fallait y aller.

Le plus sauvage de tous était prêt.

Bolan rangea la caravane à cent mètres du portail, puis il en descendit pour continuer à pied, longeant la route et les voitures calcinées.

Il était inconcevable qu'ils ne l'aient pas vu. Sans doute l'observaient-ils afin de comprendre ce qu'il faisait – en se demandant pourquoi il venait à eux en plein jour et à découvert.

Certains se rappelaient peut-être le sprint qu'il avait fait un peu plus tôt, et souhaitaient qu'il recommence, alourdi par tout son équipement.

Il passa devant le portail, sachant que dans quelques secondes ils ne se poseraient plus de questions et qu'ils se mettraient à tirer. Il appuya sur un bouton. Une fusée rugit au-dessus de sa tête, déplaçant un courant d'air chaud.

La maison trembla sous l'impact, une partie du toit s'envola à la verticale sous une colonne de feu. Ce fut la panique.

Bolan continua à avancer au milieu de l'allée pavée, tandis que des hommes affolés jaillissaient de la maison qui commençait à s'écrouler par pans entiers. Bolan leur expédia une interminable rafale circulaire tout en s'approchant du bungalow dans lequel se trouvait Angelina Turrin.

Une autre fusée siffla au-dessus de lui. La horde sauvage fut arrêtée net dans sa fuite éperdue et dut faire demi-tour pour affronter l'homme qu'elle essayait désespérément de fuir. Bolan entendit tonner fusils et mitraillettes. Il leur rendit le feu à coups de Ml6. Les explosions faisaient penser à une symphonie et le chant de Bolan était une berceuse mortelle.

Méthodiquement, implacablement, il avançait vers le bungalow, vers la femme de son ami. Cette femme innocente que rien ne prédisposait à la folie destructive des « sauvages » de la Mafia. Au contraire, elle était faite pour la douceur, pour la vie.

Une subite fusillade l'obligea à se retourner. Il tira à l'instinct et vit trois hommes dégringoler du toit, coupés presque en deux par les

grosses balles, une pluie de sang et de chairs inondant la pelouse. D'autres types sautèrent par la fenêtre, les vêtements en feu. Ils avaient trop attendu. Il les acheva d'une balle dans la tête et reprit sa marche meurtrière.

Bien qu'il soit blessé, l'Exécuteur ne sentait aucune douleur, son cou saignait et son bras lui semblait de plomb. Sa bouche avait le goût du sang chaud et sa poitrine le brûlait.

Quatre personnages firent subitement irruption devant lui. Un nuage de projectiles les enveloppa, ils tombèrent aussitôt, déchiquetés.

Bolan appuya sur le troisième bouton. La fusée s'engouffra dans la vieille maison tremblante. Ce fut la dernière. La maison s'ouvrit en deux, des flammes jaillirent sur les toits des bâtiments environnants.

Partout, le feu faisait rage lorsqu'il atteignit enfin le bungalow et en défonça la porte à coups de pied. Il lâcha son arme, s'empara d'Angelina qui s'était évanouie, et traversa de nouveau le mur de flammes.

La jeune femme nue sur l'épaule gauche, l'Auto-Mag dans la main droite, il se fraya un chemin à coup de .44 Magnum, tandis que les survivants de l'holocauste se ruaient sur lui pour abattre enfin le plus sauvage de tous les hommes.

Mais il n'avait pas fini, et il n'était pas seul. Il n'avait rien à craindre.

La quatrième !

La dernière fusée lui dégagea franchement le chemin, plus aucun obstacle ne se dressait devant lui. Il emmena la jeune femme dans la caravane, le meilleur refuge qu'il puisse lui offrir, puis retourna au feu.

Mais l'ennemi était déjà hors combat. Seul un homme vivait encore, respirant à peine. Il était noir, carbonisé, calciné, comme s'il avait voulu se purifier par les flammes. Il gémissait pitoyablement et implorait Dieu qu'on lui vienne en aide ou qu'on l'achève.

Bolan le regarda avec pitié puis leva l'Auto-Mag, mais il arrêta son geste lorsque l'homme lui adressa la parole. La voix n'était plus reconnaissable, mais le rythme étrange de son parler était familier.

— Finis-moi, Bolan. Ne m'oblige pas à supplier !

La fureur de Bolan refusa de s'éteindre. Sa voix était cruelle :

— Tu as passé ta vie à supplier qu'on te tue, Simon. Dis-moi pourquoi tu es venu mourir à Pittsfield, et je ferai comme tu me le

demandes.

Le regard torturé du mourant errait sur le plafond ouvert. Suspendu dans le vide, un grand lit de malade se balançait à la verticale. Toutes sortes d'instruments médicaux y étaient accrochés, il y avait une manivelle de chaque côté. Le matelas était noirci par le feu, mais une forme non moins noire se découpait dessus. Un homme. Un homme sans jambes !

Subitement tout devint clair. Bolan connaissait la réponse.

Il expédia une balle entre les yeux de Simon et laissa tomber sur sa poitrine une médaille de tireur d'élite.

Il n'y avait plus de question sans réponse.

Bolan savait qu'il avait trouvé le *Jésus* de l'histoire.

Le mutilé sur le matelas brûlé était le Roi des rois.

Augie Marinello.

Il était venu mourir dans ce territoire dont personne ne voulait.

ÉPILOGUE

Angelina Turrin avait du mal à regarder Bolan dans les yeux. Ce n'était pas parce qu'elle lui avait tiré dessus dans le passé, le blessant à l'épaule, mais parce qu'il s'agissait de quelque chose de beaucoup plus intime. Pourtant, c'était une très belle jeune femme, il n'y avait pas de quoi avoir honte. Ce n'était pas sa faute si on l'avait déshabillée et enfermée dans un bungalow désaffecté.

Elle leur versa du café, puis s'accroupit pour embrasser Turrin sur le nez. Elle se redressa vivement et regagna le compartiment cuisine de la caravane.

— Tu es un homme heureux, Léo, observa Bolan.

— Plus que tu ne le crois, répondit Turrin. Quant à toi, tu es un comme un chat : tu as neuf vies.

Il tendit le bras et écarta doucement le pansement sur le cou de Bolan.

— Pas joli à voir, fit-il. Encore un centimètre à gauche et vous y seriez restés tous les deux. L'épaule ?

— Je me remettrai, dit Bolan. Et toi ? Où en es-tu avec Eritrea ?

— Fermement installé dans son camp. Je n'ai même plus besoin de lui à présent. Il a fait une bourde terrible : il m'a présenté à la *Commissione* en faisant toutes les recommandations usuelles.

Bolan lui sourit.

— Tant mieux, parce que je crois que je vais le donner.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— J'ai promis à Hal de lui trouver un homme de paille, mais ils ont tout brûlé. Il n'y en avait plus un seul que je pouvais lui refiler, alors je vais peut-être lui donner Eritrea.

— David Eritrea ? fit Turrin en écarquillant les yeux.

— Eh oui. Il le mérite. Écoute, Léo, Simon valait trois fois Eritrea. Lui, au moins, il est mort aux côtés de son chef. Il est resté jusqu'à la fin.

— Je ne sais toujours pas comment ça s'est organisé, dit Turrin. Est-ce que David avait réellement l'intention de…

— Je n'en sais rien, Léo. On ne le saura peut-être jamais. Ils sont tous dingues. Comment raisonner avec ces gens-là ? Il n'en demeure

pas moins que David Eritrea occupe le fauteuil d'Augie depuis qu'il est malade, après l'histoire du New Jersey. Augie se trouvait au *Club Taconic* depuis deux semaines. Eritrea cherchait par tous les moyens à gagner du temps. Billy Gino croyait dur comme fer que le vieil homme se trouvait toujours à Long Island.

— C'est ce qu'il m'a dit. Il ne sait pas comment prendre la nouvelle. Il ne sait pas ce qu'il faut penser de David.

— Il ne sera pas seul, soupira Bolan. Je vais te dire ce que je pense, Léo. Je crois qu'Augie se battait pour survivre. David Eritrea avait tout repris en main. Augie l'a su et il s'est débrouillé pour se défiler. Sûrement avec l'aide de Simon et de quelques As de Pique qui lui restaient entièrement dévoués. Mais Augie était condamné à brève échéance; il durait pour ainsi dire, grâce à la technologie médicale moderne. Ils devaient bien se douter que c'était fichu. Pourquoi ont-ils accepté de jouer le jeu ? Par romantisme. Il fallait le cacher dans un endroit sûr. Pittsfield était la ville idéale. Proche de Manhattan, mais éloignée des quartiers habituels de la Mafia. Le fameux territoire dont personne ne voulait. Les As ont décidé de te supprimer pour qu'il n'y ait plus aucun représentant local. Ils se sont groupés autour d'Augie et ils ont commencé à sillonner le pays pour contraindre tous ceux qu'ils pouvaient de collaborer avec eux. Ils voulaient arriver à tenir Eritrea en laisse, afin de donner un peu de dignité à Augie pour ses derniers jours. Ils ne pouvaient pas faire plus. Moi, j'avais tout compris de travers, jouant les cartes d'Eritrea. Avec mon dernier coup, je l'ai consolidé. Il ne risque plus rien.

Léo Turrin poussa un long soupir.

— C'est un monde fou, fou, fou, sergent. Mais tu sais, je croyais vraiment qu'il m'aimait bien. Enfin, il aurait pu me faire confiance; au moins me sonder pour savoir. Mais quant à faire enlever ma femme après avoir voulu me faire assassiner…

Bolan le fixa d'un air incrédule.

— Sois réaliste, Léo.

Turrin s'esclaffa.

— Tu as raison.

— Le pire, c'est qu'ils t'ont coincé de tous les côtés. La seule chose qui leur importait était d'avoir Angelina. Que tu vives ou que tu meures ne changeait rien pour eux. Ils t'auraient tué de toute façon tôt ou tard.

Turrin frissonna. Il regarda du côté de son épouse qui était toujours dans la cuisine.

— Elle veut retrouver les gosses, sergent. Sinon elle ne sera pas tranquille.

Bolan tourna la tête pour la contempler aussi.

— C'est normal, Léo.

— Tu as raison. C'est normal.

— Allez, fichez le camp chez vous. Mais rends-moi service. Téléphone à Al Weatherbee pour moi et dis-lui ce qui c'est passé. Alice s'inquiète.

Léo Turrin se remit à rire.

— Moi aussi. Où vas-tu aller maintenant ?

— Pourquoi ? Tu veux venir ?

— Pas question.

Le petit homme se leva et tapota des doigts la cloison de la caravane.

— Touchons du bois. Bon, tu as mon nouveau numéro. Désormais je vais vraiment pouvoir te renseigner. Tu vas avoir tellement de choses à faire que tu n'auras plus le temps d'aller sauver des cons comme moi.

Bolan le fixa longuement d'un regard chaleureux.

— Si jamais j'ai douté de la valeur d'une mission, Léo, ce n'était pas cette fois. Allez, va-t'en avec ta femme. Il faut que j'appelle Hal pour comploter la ruine d'Eritrea.

— Comment feras-tu ?

— C'est une autre histoire.

Angelina vint à l'avant, le fixa longuement puis lui planta un gros baiser mouillé sur les lèvres. Bolan la regarda avec surprise.

— J'adore votre maison, dit-elle doucement. On y est très bien.

Bolan se tint près de la porte et les regarda s'éloigner. Les feux arrière de la voiture avaient disparu depuis longtemps lorsqu'il se retourna.

— Il faut une femme pour qu'il y ait une maison, murmura-t-il.

Puis il regarda autour de lui en pensant à ce qu'elle venait de lui dire.

Elle avait raison. On y était bien.

---

[i] Voir L'Exécuteur N° 25 : *Le Commando du Colorado*.